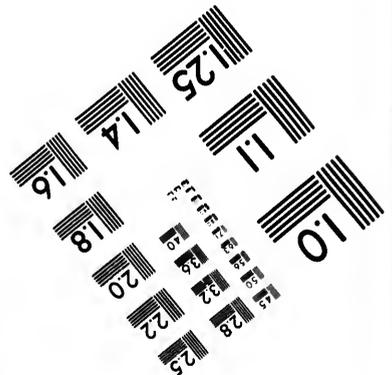
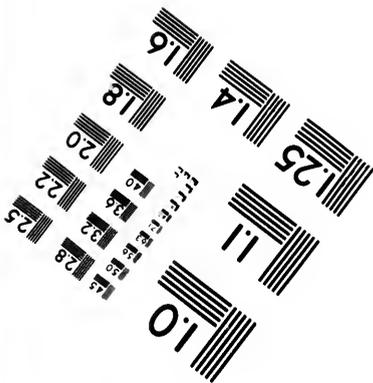
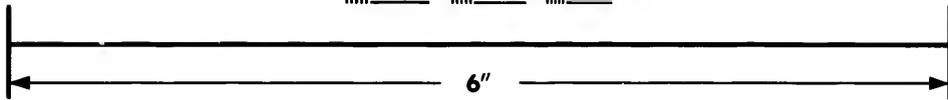
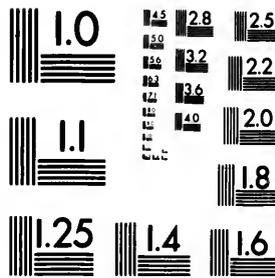


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

01

© 1987

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

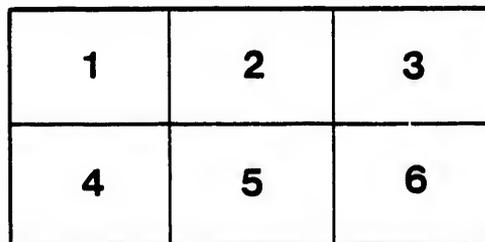
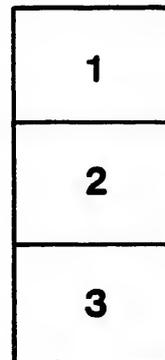
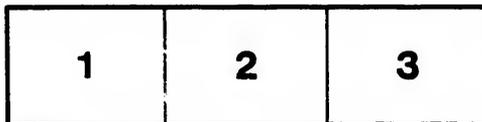
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

F

5057

L184

3

Ex B

Renome

2

V

I

O

LE

S

Cont

& d

Avec

ma

372

MA

Le

C

228 2 B



S U I T
 D U
 V O Y A G E
 DE L'AMERIQUE
 OU DIALOGUES
 DE MONSIEUR
 LE BARON DE LAHONTAINE
 ET D'UN
 S A U V A G E
 DE L'AMERIQUE.

Bibliothèque,
 Bibliothèque de Québec,
 Université,
 Québec

Contenant une description exacte de mœurs
& des coutumes de ces Peuples Sauvages.

Avec les Voies du même en Portugal & en Danemarck, dans lesquels on trouve des particularités très-curieuses, & qu'on n'avoit point encore remarquées.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.



A AMSTERDAM,
Chez la Veuve de BOETEMAN.

M. D.CC. XXVIII.



ETIUS

DEAYOV

ZHINAZA... UO

... ..

... ..

... ..

... ..

9644

...

... ..

... ..

... ..

... ..



déc
bie
ces
com
Mo
red
pla
per
m'a
l'ét
sent
don
à l'a
nada
touj
avec
gé c



PRÉFACE.

LE m'étois tellement flâté de r'entrer dans la grace du Roi de France , avant la déclaration de cette Guerre , que bien loin de penser à l'impression de ces Lettres & de ces Mémoires , je comptois de les jeter au feu , si ce Monarque m'eût fait l'honneur de redonner mes Emplois sous le bon plaisir de Messieurs de *Pontchartrain* pere & fils. C'est cette raison qui m'a fait négliger de les mettre dans l'état où je souhaiterois qu'ils fussent , pour plaire au Lecteur qui se donnera la peine de les lire. Je passai à l'âge de quinze à seize ans en *Canada* , d'où j'eus le soin d'entretenir toujours un commerce de Lettres avec un vieux Parent , qui avoit exigé de moi des nouvelles de ce Pais.

P R E F A C E.

là , en vertu des assistances qu'il me donnoit annuellement. Ce sont ces mêmes Lettres dont ce Livre est composé. Elles contiennent tout ce qui s'est passé dans ce Pais-là entre les Anglois, les François les * *Iroquois*, & autres Peuples, depuis l'année 1683. jusqu'en 1694. avec quantité de choses assez curieuses, pour les gens qui connoissent les Colonies des Anglois, ou des François. Le tout est écrit avec beaucoup de fidélité. Car enfin, je dis les choses comme elles sont. Je n'ai flâté, ni épargné-là personne. Je donne aux *Iroquois* la gloire qu'ils ont acquise en diverses occasions, quoi-que je haïsse ces coquins-là plus que les cornes & les procez. J'attribuë en même-tems aux gens d'Eglise, (malgré la vénération que j'ai pour eux) tous les maux que les *Iroquois* ont fait aux Colonies Françoises, pendant une guerre, qu'on n'auroit jamais entrepris sans

* Apellés *MAHAK* par les Anglois de la Nouvelle York.

P R E F A C E.

le conseil de ces pieux Ecclésiastiques.

Après cela, j'avertis le Lecteur que les François ne connoissant les Villes de la *Nouvelle York*, que sous leur ancien nom, j'ai été obligé de me conformer à cela, tant dans ma Relation, que dans mes Cartes. Ils appellent *N I B U - Y O R K* tout le Pais contenu depuis la source de la Riviere jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire, jusqu'à l'Isle où est située la Ville de *Manathe* (ainsi appelée du tems des Hollandois) & qui est à present appelée des Anglois *Nieu-York*: Les François appellent aussi *Orange* la Plantation d'*Albanie* qui est vers le haut de la Riviere. Outre ceci le Lecteur est prié de ne pas trouver mauvais que les pensées des Sauvages soient habillées à l'Européenne, c'est la faute du Parent à qui j'écrivois, car ce bon homme ayant tourné en ridicule la * Harangue métaphorique de la

* Lettre

P R E F A C E.

Grand - Gula , il me pria de ne plus traduire à la Lettre un langage si rempli de fictions & d'hyperboles sauvages ; c'est ce qui fait que tous les raisonnemens de ces Peuples paroîtront ici selon la diction & le stile des Européens ; car aiant obéi à mon Parent , je me suis contenté de garder les copies de ce que je lui écrivois , pendant que j'étois dans le País de ces Philosophes nuds. Il est bon d'avertir le Lecteur , en passant , que les gens qui connoissent mes défauts , rendent aussi peu de justice à ces Peuples qu'à moi , lorsqu'ils disent que je suis un Sauvage & que c'est ce qui m'oblige de parler si favorablement de mes confrères. Ces Observateurs me font beaucoup d'honneur , dès qu'ils n'expliquent pas que je suis directement ce que l'idée des Européens attache au mot de *Sauvage*. Car en disant simplement que je suis ce que les Sauvages sont , ils me donnent , sans y penser , le caractère du plus

ho
qu
qu
co
ro
Lo
n'e
ge
fo
ge
bi
d'e
do
re
fi
fa
qu
pa
fo
tro
il
qu
le
m
ag
Si

P R E' F A C E.

honnête homme du monde ; puisqu'enfin c'est un fait incontestable ; que les Nations qui n'ont point été corrompues par le voisinage des Européans , n'ont ni *rien* ni *mien* , ni Loix , ni Juges , ni Prêtre ; Personne n'en doute , puisque tous les Voyageurs qui connoissent ce Pais-là , font foi de cette vérité. Tant de gens de différentes profession l'ont si bien assuré qu'il n'est plus permis d'en douter. Or si cela est , on ne doit faire aucune difficulté de croire que ces Peuples soient si sages & si raisonnables. Il me semble qu'il faut être aveugle pour ne pas voir que la propriété des biens , je ne dis pas celle des femmes , est la seule source de tous les désordres qui troublent la Société des Européans ; il est facile de juger sur ce pied-là que je ne prête en aucune manière le bon esprit & la sagesse , qu'on remarque dans les paroles & dans les actions de ces pauvres Américains. Si tout le monde étoit aussi bien

P R E F A C E.

fourni de Livre de voïages que le
Docteur * *Sloane*, on trouveroit dans
plus de cent Relations de Canada
une infinité de raisonnemens Sau-
vages, incomparablement plus forts-
que ceux dont il est parlé dans mes
Mémoires. Au reste, les personnes
qui douteront de l'instinct & du ta-
lent des Castors, n'ont qu'à voir la
grande Carte de l'Amérique du
Sr. de Fer, gravée à Paris en 1698.
ils y trouveront des choses surpre-
nantes touchant ces animaux. On
m'écrit de *Paris*, que Messieurs de
Pontchartrain cherchent les moyens
de se venger de l'outrage qu'ils di-
sent que je leur ai fait, en publiant
dans mon Livre quelques bagatelles
que j'aurois dû taire. On m'avertit
aussi que j'ai tout lieu de craindre
le ressentiment de plusieurs Ecclé-
siastiques, qui prétendent que j'ai
insulté Dieu, en insultant leur con-
duite. Mais comme je me suis at-
tendu à la fureur des uns & des au-

* *Docteur en Médecine à Londres.*

tres
livre
mer
tête
je n
pro
je n
que
lu n
nar
sion
autr
dice
rois
cou
vieu
nou
crai
la C
à n
que
da
ne
soit
qu
re

P R E F A C E.

tres, lorsque j'ai fait imprimer ce
 livre ; j'ai eu tout le loisir de m'ar-
 mer de pied en cap, pour leur faire
 tête. Ce qui me console, c'est que
 je n'ai rien écrit que je ne puisse
 prouver authentiquement ; outre que
 je n'ai pû moins dire à leur égard
 que ce que j'ai dit. Car si j'eusse vou-
 lu m'écarter tant soit peu de ma
 narration, j'aurois fait des digres-
 sions où la conduite des uns & des
 autres auroit semblé porter préju-
 dice au repos & au bien public. J'au-
 rois eu assez de raison pour faire ce
 coup-là : mais comme j'écrivois à un
 vieux Cagot de Parent, qui ne se
 nourrissoit que de dévotion, & qui
 craignoit les malignes influences de
 la Cour, il m'exhortoit incessamment
 à ne lui rien écrire, qui pût cho-
 quer les gens d'Eglise & les gens
 du Roi, de crainte que mes lettres
 ne fussent interceptées : quoiqu'il en
 soit, on m'avertit encore de Paris
 qu'on employe des Pedans pour écri-
 re contre moi, & qu'ainsi il faut

P R E F A C E.

que je me prépare à essuyer une grêle d'injures qu'on va faire pleuvoir sur moy, dans quelques jours; mais n'importe, je suis assez bon forcier pour repousser l'orage du côté de *Paris*. Je me mocque, je feray la guerre à coups de plume, puisque je ne la puis faire à coups d'épée. Ceci soit dit en passant, dans cette Préface au Lecteur, que le Ciel daigne combler de prospéritez, en le préservant d'aucune discussion d'affaire avec la plupart des Ministres d'Etat ou de l'Evangile; car ils auront toujours raison, quelque tort qu'ils ayent, jusqu'à ce que l'Anarchie soit introduite chez nous, comme chez les Amériquains, dont le moindre s'estime beaucoup plus qu'un Chancelier de France. Ces peuples sont heureux d'être à l'abri des chicanes de ces Ministres, qui sont toujours maîtres par tout. J'envie le sort d'un pauvre Sauvage, qui *leges & Sceptera terit*, & je souhaiterois pouvoir passer le

P R E F A C E.

reste de ma vie dans la Cabane, afin de n'être plus exposé à fléchir le genou devant des gens, qui sacrifient le bien public à leur intérêt particulier, & qui sont nez pour faire enrager les honnêtes gens. Les deux Ministres d'État à qui j'ay affaire, ont été sollicitez en vain par Madame la Duchesse de Lude, par Mr. le Cardinal de Bouillon, par Mr. le Comte de Guiscard, par Mr. de Quiros, & par Mr. le Comte d'Avaux, rien n'a pu les fléchir, quoique mon affaire ne consiste qu'à n'avoir pas souffert les affronts d'un Gouverneur qu'ils protègent, pendant que cent autres Officiers, qui ont eu des affaires mille fois plus criminelles que la mienne, en ont été quittes pour trois mois d'absence. Quoiqu'il en soit, je trouve dans mes malheurs la consolation de jouir en Angleterre d'une espèce de liberté, dont on ne jouit pas ailleurs; car on peut dire que c'est l'unique País de tous ceux qui sont habitez par des peuples ci-

P R E F A C E.

vilisez, où cette liberté paroît plus parfaite. Je n'en excepte pas même celle du cœur; étant convaincu que les Anglois la conservent fort précieusement; tant il est vrai que toute sorte d'esclavage est en horreur à ces Peuples, lesquels témoignent leur sagesse par les précautions qu'ils prennent pour s'empêcher de tomber dans une servitude fatale.

D

I

autr
Co. A
qu'il
des
nous
qui
dive
avec
donn
tion
Amé
Fonne
Voisag
Man
ut f
einc
at c
les
daisé
mes

A V I S
DE L'AUTEUR
AU LECTEUR



DÉS que plusieurs Anglois d'un mérite distingué, à qui la Langue Française est aussi familière que la leur, & divers autres de mes Amis, eurent vu mes Lettres & Mémoires de Canada, ils me témoignèrent qu'ils auroient souhaité une plus ample Relation des mœurs & coutumes des Peuples, auxquels nous avons donné le nom de Sauvages, c'est ce qui m'obligea de faire profiter le Public de ces divers Entretiens, que j'ai eû dans ce Pais-là avec un certain Huxon, à qui les François ont donné le nom de Rat : Je me faisois une application agréable, lorsque j'étois au Village de cet Américain, de receiillir avec soin tous ses raisonnemens. Je ne fus pas plutôt de retour de mon Voyage des Lacs de Canada, que je fis voir mon Manuscrit à Mr. le Comte de Frontenac, qui fut si ravi de le lire, qu'ensuite il se donna la peine de m'aider à mettre ces Dialogues dans l'état où ils sont. Car ce n'étoit auparavant que des Entretiens interrompus, sans suite & sans raison. C'est à la sollicitation de ces Gentilshommes Anglois, & autres de mes Amis, que j'ai

fait part au Public de bien des Curiositez que
n'ont jamais été écrites auparavant, touchant ces
Peuples sauvages. J'ai aussi crû qu'il n'auroit
pas desagréable que j'y ajoutasse des Relations
assez curieuses de deux Voiages que j'ai faits,
l'un en Portugal, où je me sauvai de Terre-Neu-
ve, & l'autre en Danemarck. On y trouvera la
description de Lisbonne, de Copenhague, &
de la Capitale du Roiaume d'Arragon, me ré-
servant à faire imprimer d'autres Voiages que j'ai
faits en Europe, lorsque j'aurai le bonheur de
pouvoir dire des Vérités sans risque & sans
danger.

de
gran
Je
afin
Jésu
& je
aura
Cré
nou
en c
fable
qu'il
mên

DIALOGUES

OU ENTRETIENS

ENTRE UN SAUVAGE

ET LE

BARON DE LAHONTAN.

LAHONTAN.

C'EST avec beaucoup de plaisir ,
 mon cher Adario , que je veux
 raisonner avec toi de la plus im-
 portante affaire qui soit au Mon-
 de , puis qu'il s'agit de te découvrir les
 grandes vérites du Christianisme.

A D A R I O .

Je suis prêt à t'écouter , mon cher Frere ,
 afin de m'éclaircir de tant de choses que les
 Jésuites nous prêchent depuis long-temps ,
 & je veux que nous parlions ensemble avec
 autant de liberté que faire se pourra. Si ta
 Créance est semblable à celle que les Jésuites
 nous prêchent, il est inutile que nous entrions
 en conversation ; car ils m'ont débité tant de
 fables , que tout ce que j'en puis croire , c'est
 qu'ils ont trop d'esprit pour les croire eux-
 mêmes.

16^e D I A L O G U E S D U
L A H O N T A N .

Je ne ſçai pas ce qu'ils t'ont dit , mais je croi que leurs paroles & les miennes ſe rapporteront fort bien les-unes aux autres. La Religion Chrétienne eſt celle que les hommes doivent profeſſer pour aller au Ciel. Dieu a permis qu'on découvrit l'Amérique, voulant ſauver tous les peuples, qui ſuivront les Loix du Chriſtianisme : il a voulu que l'Evangile fût prêché à ta Nation afin de lui montrer le véritable chemin du Paradis, qui eſt l'heureux ſéjour des bonnes Ames. Il eſt dommage que tu ne veuille pas profiter des graces & des talens que Dieu t'a donné. La vie eſt courte, nous ſommes incertains de l'heure de nôtre mort ; le temps eſt cher : éclairci-toi donc des grandes Verez du Chriſtianisme ; afin de l'embrasser au plus vite, en regrettant les jours que tu aſ paſſé dans l'ignorance, ſans culte, ſans religion, & ſans la connoiſſance du vrai Dieu.

A D A R I O .

Comment ſans connoiſſance du vrai Dieu eſt-ce que tu rêves ? Quoi ! tu nous crois ſans religion après avoir demeuré tant de temps avec nous ? Ne ſais-tu pas que nous reconnoiſſons un Créateur de l'Univers, ſous le nom du grand Eſprit ou du Maître de la vie, que nous croyons être dans tout ce qui n'a point de bornes. Que nous confeſſons l'immortalité de

l'ame. 3. Que le grand Esprit nous a pour-
 vûs d'une raison capable de discerner le bien
 d'avec le mal, comme le ciel d'avec la terre,
 afin que nous suivions exactement les véritable
 s Régles de la justice & de la sagesse. 4.
 Que la tranquillité d'ame plaît au grand Maî-
 tre de la vie; qu'au contraire le trouble de l'es-
 prit lui est en horreur, parce que les hom-
 mes en deviennent méchans. 5. Que la vie
 est un songe; & la mort un réveil, après
 lequel l'ame voit & connoît la nature &
 la qualité des choses visibles & invisibles.
 6. Que la portée de nôtre esprit ne pouvant
 s'étendre un pouce au-dessus de la superficie
 de la terre, nous ne devons pas le gâter ni
 le corrompre en essayant de pénétrer les
 choses invisibles & improbables. Voilà,
 mon cher Frere, quelle est nôtre Créan-
 ce, & ce que nous suivons exactement.
 Nous croions aussi d'aller dans le pais des
 ames après nôtre mort; mais nous ne soup-
 çonnons pas, comme vous, qu'il faut nécessaire-
 ment qu'il y ait des séjours & bons & mau-
 vais après la vie, pour les bonnes ou mau-
 vaises ames; puisque nous ne sçavons pas si
 ce que nous croions être un mal selon les
 hommes, l'est aussi selon Dieu; si vôtre Re-
 gion est différente de la nôtre, cela ne veut
 pas dire que nous n'en ayons point du tout. Tu
 sais que j'ai été en France, à la nouvelle York
 à Québec, où j'ai étudié les mœurs & la

18. **DIALOGUES DU**
doctrine des Anglois & des François. Les
Jésuites disent que parmi cinq ou six cens sor-
tes des Religions qui sont sur la terre, il n'y
en a qu'une seule bonne & véritable, qui est
la leur, & sans laquelle nul homme n'écha-
pera d'un feu qui brûlera son ame durant tou-
te l'éternité; & cependant ils n'en scau-
roient donner des preuves.

L A H O N T A N.

Ils ont bien raison, Adario, de dire qu'il
y en a de mauvaises; car, sans aller plus loin,
ils n'ont qu'à parler de la tienne. Celui qui
ne connoît point les vérités de la Religion
Chrétienne n'en scauroit avoir. Tout ce que
tu viens de me dire sont des rêveries effroia-
bles. Le Pays des ames dont tu parles, n'est
qu'un Pays de chaste chimérique: au lieu que
nos saintes Ecritures nous parlent d'un Para-
dis situé au-dessus des étoiles les plus éloi-
gnées, où Dieu séjourne actuellement envi-
ronné de gloire, au milieu des ames de tous
les fidèles Chrétiens. Ces mêmes Ecritures
font mention d'un Enfer que nous croions
être placé dans le centre de la Terre, où les
ames de tous ceux qui n'ont pas embrassé le
Christianisme brûleront éternellement sans
se consumer, aussi-bien que celles des mau-
vais Chrétiens. C'est une vérité à laquelle
tu déyrois songer.

Ces saintes Ecritures que tu cites à tout moment, comme les Jésuites font, demandent cette grande foi, dont ces bons Peres nous rompent les oreilles; or cette foi ne peut être qu'une persuasion, croire c'est être persuadé, être persuadé c'est voir de ses propres yeux une chose, ou la reconnoître par des preuves claires & solides. Comment donc aurois-je cette foi puisque tu ne sçauois ni me prouver, ni me faire voir la moindre chose de ce que tu dis? Croi-moi, ne jette pas ton esprit dans des obscuritez, cesse de soutenir les visions des Ecritures saintes, ou bien finissons nos Entretiens. Car, selon nos principes, il faut de la probabilité. Surquoi fonder-tu le destin des bonnes ames qui sont avec le grand Esprit au-dessus des étoiles, ou celui des mauvaises qui brûleront éternellement au centre de la terre? Il faut que tu accuse Dieu de tyrannie, si tu crois qu'il ait créé un seul homme pour le rendre éternellement malheureux parmi les feux du centre de cette Terre. Tu diras, sans doute, que les saintes Ecritures prouvent cette grande vérité; mais il faudroit encore, si cela étoit, que la Terre fût éternelle, or les Jésuites le nient, donc le lieu des flâmes doit cesser lorsque la terre sera consumée. D'ailleurs, comment veux-tu que l'ame, qui est un pur esprit,

mille fois plus subtil & plus léger que la fumée, tendé contre son penchant naturel au centre de cette Terre : Il seroit plus probable qu'elle s'élevât & s'envolât au Soleil, où tu pourrois plus raisonnablement placer ce lieu de feux & de flâmes, puisque cet Astre est plus grand que la Terre, & beaucoup plus ardent.

L A H O N T A N.

Ecoute, mon cher Adario, ton aveuglement est extrême, & l'endurcissement de ton cœur te fait rejeter cette foi & ces Ecritures, dont la vérité se découvre aisément, lorsqu'on veut un peu se défaire de ses préjugés. Il ne faut qu'examiner les prophéties qui y sont contenues, & qui ont été incontestablement écrites avant l'événement. Cette Histoire sainte se confirme par les Auteurs Païens, & par les Monumens les plus anciens & les plus incontestables que les siècles passés puissent fournir. Croi moi, si tu faisois réflexion sur la manière dont la Religion de Jesus-Christ s'est établie dans le monde, & sur le changement qu'elle y a apporté, si tu pressois les Caractères de vérité, de sincérité, & de divinité, qui se remarquent dans ces Ecritures; en un mot, si tu prenois les parties de notre Religion dans le détail, tu verrois & tu sentirois que ses dogmes, que ses préceptes, que ses promesses, que ses menaces, n'ont rien d'absurde,

BARON DE LAHONTAN. 21

de mauvais , ni d'opposé aux sentimens naturels , & que rien ne s'accorde mieux avec la droite raison , & avec les sentimens de la conscience.

A D A R I O.

Ce sont des contes que les Jésuites m'ont fait déjà plus de cent fois ; ils veulent que depuis cinq ou six mille ans , tout ce qui s'est passé , ait été écrit sans altération. Ils commencent à dire la maniere dont la terre & les cieux furent créés ; que l'homme le fût de terre , la femme d'une de ses côtes ; comme si Dieu ne l'auroit pas faite de la même matiere ; qu'un Serpent tenta cet homme dans un Jardin d'arbres fruitiers , pour lui faire manger d'une pomme , qui est cause que le grand-Esprit a fait mourir son Fils exprés pour sauver tous les hommes. Si je disois qu'il est plus probable que ce sont des fables que des vérités , tu me paierois des raisons de ta Bible ; or l'invention de l'Ecriture n'a été trouvée , à ce que tu me dis un jour , que depuis trois mille ans , l'Imprimerie depuis quatre ou cinq siècles , comment donc s'assurer de tant d'événemens divers pendant plusieurs siècles ? Il faut assurément être bien crédule pour ajouter foi à tant de rêveries contenues dans ce grand Livre que les Chrétiens veulent que nous croïons. J'ai oïi lire des Livres que les Jésuites ont fait de nôtre País. Ceux qui les lisoient me les expliquoient en

ma langue, mais j'y ai reconnu vingt men-
teries les unes sur les autres. Or si nous
voions de nos propres yeux des faussetez im-
primées & des choses différentes de ce qu'el-
les sont sur le papier : comment veux-tu que
je croie la sincérité de ces Bibles écrites de-
puis tant de siècles, traduites de plusieurs
langues par des ignorans qui n'en auront pas
conçu le véritable sens, ou par des menteurs
qui auront changé, augmenté & diminué
les paroles qui s'y trouvent aujourd'hui.
Je pourrois ajouter à cela quelques autres
difficultez qui, peut-être, à la fin t'engage-
roient, en quelque manière d'avouër que
j'ai raison de m'en tenir aux affaires visibles
ou probables.

L A H O N T A N.

Je t'ai découvert, mon pauvre Adario, les
certitudes & les preuves de la Religion Chré-
tienne, cependant tu ne veux pas les écou-
ter, au contraire tu les regardes comme des
chimères, en alléguant les plus sottés raisons
du monde. Tu me cites les faussetez qu'on
écrit dans les Relations que tu as vûës de ton
Pais, comme si le Jésuite qui les a faites,
n'a pas pû être abusé par ceux qui lui en ont
fourni les Mémoires. Il faut que tu consi-
dères, que ces descriptions de Canada sont
des bagatelles, qui ne se doivent pas compa-
rer avec les Livres qui traitent des choses
Saintes, dont cent Auteurs difereus ont écrit
sans se contredire.

Comment sans se contredire ! Hé ! quoi ce Livre des choses saintes n'est-il pas plein de contradictions ? Ces Evangiles, dont les Jésuites nous parlent, ne causent-ils pas un désordre épouvantable entre les François & les Anglois ? Cependant tout ce qu'ils contiennent vient de la bouche du grand Esprit, si l'on vous en croit. Or, quelle apparence y a-t'il qu'il eût parlé confusément, & qu'il eût donné à ses paroles un sens ambigu, s'il avoit eût envie qu'on l'entendît ? De deux choses l'une, s'il est né & mort sur la terre, & qu'il ait harangué, il faut que ses discours aient été perdus, parce qu'il auroit parlé si clairement que les enfans auroient pû concevoir ce qu'il eût dit, ou bien si vous croiez que les Evangiles sont véritablement ses paroles, & qu'il n'y ait rien que du sien, il faut qu'il soit venu porter la guerre dans ce monde au lieu de la paix ; ce qui ne sçauroit être.

Les Anglois m'ont dit que leurs Evangiles contiennent les mêmes paroles que ceux des François, il y a pourtant plus de différence de leur Religion à la vôtre que de la nuit au jour. Ils assurent que la leur est la meilleure ; les Jésuites prêchent le contraire, & disent que celles des Anglois & de mille autres Peuples, ne valent rien. Qui dois-je croire, s'il n'y a qu'une seule véritable religion sur la terre ? Qui sont les gens qui n'estiment pas la leur

t men-
si nous
etez im-
e qu'el-
-tu que
rites de-
blusieurs
ont pas
menteurs
diminué
ourd'hui.
es autres
t'engage-
ouër que
es visibles

dario, les
ion Chré-
les écou-
omme des
tes raisons
etez qu'on
ûës de ton
s a faites,
lui en ont
e tu confi-
Canada sont
pas compa-
des choses
ns ont écrit

la plus parfaite ? Comment l'homme peut-il être assez habile pour discerner cette unique & divine Religion parmi tant d'autres différentes ? Croi-moi, mon cher Frere, le grand Esprit est sage, tous ses ouvrages sont accomplis, c'est lui qui nous a faits, il sçait bien ce que nous deviendrons. C'est à nous d'agir librement, sans embarasser nôtre esprit des choses futures. Il t'a fait naître François, afin que tu crusses ce que tu ne vois ni ne conçois ; & il m'a fait naître Huron, afin que je ne crusse que ce que j'entens, & ce que la raison m'enseigne.

L A H O N T A N.

La raison t'enseigne à te faire Chrétien, & tu ne le veux pas être ; tu entendrois, si tu voulois, les vérités de nôtre Evangile, tout s'y suit ; rien ne s'y contredit. Les Anglois sont Chrétiens, comme les François ; & s'il y a de la différence entre ces deux Nations, au sujet de la Religion, ce n'est que par rapport à certains passages de l'Ecriture sainte qu'elles expliquent différemment. Le premier & principal point qui cause tant de disputes, est que les François croient que le Fils de Dieu aiant dit que son corps étoit dans un morceau de pain, il faut croire que cela est vrai, puisqu'il ne sçauroit mentir. Il dit donc à ses Apôtres qu'ils le mangeassent & que ce pain étoit véritablement son corps ; qu'ils fissent incessamment cette cérémonie en com-

mémo

mémoration de lui. Ils n'y ont pas manqué; car depuis la mort de ce Dieu fait homme, on fait tous les jours le sacrifice de la Messe, parmi les François, qui ne doutent point de la présence réelle du Fils de Dieu dans ce morceau de pain. Or les Anglois prétendent qu'étant au Ciel, il ne sçauroit être corporellement sur la terre; que les autres paroles qu'il a dit ensuite, & dont la discussion seroit trop étendue pour toi, les persuadent que ce Dieu n'est que spirituellement dans ce pain. Voilà toute la différence qu'il y a d'eux à nous. Car pour les autres points, ce sont des vetilles, dont nous nous accorderions facilement.

A D A R I O.

Tu vois donc bien qu'il y a de la contradiction ou de l'obscurité dans les paroles du Fils du grand Esprit, puisque les Anglois, & vous autres en disputez le sens avec tant de chaleur & d'animosité, & que c'est le principal motif de la haine qu'on remarque entre vos deux Nations. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. Ecoute, mon Frere; il faut que les uns & les autres soient foux de croire l'incarnation d'un Dieu, voyant l'ambiguité de ces discours dont votre Evangile fait mention. Il y a cinquante choses équivoques qui sont trop grossieres pour être sorties de la bouche d'un Etre aussi parfait. Les Jésuites nous assurent que ce Fils

e peut-il
e unique
res diffé-
le grand
nt accom-
it bien ce
ous d'agir
esprit des
François,
vois ni ne
ron, afin
ens, & ce

Chrétien,
drois, si tu
ngile, tout
es Anglois
tois; & s'il
x Nations,
que par ra-
ture sainte
Le premier
e disputes,
le Fils de
bit dans un
que cela est
Il dit donc
nt & que ce
rps; qu'ils
nie en com-
mémo-

du grand Esprit a dit qu'il veut véritablement que tous les Hommes soient sauvez; or s'il le veut il faut que cela soit : cependant ils ne le font pas tous, puisqu'il a dit que *beaucoup étoient appellez & peu élus*. C'est une contradiction. Ces Peres répondent que Dieu ne veut sauver les Hommes qu'à condition qu'ils le vouillent eux-mêmes. Cependant Dieu n'a pas ajouté cette clause, parce qu'il n'auroit pas alors parlé en Maître. Mais enfin les Jésuites veulent pénétrer dans les secrets de Dieu, & prétendre ce qu'il n'a pas prétendu lui-même, puisqu'il n'a pas établi cette condition. Il en est de même que si le grand Capitaine des François faisoit dire par son Viceroy, qu'il veut que tous les Esclaves de Canada passassent véritablement en France, où il les feroit tous riches, & qu'alors les Esclaves répondissent qu'ils ne veulent pas y aller, parce que ce grand Capitaine ne peut le vouloir qu'à condition qu'ils le voudront. N'est-il pas vrai, mon Frere, qu'on se moqueroit d'eux, & qu'ils seroient ensuite obligez de passer en France malgré leur volonté tu n'oserois me dire le contraire. Enfin ces mêmes Jésuites m'ont expliqué tant d'autres paroles qui se contredisent, que je m'étonne après cela qu'on puisse les appeller *Ecritures Saintes*. Il est écrit que le premier Homme que le grand Esprit fit de sa propre main, mangea d'un fruit défendu,

dont il fut châtié lui & sa Femme, pour être aussi criminels l'un que l'autre. Supposons donc que pour une pomme leur punition ait été comme tu voudras, ils ne devoient se plaindre que de ce que le grand Esprit sachant qu'ils la mangeroient, il les eût créés pour être malheureux. Venons à leurs enfans qui, selon les Jesuites, sont envelopés dans cette déroute. Est-ce qu'ils sont coupables de la gourmandise de leur Pere & de leur Mère ? Est-ce que si un Homme tuoit un de vos Rois, on puniroit aussi toute la Génération, peres, meres, oncles, cousins, sœurs, freres & tous les autres parens ? Supposons donc que le grand Esprit, en créant cet Homme, ne sçût pas ce qu'il devoit faire après sa création, ce qui ne peut être, supposons encore que toute sa posterité soit complice de son Crime, ce qui seroit injuste, ce grand Esprit n'est-il pas, selon vos Ecritures, si misericordieux & si clément, que sa bonté pour tout le Genre humain ne peut se concevoir ? N'est-il pas aussi grand & si puissant que si tous les esprits des Hommes qui sont, qui ont été, & qui seront, étoient rassemblez en un seul, il lui seroit impossible de comprendre la moindre partie de sa toute-puissance. Or, s'il est si bon & si misericordieux, ne pouvoit-il pas pardonner lui & tous ses descendants d'une seule parole ? Et s'il est si puissant & si grand,

quelle aparence y a-il qu'un Etre si incompréhensible se fit Homme, vécût en misérable, & mourût en infâme, pour expier le péché d'une vile Créature, autant ou plus au-dessous de lui, qu'une mouche est au-dessous du Soleil & des étoiles? Où est donc cette puissance infinie? A quoi lui serviroit-elle, & quel usage en feroit-il? Pour moi, je soutiens que c'est douter de l'étendue incompréhensible de la toute-puissance & avoir une présomption extravagante de soi-même de croire un avilissement de cette nature.

L A H O N T A N.

Ne vois-tu pas, mon cher Adario, que le grand Esprit étant si puissant, & tel que nous l'avons dit, le péché de notre premier Pere étoit par conséquent si énorme & si grand qu'on le puisse dépeindre. Par exemple, si j'offensois un de mes soldats, ce ne seroit rien, mais si je faisois un outrage au Roi, mon offense seroit achevée, & en même-tems impardonnable. Or Adam outrageant le Roi des Rois, nous sommes ses complices, puisque nous sommes une partie de son ame, & par conséquent, il falloit à Dieu une satisfaction telle que la mort de son propre Fils. Il est bien vrai qu'il nous auroit pû pardonner d'une seule parole, mais par des raisons que j'aurois de la peine à te faire comprendre, il a bien voulu vivre & mourir pour tout le Genre - Humain. J'avouë qu'il est

miséricordieux , & qu'il eût pû absoudre Adam le même jour , car sa miséricorde est le fondement de toute l'esperance du salut. Mais, s'il n'eût pas pris à cœur le crime de sa desobéissance , sa défense n'eût été qu'un jêtu. Il faudroit qu'il n'eût pas parlé sérieusement, & sur ce pied-là , tout le monde seroit en droit de faire tout le mal qu'il voudroit.

A D A R I O :

Jusqu'à présent tu ne prouves rien , & plus j'examine cette prétenduë Incarnation , & moins j'y trouve de vrai-semblance. Quoi ! ce grand & incompréhensible Etre & Créateur des Terres , des Mers & du vaste Firmament , auroit pû s'avilir à demeurer neuf mois prisonnier dans les entrailles d'une Femme , à s'exposer à la misérable vie de ses camarades pecheurs , qui ont écrit vos Livres d'Evangiles , à être battu , foïetté , & crucifié comme un malheureux ? C'est ce que mon esprit ne peut s'imaginer. Il est écrit qu'il est venu tout exprès sur la Terre pour y mourir , & cependant il a craint la mort ; voilà une contradiction en deux manieres. I. S'il avoit le dessein de naître pour mourir , il ne devoit pas craindre la mort. Car pourquoy la craint-on ? C'est parce qu'on n'est pas bien assuré de ce qu'on deviendra en perdant la vie ; or il n'ignoroit pas le lieu où il devoit aller , donc il ne devoit pas être si éfraidé. Tu sçais bien que nous & nos femmes nous nous

empoisonnons le plus souvent, pour nous aller tenir compagnie dans le pais des Morts, lorsque l'un ou l'autre meurt; tu vois donc bien que la perte de la vie ne nous éfarouche pas, quoique nous ne soions pas bien certains de la route que nos ames prennent. Après cela que me répondras-tu? II. Si le Fils du grand Esprit avoit autant de pouvoir que son Pere, il n'avoit que faire de le prier de lui sauver la vie, puisqu'il pouvoit lui-même se garantir de la mort, & qu'en priant son Pere il se prioit soi-même. Pour moi, mon cher Frere, je ne conçois rien de tout ce que tu veux que je conçoive.

L A H O N T A N.

Tu avois bien raison de me dire tout à l'heure, que la portée de ton esprit ne s'étend pas un pouce au-dessus de la superficie de la Terre. Tes raisonnemens le prouvent assez. Après cela, je ne m'étonne pas si les Jésuites ont tant de peine à te prêcher, & à te faire entendre les saintes Veritez. Je suis fou de raisonner avec un Sauvage qui n'est pas capable de distinguer une supposition chimérique d'un principe assuré, ni une consequence bien tirée, d'une fausse. Comme, par exemple, lorsque tu as dit que Dieu vouloit sauver tous les hommes, & que pourtant il y en auroit peu de sauvez, tu as trouvé de la contradiction à cela, cependant, il n'y en a point. Car il veut sauver tous les hommes qui le voudront eux-

mêmes en suivant la Loi & ses préceptes ; ceux qui croiront son Incarnation , la vérité des Evangiles , la récompense des bons , le châtiment des méchans & l'éternité. Mais , comme il se trouvera peu de ces gens-là , tous les autres iront brûler éternellement dans ce lieu de feux & de flâmes , dont tu te moques. Prends garde de n'être pas du nombre de ces derniers ; j'en serois fâché , parce que je suis ton ami ; alors tu ne diras pas que l'Evangile est plein de contradictions & de chimères. Tu ne demanderas plus de preuves grossières de toutes les vérités que je t'ai dit ; tu te repentiras bien d'avoir traité nos Evangelistes d'imbéciles Conteurs de fables ; mais il n'en sera plus temps ; songe à tout ceci , & ne sois pas si obstiné ; car , en vérité , si tu ne te rends aux raisons incontestables que je donne sur nos mystères , je ne parlerai de ma vie avec toi.

A D A R T O.

Ha ! mon Frere , ne te fâche pas , je ne prétens pas t'offenser en t'opposant les miennes. Je ne t'empêche pas de croire tes Evangiles. Je te prie seulement de me permettre que je puisse douter de tout ce que tu viens de m'expliquer. Il n'est rien de si naturel aux Chrétiens , que d'avoir de la foi pour les saintes Ecritures , parce que dès leur enfance on leur en parle tant , qu'à l'imitation de tant de gens élevez dans la mê-

me créance, ils les ont tellement imprimées dans l'imagination, que la raison n'a plus la force d'agir sur leurs esprits déjà prévenus de la vérité de ces Evangiles; il n'est rien de si raisonnable à des gens sans préjugés, comme sont les Hurons, d'examiner les choses de près. Or, après avoir fait bien des réflexions depuis dix années, sur ce que les Jésuites nous disent de la vie & de la mort du Fils du grand Esprit, tous mes Hurons te donneront vingt raisons qui prouveront le contraire: pour moi, j'ai toujours soutenu que, s'il étoit possible qu'il eût eu la bassesse de descendre sur terre, il se seroit manifesté à tous les Peuples qui l'habitent. Il seroit descendu en triomphe avec éclat & majesté, à la vûe de quantité de gens. Il auroit refusé les morts, rendu la vûe aux aveugles, fait marcher les boiteux, guéri les malades par toute la terre; enfin, il auroit parlé, & commandé ce qu'il vouloit qu'on fît; il seroit allé de Nation en Nation faire ces grands miracles pour donner la même Loi à tout le monde; alors nous n'aurions tous qu'une même Religion, & cette grande uniformité qui se trouveroit par tout, prouveroit à nos descendans d'ici à dix mille ans, la vérité de cette Religion connue aux quatre coins de la terre, dans une même égalité: au lieu qu'il s'en trouve plus de cinq ou six cens différentes les unes des autres, parmi lesquelles

c
m
n
à
st
du
F
m
se
ce
m
qu
son
au
qu
m
cû
plu
mi
Tr
la f

une
rien
je c
solid
ente
pen
fort
nie;

celle des François est l'unique, qui est bonne, sainte & véritable, suivant ton raisonnement. Enfin ; après avoir songé mille fois à toutes ces énigmes que vous appelez mystères, j'ai crû qu'il falloit être né au-delà du grand Lac ; c'est-à-dire être Anglois ou François pour les concevoir. Car dès qu'on me dira que Dieu, dont on ne peut se représenter la figure, puisse produire un Fils sous celle d'un homme, je répondrai qu'une femme ne sçauroit produire un Castor, parce que chaque espèce dans la nature y produit son semblable. Et si les hommes étoient tous au Diable, avant la venue du Fils de Dieu, quelle aparence y a-t'il qu'il eût pris la forme des créatures qui étoient au Diable ? n'en eût-il pas pris une différente & plus belle & plus pompeuse ? Cela se pouvoit d'autant mieux que la troisième Personne de cette Trinité, incompatible avec l'unité, a pris la forme d'une colombe.

L A H O N T A N.

Tu viens de faire un système sauvage par une profusion de chimères, qui ne signifie rien. Encore une fois ce seroit en vain que je chercherois à te convaincre par des raisons solides, puisque tu n'es pas capable de les entendre. Je te renvoie aux Jésuites ; cependant je te veux faire concevoir une chose fort aisée & qui est de la sphère de ton génie ; c'est qu'il ne suffit pas de croire, pour

aller chez le grand Esprit , ces grandes vertitez de l'Évangile que tu nies , il faut inviolablement observer les commandemens de la Loi qui y est contenuë , c'est-à-dire n'adorer que le grand Esprit seul , ne point travailler les jours de la grande priere , honorer son pere & sa mere , ne point coucher avec les filles , ni même les desirer que pour le mariage , ne tuer ni faire tuër personne , ne dire du mal de ses freres , ni mentir ; ne point toucher aux femmes mariées , ne prendre point le bien de ses freres ; aller à la Messe les jours marquez par les Jésuites , & jeûner certains jours de la Semaine , car tu aurois beau croire tout ce que nous croïons des saintes Escritures , ces préceptes y étant compris il faut les observer , ou brûler éternellement après la mort.

A D A R I O.

Ha ! mon cher Frere , voilà où je t'attendois. Vraiment il y a long-tems que je sçai tout ce que tu me viens d'expliquer à present. C'est ce que je trouve de raisonnable dans ce Livre de l'Évangile , rien n'est plus juste ni plus plausible que ces ordonnances. Tu viens de me dire que si on ne les exécute pas , & qu'on ne suive pas ponctuellement ces commandemens , la créance & la foi des Evangiles , est inutile ; pourquoi donc est-ce que les François le croient en se moquant de ces préceptes ? Voilà une con-

tradition manifeste. Car I. à l'égard de l'adoration du grand Esprit, je n'en connois aucune marque dans vos actions, & cette adoration ne consiste qu'en paroles pour nous tromper. Par exemple, ne vois-je pas tous les jours que les Marchands disent en trafiquant nos Castors; *Mes marchandises me coûtent tant, aussi vrai que j'adore Dieu, je perds tant avec toi, vrai comme Dieu est au Ciel.* Mais, je ne vois pas qu'ils lui fassent des sacrifices des meilleures marchandises qu'ils ont, comme nous faisons, lorsque nous les avons achetées d'eux, & que nous les brûlons en leur présence. II. Pour le travail des jours de la grande Priere, je ne conçois pas que vous fassiez de la différence de ceux-là aux autres, car j'ai vû vingt fois des François qui trafiquoient des peleteries, qui faisoient des filets, qui jouoient, se quérelloient, se battoient, se fouloient, & faisoient cent autres folies. III. Pour la vénération de vos Peres, c'est une chose extraordinaire parmi vous de suivre leurs conseils; vous les laissez mourir de faim, vous vous séparez d'eux, vous faites cabane à part; vous êtes toujours prêts à leur demander & jamais à leur donner; & si vous espérez quelque chose d'eux vous leur souhaitez la mort ou du moins vous l'attendez avec impatience. IV. Pour la continence envers le sexe, qui sont ceux parmi vous, à la réserve des Jésui-

36 D I A L O G U E S D U
tes, qui l'aient jamais gardée ? Ne voions-nous pas tous les jours vos jeunes gens pour-
suivre nos filles & nos femmes jusques dans
les champs, pour les séduire par des presens,
courir toutes les nuits de Cabane en Cabane
dans notre Village pour les débaucher, & ne
sçais-tu par toi-même combien d'affaires se
sont passées parmi tes propres soldats ? V. A.
l'égard de meurtre, il est si ordinaire parmi
vous, il est si fréquent, que pour la moindre
chose, vous mettez l'épée à la main, & vous
vous tuez. Quand j'étois à Paris, on y trou-
voit toutes les nuits des gens percez de coups;
& sur les chemins delà à la Rochelle, on me
dit qu'il falloit que je prisse bien garde de per-
dre la vie. VI. Ne dire du mal de ses freres, ni
mentir, sont des choses dont vous vous ab-
stieudriez moins que de boire & de manger,
je n'ai jamais oüï parler quatre François en-
semble sans dire du mal de quelqu'un, & si tu
sçavois ce que j'ai entendu publier du Vice-
roi, de l'Intendant, des Jésuites, & de mille
gens que tu connois, & peut-être de toi-même,
tu verrois bien que les François se sçavent
déchirer de la belle maniere. Pour mentir, je
soutiens qu'il n'y a pas un Marchand ici qui
ne dise vingt mengeries pour nous vendre la
valeur d'un Castor de marchandise, sans con-
ter celles qu'ils disent pour difamer leurs ca-
marades. VII. Ne point toucher aux femmes
mariées, il ne faut que vous entendre parler

qu
dre
n'a
des
l'ab
pre
n'as
les
pas
N'e
Vil
laiss
Met
lang
plu
pou
prio
voit
Hon
Cou
jup
tiren
nent
qui
dans
tabac
tent
voti
le te
& fi
dema

quand vous avez un peu bû, on peut apprendre sur cette matiere bien des histoires, on n'a qu'à compter les enfans que les femmes des Coureurs de-bois savent faire pendant l'absence de leurs Maris. VIII. Ne point prendre le bien d'autrui : Combien de vols n'as-tu pas vû faire depuis que tu es ici entre les Coureurs de-bois qui y sont ? N'en a-t-on pas pris sur le fait, n'en a-t-on pas châtié ? N'est-ce pas une chose ordinaire dans vos Villes, peut-on marcher la nuit en sûreté, ni laisser ses portes ouvertes ? IX. Aller à vôtre Messe pour prêter l'oreille aux paroles d'une langue qu'on n'entend pas ; il est vrai que le plus souvent les François y vont, mais c'est pour y songer à toute autre chose qu'à la priere. A Quebec les Hommes y vont pour voir les Femmes, & celles-ci pour voir les Hommes : J'en ai vû qui se font porter des Coussins, de peur de gâter leurs bas & leurs jupes, elles s'assient sur leurs talons, elles tirent un Livre d'un grand sac, elles le tiennent ouvert en regardant plutôt les Hommes qui leur plaisent, que les prieres qui sont dedans. La plupart des François y prennent du tabac en poudre, y parlent, y rient & chantent plutôt par divertissement que par dévotion. Et qui pis est, je sçai que pendant le tems de cette priere plusieurs Femmes & filles en profitent pour leurs galanteries, demeurant seules dans leurs maisons. A l'égard

38 DIALOGUES DU
de vôtre jeûne, il est plaisant. Vous mangez
de toute sorte de poisson à crever, des
œufs, & mille autres choses, & vous apellez
cela jeûner? Enfin, mon cher Frere,
vous autres François prétendez toustant que
vous êtes avoir de la foi; & vous êtes des in-
crédules, vous voulez passer pour sages, &
vous êtes foux, vous vous croiez des gens d'es-
prit, & vous êtes de présomptueux ignorans.

L A H O N T A N.

Cette Conelusion, mon cher Ami, est un
peu Hurone, en décidant de tous les François
en général; si cela étoit, aucun deux n'iroit
en paradis; or nous sçavons qu'il y a des mil-
lions de bienheureux que nous apellons des
Saints, & dont tu vois les Images dans nos
Eglises. Il est bien vrai que peu de Fran-
çois ont cette véritable foi, qui est l'unique
principe de la pieté; plusieurs font profession
de croire les véritéz de nôtre Religion, mais
cette créance n'est ni assez forte, ni assez
vive en eux. J'avouë que la plûpart connois-
sans les Véritéz Divines, & faisant profession
de les croire, agissent tout au contraire de ce
que la Foi & la Religion ordonnent. Je ne
sçaurois nier la contradiction que tu as re-
marquée. Mais il faut considérer que les
hommes péchent quelquefois contre les lu-
mières de leur conscience, & qu'il y a des
gens bien instruits qui vivent mal. Cela peut
arriver ou par le défaut d'attention, ou par la

force de leurs passions, par leurs attachemens aux intérêts temporels : l'homme corrompu comme il est, est emporté vers le mal partant d'endroits, & par un penchant si fort, qu'à moins de nécessité absolüe, il est difficile qu'il y renonce.

A D A R I O.

Quand tu parles de l'homme, dis l'homme François; car tu sçais bien que ces passions, cet intérêt, & cette corruption, dont tu parles, ne sont pas connües chez nous. Or ce n'est pas-là ce que je veux dire : écoute, mon Frere, j'ai parlé très-souvent à des François sur tous les vices qui régner parmi eux, & quand je leur ai fait voir qu'ils n'observoient nullement les loix de leur Religion, ils m'ont avoué qu'il étoit vrai, qu'ils le voient & qu'ils le connoissoient parfaitement bien, mais qu'il leur étoit impossible de les observer. Je leur ai demandé s'ils ne troioient pas que leurs ames brûleroit éternellement : ils m'ont répondu que la misericorde de Dieu est si grande, que quiconque a de la confiance en sa bonté, sera pardonné; que l'Evangile est une Alliance de grace dans laquelle Dieu s'accommode à l'état & à la foiblesse de l'Homme qui est tenté par tant d'attraits violens si fréquemment qu'il est obligé de succomber; & qu'enfin ce Monde étant le lieu de la corruption, il n'y aura de la pureté dans l'homme corrompu si ce n'est

40 DIALOGUES DU
dans le Pais de Dieu. Voilà une Morale
moins rigide que celles des Jésuites; lesquels
nous envoient en Enfer pour une bagatelle.
Ces François ont raison de dire qu'il est
impossible d'observer cette Loi, pendant que
le Tien, & *le Mien*, subsistera parmi vous au-
tres. C'est un fait aisé à prouver par l'exem-
ple de tous les Sauvages de Canada; puisque
malgré leur pauvreté ils sont plus riches que
vous; à qui *le Tien* & *le Mien* fait commettre
toutes sortes de Crimes.

L A H O N T A N .

J'avoué, mon cher Frere, que tu as raison,
& je ne sçauois me lasser d'admirer l'innocence
de tous les Peuples sauvages. C'est ce
qui fait que je souhaiterois de tout mon cœur
qu'ils connussent la sainteté de nos Ecritures,
c'est-à-dire cet Evangile dont nous
avons tant parlé, il ne leur manqueroit autre
chose que cela pour rendre leurs ames éternel-
lement bien-heureuses. Vous vivez tous
si moralement bien que vous n'auriez qu'une
seule difficulté à surmonter pour aller en Pa-
radis; c'est la fornication parmi les gens
libres de l'un & de l'autre Sexe, & la liberté
qu'ont les hommes & les femmes de rompre
leurs mariages, pour changer réciproque-
ment & s'accommoder au choix de nouvel-
les personnes; car le grand Esprit a dit que la
mort ou l'adultère pouvoient seuls rompre
ce lien indissoluble.

M
obf
plu
rai
ces
des
rien
fem
tre
vir
qu'i
pêc
le fr
le te
Nati
veut
dou
est i
cont
fait
ou d
gnie
le de
seroi
l'exe
pour
nenc
fesse

C

Nous parlerons une autrefois de ce grand obstacle que tu trouves à nôtre salut, avec plus d'attention ; cependant je me contenterai de te donner une seule raison sur l'un de ces deux points, c'est de la liberté des Filles & des Garçons. Premièrement un jeune Guerrier ne veut point s'engager à prendre une femme qu'il n'ait fait quelque campagne contre les Iroquois, pris des esclaves pour le servir à son village, à la chasse, & à la pêche, & qu'il ne sçache parfaitement bien chasser & pêcher ; d'ailleurs, il ne veut pas s'énervier par le fréquent exercice de l'acte vénérien, dans le tems que sa force lui permet de servir sa Nation contre ses Ennemis : outre qu'il ne veut pas exposer une femme & des enfans à la douleur de le voir tué ou pris. Or, comme il est impossible qu'un jeune homme puisse se contenir totalement sur cette matiere, il ne faut pas trouver mauvais que les Garçons une ou deux fois le mois, recherchent la compagnie des Filles, & que ces Filles souffrent celle des Garçons ; sans cela, nos jeunes gens en seroient extrêmement incommodez, comme l'exemple l'a fait voir envers plusieurs, qui, pour mieux courir, avoient gardé la continence ; & d'ailleurs nos Filles auroient la bassesse de se donner à nos Esclaves.

L A H O N T A N .

Crois-moi, mon cher Ami, Dieu ne se

paie pas de ces raisons-là , il veut qu'on se marie , ou qu'on n'ait aucun commerce avec le Sexe. Car pour une seule pensée amoureuse , un seul desir , une simple volonté de contenter sa passion brutale , il faut brûler éternellement. Et quand tu trouve de l'impossibilité dans la Contenance , tu donnes un démenti à Dieu , car il n'a ordonné que des choses possibles. On peut se modérer quand on le veut ; il ne faut que le vouloir. Tout homme qui croit en Dieu doit suivre ces préceptes , comme nous avons dit. On résiste à la tentation par le secours de la grace qui ne nous manque jamais. Voi , par exemple , les Jésuites , crois-tu qu'ils ne soient pas tentez , quand ils voient de belles filles dans ton Village ? Sans contredit ils le sont ; mais ils appellent Dieu à leur secours ; ils passent leur vie , aussi-bien que nos Prêtres , sans se marier , ni sans avoir aucun commerce criminel avec le Sexe. C'est une promesse solennelle qu'ils font à Dieu , quand ils endossent l'habit noir. Ils combattent toute leur vie les tentations ; il se faut faire de la violence pour gagner le Ciel : il faut fuir les occasions de peur de tomber dans le péché. On ne sçauroit mieux les éviter qu'en se jettant dans les Cloîtres.

A D A R I O :

Je ne voudrois pas pour dix Castors être obligé de garder le silence sur cette matière.

Pro
jur
aut
lu
la p
cho
les
les
nen
ain
pou
blec
auc
un
mer
se m
don
me c
mer
les f
ftant
qu'il
à-dit
cûei
laqu
un c
En v
les g
des p
vrag
font

Premièrement ces gens-là font un crime en jurant la Contenance ; car Dieu aiant créé autant d'hommes, que de femmes, il a voulu que les uns & les autres travaillassent à la propagation du genre humain. Toutes choses multiplient dans la Nature, les Bois, les Plantes, les Oiseaux, les Animaux & les Insectes. C'est une leçon qu'ils nous donnent tous les ans. Et les gens qui ne le font pas ainsi sont inutiles au monde, ne sont bons que pour eux-mêmes, & ils volent à la terre le bled qu'elle leur donne, puisqu'ils n'en font aucun usage, selon vos principes. Ils font un second crime quand ils violent leur serment, ce qui leur est assez ordinaire ; car ils se moquent de la parole & de la foi qu'ils ont donnée au grand Esprit. En voici un troisième qui en amène un quatrième, dans le commerce qu'ils ont, soit avec les filles, ou avec les femmes. Si c'est avec les filles, il est constant qu'ils leur ôtent en les déflorant ce qu'ils ne sçauroient jamais leur rendre, c'est-à-dire cette fleur que les François veulent cueillir eux-mêmes, quand ils se marient, & laquelle ils estiment un trésor dont le vol est un des grands crimes qu'ils puissent faire. En voilà déjà un, & l'autre est que pour les garantir de la grossesse, ils prennent des précautions abominables en faisant l'ouvrage à demi ; si c'est avec les femmes, ils sont responsables de l'adultère & du mauvais

ménage qu'elles font avec leurs maris. Et de plus les enfans qui en proviennent sont des voleurs qui vivent aux dépens de leurs demi-freres. Le cinquième crime qu'ils commettent, consiste dans les voies illégitimes & profanes dont ils se servent pour assouvir leur passion brutale : car comme ce sont eux qui prêchent vôtre Evangile ils leur font entendre en particulier, une explication bien différente de celle qu'ils débitent en public, sans quoi ils ne pourroient pas autoriser leur libertinage, qui passeroit pour crime selon vous autres. Tu vois bien que je parle juste, & que j'ai vû en France ces bons Prêtres noirs ne pas cacher leurs visages avec leurs chapeaux quand ils voient les femmes. Encore une fois, mon cher Frere, il est impossible de se passer d'elles à un certain âge, encore moins de n'y pas penser. Toute cette résistance, ces efforts dont tu parles, sont des comptes à dormir debout. De même cette occasion que tu prétens qu'on évite en s'enfermant dans le Couvent, pourquoi souffre-t'on que les jeunes Prêtres ou Moines confessent des filles & des femmes ? Est-ce fuir les occasions ? n'est-ce pas plutôt les chercher ? Qui est l'homme au monde qui peut entendre certaines galanteries dans les Confession aux sans être hors de soi-même ? sur tout des gens sains, jeunes & robustes qui ne travaillent point, & ne mangent que des viandes nour-

rissan
chau
Pour
seul
grand
gens-
le pe
sorte
que.c
Moin
trava
de fa
faire
riasser
leur n
de Pr
de 6
prêch
par le
lors,
mes ni
fidere
& la N
âge-là

Je t
compr
très-pe
peut a
nes ou
ment,

rissantes, assaisonnées de cent drogues, qui échauffent assez le sang sans autre provocation. Pour moi je m'étonne après cela qu'il y ait un seul Eclésiastique qui aille dans ce Paradis du grand Esprit, & tu oses me soutenir que ces gens-là se font Moines, & Prêtres pour éviter le péché, pendant qu'il sont adonnés à toutes sortes de vices? Je sçai par d'habiles François que ceux d'entre vous qui se font Prêtres ou Moines ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude, de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Pour bien faire il faudroit que tous ces gens-là se mariassent, & qu'il demeurassent chacun dans leur ménage; où tout au moins ne recevoir de Prêtres ou de Moines au-dessous de l'âge de 60. ans. Alors ils pourroient confesser, prêcher, visiter sans scrupule les familles, par leur exemple édifier tout le monde: Alors, dis-je, ils ne pourroient séduire ni femmes ni filles. Ils seroient sages, modérez, considérez par leur vieillesse & par leur conduite, & la Nation n'y perdrait rien, puisqu'à cet âge-là on est hors d'état de faire la guerre.

L A H O N T A N.

Je t'ai déjà dit une fois qu'il ne falloit pas comprendre tout le monde en des choses où très-peu de gens ont part. Il est vrai qu'il y en peut avoir quelques-uns qui ne se font Moines ou Prêtres que pour subsister commodément, & qui abandonnant les devoirs de leur

Ministère, se contentent d'en tirer les revenus. J'avouë qu'il y en a d'ivrognes, de violens & d'emportés dans leurs actions & dans leurs paroles; qu'il s'en trouve d'une avarice sordide, & d'un attachement extrême à leur intérêt; d'orgueilleux, d'implacables dans leurs haines, de paillards, de débauchez, de jureurs, d'hipocrites, d'ignorans, de mondains, de médifans, &c. mais le nombre en est très-petit, parce qu'on ne reçoit dans l'Eglise que des gens sages dont on soit bien assuré, on les éprouve, & on tâche de connoître le fond de leur ame avant que de les y admettre. Néanmoins, quelque précaution qu'on prenne, il ne se peut faire qu'on n'y soit trompé quelquefois; c'est pourtant un malheur, car lorsque ces vices paroissent dans la conduite de ces gens-là, c'est assurément le plus grand des scandales; dès-là les paroles saintes se salissent dans leur bouche, les Loix de Dieu sont méprisées, les choses divines ne sont plus respectées; le Ministère s'avilit, la Religion en général tombe dans le mépris; & le Peuple n'étant plus retenu par le respect que l'on doit avoir pour la Religion, se donne une entière licence. Mais il faut que tu sçaches que nous nous réglons plutôt par la doctrine que par l'exemple de ces indignes Ecclésiastiques. Nous ne faisons pas comme vous autres, qui n'avez pas le discernement & la fermeté nécessaires pour sça-

voir
ple
dale
don
pas.
le P
Evê
dign
bien
mêm
qui s

C
que
pond
obje
ches
jours
pos d
Anglo
que c
un ho
qu'il e
second
ceux q
tes du
semblo
Pais-là
donc se
à l'ouv
s'il a le

voir ainsi séparer la doctrine d'avec l'exemple, & pour n'être pas ébranlé par les scandales que donnent ceux que tu as vû à Paris, dont la vie & la prédication ne s'accordent pas. Enfin tout ce que j'ai à te dire, c'est que le Pape recommandant expressement à nos Evêques de ne conférer à aucun Sujet indigne les Ordres Ecclésiastiques, ils prennent bien garde à ce qu'ils font, & ils tâchent en même-tems de ramener à leur devoir ceux qui s'en écartent.

A D A R I O.

C'est quelque chose d'étrange que depuis que nous parlons ensemble, tu ne me répondes que superficiellement sur toutes les objections que je t'ai fait; je voi que tu cherches des détours, & que tu t'éloignes toujours du sujet de mes questions. Mais à propos du Pape, il faut que tu sçaches qu'un Anglois me disoit un jour à la *Nieu-York*, que c'étoit comme nous un homme, mais un homme qui envoioit en enfer tous ceux qu'il excommunioit, qu'il faisoit sortir d'un second lieu de flâmes, que tu as oublié, tous ceux qu'il vouloit, & qu'il ouvroit les portes du Pais du grand Esprit à qui bon lui sembloit, parce qu'il avoit les clefs de ce bon Pais-là; si cela est, tous ses amis devroient donc se tuër quand il meurt, pour se trouver à l'ouverture des portes en sa compagnie; & s'il a le pouvoir d'envoier les ames dans le

feu éternel, il est dangereux d'être de ses ennemis. Ce même Anglois ajoûtoit que cette grande autorité ne s'étendoit nullement sur la Nation Angloise, & qu'on se moquoit de lui en Angleterre. Dis-moi, je te prie, s'il a dit la vérité.

L A H O N T A N.

Il y auroit tant de choses à raconter sur cette question, qu'il me faudroit quinze jours pour te les expliquer. Les Jésuites te les distingueront mieux que moi. Néanmoins je puis te dire en passant que l'Anglois railloit en disant quelques vérités. Il avoit raison de te persuader que les gens de sa Religion ne demandent pas au Pape le chemin du Ciel, puisque cette foi vive, dont nous avons tant parlé, les y conduit en disant des injures à ce saint homme. Le fils de Dieu veut les sauver tous par son sang & par ses mérites; or s'il le veut, il faut que cela soit. Ainsi, tu vois bien qu'ils sont plus heureux que les François dont ce Dieu exige de bonnes œuvres qu'ils ne font guères. Sur ce pied-là nous allons en enfer, si nous contrevenons par nos méchantes actions au commandement de Dieu dont nous avons parlé, quoique nous aions la même foi qu'eux. A l'égard du second lieu de flâmes, dont tu parles, & que nous apellons le Purgatoire, ils sont exempts d'y passer, car ils aimeroient mieux vivre éternellement sur la terre, sans jamais aller en Paradis, que
de

BARON DE LAHONTAN.

de brûler des milliers d'années chemin faisant. Ils sont si délicats sur le point d'honneur, qu'ils n'accepteroient jamais de présents au prix de quelques bastonnades. On ne fait pas, selon eux, une grâce à un homme lorsqu'on le maltraite en lui donnant de l'argent, c'est plutôt une injure. Mais les François, qui sont moins scrupuleux que les Anglois, tiennent pour une grande faveur, celle de brûler une infinité de siècles dans ce Purgatoire, parce qu'ils connoissent mieux le prix du Ciel.

Or comme le Pape est leur Créancier, & qu'il leur demande la restitution de ses biens, ils n'ont garde de lui demander ses pardons, c'est à dire un passeport pour aller en Paradis, sans passer en Purgatoire; car il leur donneroit plutôt pour aller à cet enfer, qu'ils prétendent n'avoir jamais été fait pour eux. Mais nous autres François qui lui faisons une rente assez belle, par la connoissance que nous avons de son pouvoir extrême, & des péchez que nous commettons tous contre Dieu, il faut de nécessité que nous aions recours aux indulgences de ce saint homme, pour en obtenir un pardon qu'il a pouvoir de nous accorder; & tel parmi nous qui seroit condamné à quarante mille ans de Purgatoire, avant que d'aller au Ciel, peut en être quitte pour une seule parole du Pape. Les Jésuites, comme je t'ai déjà dit, t'expliqueront à merveilles le pouvoir du Pape, & l'état du Purgatoire.

La différence que je trouve entre vôtre créance , & celle des Anglois , embarrasse si fort mon esprit , que plus je cherche à m'éclaircir , & moins je trouve de lumières. Vous feriez mieux de dire tous tant que vous êtes , que le grand Esprit a donné des lumières suffisantes à tous les hommes pour connoître ce qu'ils doivent croire & ce qu'ils doivent faire , sans se tromper. Car j'ai ouï dire que parmi chacune de ces Religions différentes , il s'y trouve un nombre de gens de diverses opinions ; comme , par exemple , dans la vôtre chaque Ordre Religieux soutient certains points différens des autres , & se conduit aussi diversement en ses Instituts qu'en ses habits , cela me fait croire qu'en Europe chacun se fait une Religion à sa mode , différente de celle dont il fait profession extérieure. Pour moi , je croi que les hommes sont dans l'impuissance de connoître ce que le grand Esprit demande d'eux , & je ne puis m'empêcher de croire que ce grand Esprit étant aussi juste & aussi bon qu'il est , sa justice ait pû rendre le salut des hommes si difficile , qu'ils seront tous damnez hors de vôtre religion , & que même peu de ceux qui la professent iront dans ce grand Paradis. Crois-moi , les affaires de l'autre monde sont bien différentes de celles-ci. Peu de gens sçavent ce qui s'y passe. Ce que nous sçavons c'est que

no
teu
pri
san
res
nô
ce
plai
Am
nô
fren
fons
ses
mes
leme
Eure
men
lant
à leu
vec l
Te fai
songe
m'en
sonne

Eh
suite,
pliqué

BARON DE LAHONTAN. 73

nous autres Hurons ne sommes pas les auteurs de nôtre création ; que le grand Esprit nous a fait honnêtes gens, en vous faisant des scélerats qu'il envoie sur nos Terres, pour corriger nos défauts & suivre nôtre exemple. Ainsi, mon Frère, croi tout ce que tu voudras, aie tant de foi qu'il te plaira, tu n'iras jamais dans le bon païs des Ames si tu ne te fais Huron. L'innocence de nôtre vie, l'amour que nous avons pour nos freres, la tranquillité d'ame dont nous jouïssons par le mépris de l'intérêt, sont trois choses que le grand Esprit exige de tous les hommes en général. Nous les pratiquons naturellement dans nos Villages, pendant que les Européans se déchirent, se volent, se diffament, se tuent dans leurs Villes ; eux qui voulant aller au païs des Ames ne songent jamais à leur Créateur, que lorsqu'ils en parlent avec les Hurons. Adieu, mon cher Frere, il te fait tard ; je me retire dans ma Cabane pour songer à tout ce que tu m'as dit, afin que je m'en ressouvienne demain, lorsque nous raisonnerons avec le Jésuite.

D E S L O I X.

L A H O N T A N.

Eh bien ! mon Ami, tu as entendu le Jésuite, il t'a parlé clair, il t'a bien mieux expliqué les choses que moi. Tu vois bien qu'il

ya de la différence de ses raisonnemens aux
 miens. Nous autres gens de guerre ne sçavons
 que superficiellement nôtre religion, qui est
 pourtant une science que nous devrions sça-
 voir le mieux : mais les Jésuites la possèdent
 à tel point, qu'ils ne manquent jamais de
 convaincre les Peuples de la Terre les plus
 incrédules & les plus obstinez.

A D A R I O.

A te parler franchement, mon cher Frere,
 je n'ai pû concevoir quasi rien de ce qu'il
 m'a dit, & je suis fort trompé s'il l'a compris
 lui-même. Il m'a dit cent fois les mêmes cho-
 ses dans ma Cabane, & tu as bien pû remar-
 quer que je lui répondis vingt fois hier, que
 j'avois déjà entendu ses raisonnemens à di-
 verses reprises. Ce que je trouve encore de
 ridicule, c'est qu'il me persecute à tout mo-
 ment de les expliquer mot pour mot aux gens
 de ma Nation, parce que, dit-il, aiant de
 l'esprit, je puis trouver des termes assez ex-
 pressifs dans ma Langue, pour rendre le sens
 de ses paroles plus intelligible que lui, à qui
 le langage Huron n'est pas assez bien connu.
 Tu as bien vû que je lui ai dit qu'il pouvoit
 baptiser tous les enfans qu'il voudroit, quoi-
 qu'il n'ait sçû me faire entendre ce que c'est
 que le bâême. Qu'il fasse tout ce qu'il vou-
 dra dans mon Village, qu'il y fasse des Chré-
 tiens, qu'il prêche, qu'il baptise, je ne l'en
 empêche pas, C'est assez parler de Religion,

ve
 un
 da
 ce
 me
 qu
 cev
 pas
 dis
 don
 bles
 ses
 que
 mén

V
 belle
 prit
 pelle
 par
 mon
 obse
 perso
 & à C
 vivre
 de la
 l'obse
 méch
 tout
 on se
 les ge

venons à ce que vous apellez *les Loix* ; c'est un mot comme tu sçais que nous ignorons dans nôtre langue ; mais j'en connois la force & l'expression , par l'explication que tu me donnas l'autre jour , avec les exemples que tu ajoutas pour me le faire mieux concevoir. Dis-moi, je te prie , les Loix, n'est-ce pas dire les choses justes & raisonnables ? Tu dis qu'oïi ; & bien , observer les Loix c'est donc observer les choses justes & raisonnables. Si cela , il faut que vous preniez ces choses justes & raisonnables dans un autre sens que nous , ou que , si vous les entendez de même , vous ne les suiviez jamais.

LAHONTAN.

Vraiment tu fais-là de beaux contes & de belles distinctions ! est-ce que tu n'as pas l'esprit de concevoir depuis 20. ans. que ce qui s'appelle raison , parmi les Hurons, est aussi raison parmi les François ? Il est bien sûr que tout le monde n'observe pas ces Loix , car si on les observoit, nous n'aurions que faire de châtier personne; alors ces Juges que tu as vûs à Paris & à Quebec, seroient obligez de chercher à vivre par d'autres voies. Mais comme le bien de la société consiste dans la justice & dans l'observance de ces Loix , il faut châtier les méchans & récompenser les bons ; sans cela tout le monde s'égorgeroit , on se pilleroit , on se diffameroit ; en un mot, nous serions les gens du monde les plus malheureux.

Vous l'êtes assez déjà, je ne conçois pas que vous puissiez l'être davantage. O ! quel genre d'hommes sont les Européens ! O quel le sorte de créatures ! qui font le bien par force, & n'évitent à faire le mal que par la crainte des châtimens ? Si je te demandois ce que c'est qu'un homme, tu me répondrois que c'est un François, & moi je te prouverai que c'est plutôt un Castor ; car un homme n'est pas homme à cause qu'il est planté droit sur ses deux pieds, qu'il sçait lire & écrire, & qu'il a mille autres industries. J'appelle un homme celui qui a un penchant naturel à faire le bien & qui ne songe jamais à faire du mal. Tu vois bien que nous n'avons point des Juges ; pourquoi ? parce que nous n'avons point de querelles ni de procès. Mais pourquoi n'avons-nous pas de procès ? C'est parce que nous ne voulons point recevoir ni connoître l'argent. Pourquoi est ce que nous ne voulons pas admettre cet argent ? c'est parce que nous ne voulons pas de loix, & que depuis que le monde est monde nos Peres ont vécu sans cela. Au reste, il est faux, comme je l'ai déjà dit, que le mot de Loix signifie parmi vous les choses justes & raisonnables, puisque les riches s'en moquent & qu'il n'y a que les malheureux qui les suivent. Venons donc à ces loix ou choses raisonnables. Il y a cinquante ans que les Gou-

vé
fo
ne
pe
no
gr
qu
m
ter
no
re
rit
no
tai
ch
ve
hal
Il
Ma
l'a
la
fui
mê
m
cra
que
& t
Vic
tu v
faffi
Em

verneurs de Canada prétendent que nous
 foions sous les Loix de leur grand Capitaine.
 Nous nous contentons de nier nôtre dépendance
 de tout autre que du grand Esprit ; nous sommes
 nez libres & freres unis, aussi grands Maîtres
 les uns que les autres ; au lieu que vous êtes
 tous des esclaves d'un seul homme. Si nous ne
 répondons pas que nous prétendons que tous les
 François dépendent de nous, c'est que nous
 voulons éviter des querelles. Car sur quels
 droits & sur quelle autorité fondent-ils cette
 prétention ? Est-ce que nous nous sommes
 vendus à ce grand Capitaine ? Avons-nous
 été en France vous chercher ? C'est vous qui
 êtes venus ici nous trouver. Qui vous a
 donné tous les païs que vous habitez ? De
 quel droit les possédez-vous ? Ils appartiennent
 aux *Algonkins* depuis toujours. Ma foi, mon
 cher Frere, je te plains dans l'ame ; croi-moi,
 fais-toi Huron ; car je vois la différence de
 ma condition à la tienne. Je suis maître de
 mon corps, je dispose de moi-même, je fais
 ce que je veux, je suis le premier & le
 dernier de ma Nation ; je ne crains personne,
 & ne dépends uniquement que du grand
 Esprit. Au lieu que ton corps & ta vie
 dépendent de ton grand Capitaine, son
 Viceroy dispose de toi, tu ne fais pas ce
 que tu veux, tu crains voleurs, faux témoins,
 assassins, &c. Tu dépends de mille gens
 que les Emplois ont mis au-dessus de toi.
 Est-il vrai

ou non ? sont-ce des choses improbables & invisibles ? Ha mon cher Frere, tu vois bien que j'ai raison ; cependant tu aimes encore mieux être Esclave François, que libre Huron ; O le bel homme qu'un François avec ses belles Loix, qui croiant être bien sage est assurément bien fou ! puisqu'il demeure dans l'esclavage & dans la dépendance, pendant que les animaux mêmes jouissant de cette adorable liberté, ne craignent, comme nous, que des ennemis étrangers.

L A H O N T A N .

En vérité, mon ami, tes raisonnemens sont aussi sauvages que toi. Je ne conçois pas qu'un homme d'esprit & qui a été en France, & à la Nouvelle Angleterre puisse parler de la sorte. Que te sert-il d'avoir vû nos Villes, nos Forteresses, nos Palais, nos Arts, nôtre industrie & nos plaisirs ? Et quand tu parles de Loix sévères, d'esclavage, & de mille autres sottises, il est sûr que tu prêches contre ton sentiment. Il te fait beau voir me citer la félicité des Hurons, d'un tas de gens qui ne font que boire, manger, dormir, chasser, pêcher, qui n'ont aucune commodité de la vie, qui font quatre cens lieues à pied pour aller assommer quatre Iroquois ; en un mot, des hommes qui n'en ont que la figure. Au lieu que nous avons nos aises, nos commoditez, & mille plaisirs, qui font trouver les noms de la vie suportables, il ne faut qu'être honnête

hon
n'êt
vére

V
être
avo
font
bois
inn
men
près
mais
ils pa
en F
épou
leur
tout
fois
Cep
hom
ptes
autre
cinq
force
souff
qu'il
vie
Frere
parle
ames

homme & ne faire de mal à personne, pour n'être pas exposé à ces Loix, qui ne sont sévères qu'envers les scélérats & les méchans.

A D A R I O.

Vraiment, mon cher Frere, tu aurois beau être honnête homme, si deux faux témoins avoient juré ta perte, tu verrois bien si les Loix sont sévères ou non. Est-ce que les coureurs de bois ne m'ont pas cité vingt exemples de gens innocens que vos Loix ont fait mourir cruellement, & dont on m'a reconnu l'innocence, qu'après leur mort. Je ne sçai pas si cela est vrai; mais je vois bien que cela peut être. Ne m'ont-ils pas dit encore, quoique je l'eusse oüi conter en France, qu'on fait souffrir des tourmens épouvantables à de pauvres innocens, pour leur faire avouër, par la violence des tortures, tout le mal qu'on veut qu'ils aient fait, & dix fois d'avantage. O quelle tyrannie exécrationnelle ! Cependant les François prétendent être des hommes. Les femmes ne sont pas plus exemptes de cette horrible cruauté, & les uns & les autres aiment mieux mourir une fois, que cinquante; ils ont raison. Que si, par une force de courage extraordinaire, ils peuvent souffrir ces tourmens, sans avouër ce crime, qu'ils n'ont pas commis; quelle santé, quelle vie leur en reste-t'il ? Non, non, mon cher Frere, les Diables noirs, dont les Jésuites nous parlent tant, ne sont pas dans le País où les ames brûlent; ils sont à Québec & en France,

38 D I A L O G U E S D U
avec les Loix , les faux témoins , les commo-
ditez de la vie , les Villes, les Fortereffes, &c.
les plaisirs dont tu me viens de parler.

L A H O N T A N .

Les Coureurs de Bois , & les autres qui
t'ont fait de semblables contes , sans te racon-
ter sur cela ce qu'ils ne connoissoient pas , sont
des fots qui feroient mieux de se taire. Je veux
t'expliquer l'affaire comme elle est. Suposons
deux faux témoins qui déposent contre un
homme. On les met d'abord en deux Cham-
bres séparées , où ils ne peuvent ni se voir ni
se parler. On les interroge ensuite diverses
fois l'un après l'autre , sur les mêmes décla-
rations qu'ils font contre l'Accusé ; & les Ju-
ges ont tant de conscience qu'ils emploient
toute l'industrie possible pour découvrir si
l'un des deux , où tous les deux ensemble ,
ne se coupent point. Si par hasard on décou-
vre de la fausseté dans leurs témoignages , ce
qui est aisé à voir , on les fait mourir sans ré-
mission. Mais s'il paroît qu'ils ne se contredi-
sent en rien , on les presente devant l'Accu-
sé pour sçavoir s'il ne les recuse pas , & s'il se
tient à leur conscience. S'il dit que oui , &
qu'ensuite ces Témoins jurent par le grand
Dieu qu'ils ont vû tuër, violer, piller, &c. les
Juges le condamnent à mort : A l'égard de la
torture , elle ne se donne que quand il ne se
trouve qu'un seul témoin , parce qu'il ne suffit
pas , les Loix voulant que deux hommes

soient une preuve suffisante , & qu'un seul homme soit une demi preuve ; mais il faut que tu remarque que les Juges prennent toute la précaution imaginable , de peur de rendre d'injustes jugemens.

A D A R I O.

Jé suis aussi sçavant que je l'étois ; car au bout du compte, deux faux témoins s'entendent bien , avant que de se presenter , & la torture ne se donne pas moins par la déclaration d'un scelerat que par celle d'un honnête homme, qui , selon moi, cesseroit de l'être par son témoignage , quoiqu'il eut vû le crime. Ah ! les bonnes gens que les François , qui, bien loin de se sauver la vie les uns aux autres, comme freres, le pouvant faire, ne le font pas. Mais, dis-moi , que penses-tu de ces Juges ? Est-il vrai qu'il y en ait de si ignorans, comme on dit , & d'autres si méchans , que pour un Ami, pour une Courtisane, pour un grand Seigneur, ou pour de l'argent, ils jugent injustement contre leurs consciences ? Je te voi déjà prêt de dire que cela est faux ; que les Loix sont des choses justes & raisonnables. Cependant je sçai que cela est aussi vrai que nous sommes ici. Car celui qui a raison de demander son bien à un autre qui le possède injustement , fait voir clair comme le jour la vérité de sa cause , n'attrape rien du tout, si ce Seigneur , cette Courtisane , cet Ami & cet argent, parlent pour sa patrie , aux

Juges, qui doivent décider l'affaire. Il en est de même pour les gens-accusés de crime, Ha ! vive les Hurons, qui sans Loix, sans prisons, & sans tortures, passent la vie dans la douceur, dans la tranquillité, & jouissent d'un bonheur inconnu aux François. Nous vivons simplement sous les Loix de l'instinct & de la conduite innocente que la Nature sage nous a imprimée dès le berceau. Nous sommes tous d'accord & conformes en vœux, opinions & sentimens. Ainsi, nous passons la vie dans une si parfaite intelligence, qu'on ne voit parmi nous ni procez, ni dispute, ni chicanes. Ha ! malheureux, que vous êtes à plaindre d'être exposés à des Loix auxquelles vos Juges ignorans, injustes & vicieux contreviennent autant par leur conduite particulière qu'en l'administration de leurs charges. Ce sont-là ces équitables Juges qui manquent de droiture, qui ne rapportent leur emploi qu'à leurs intérêts, qui n'ont en vûe que de s'enrichir, qui ne sont accessibles qu'au démon de l'argent, qui n'administrent la justice que par un principe d'avarice, ou par passion, qui autorisant le crime exterminent la justice & la bonne foi, pour donner cours à la tromperie, à la chicane, à la longueur des procez, à l'abus & à la violation des sermens, & à une infinité d'autres désordres. Voilà ce que font ces grands souteneurs de belles Loix de la Nation Française.

Je
tout
se à
du se
ment
Juge
que l
roit p
Ce se
ont u
en qu
pond
à l'ap
le plu
que l
que p
blesse
l'arge
mes l
amis
pouv
tre le
ge, i
justic
intéré
mon
à Par
qu'is
ties, a
quoid

LAHONTAN.

Je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas croire tout ce que les sottés gens disent; tu t'amuse à des ignorans qui n'ont pas la teinture du sens commun, & qui te débitent des mensonges pour des véritez. Ces mauvais Juges, dont ils t'ont parlé, sont aussi rares que les Castors blancs. Car on n'en trouveroit peut être pas quatre dans toute la France. Ce sont des gens qui aiment la vertu, & qui ont une ame à sauver comme toi & moi; qui en qualité de personnes publiques ont à répondre devant un Juge qui n'a point d'égard à l'apparence des personnes, & devant lequel le plus grand des Monarques n'est pas plus que le moindre des Esclaves. Il n'y en a presque point qui n'aimât mieux mourir, que de blesser sa conscience. & de violer les Loix; l'argent est de la bouë pour eux, les femmes les échauffent moins que la glace, les Amis & les grands Seigneurs ont moins de pouvoir sur leur esprit, que les vagues contre les rochers; ils corrigent le libertinage, ils reforment les abus, & ils rendent la justice à ceux qui plaident, sans qu'aucun intérêt s'en mêle. Pour moi, j'ai perdu tout mon bien en perdant trois ou quatre procez à Paris; mais je serois bien fâché de croire qu'ils les ont mal jugés; quoique mes Parties, avec de très-mauvaises causes, ne manquoient ni d'argent ni d'amis. Ce sont les

Loix qui m'ont jugé, & les Loix sont justes & raisonnables; je croiois avoir raison parce que je ne les avois pas bien étudiées.

A D A R I O.

Je t'avouë que je ne conçois rien à ce que tu me dis; car enfin je sçai le contraire, & ceux qui m'ont parlé des vices de ces Juges sont assurément des gens d'esprit & d'honneur; mais quand personne me m'en auroit informé, je ne suis pas si grossier que je ne voie moi-même l'injustice des Loix & des Juges. Ecoute un peu, mon cher Frere; allant un jour de Paris à Versailles, je vis à moitié chemin un Païsan qu'on alloit foïetter pour avoir pris des perdrix & des lièvres à des lacets. J'en vis un autre entre la Rochelle & Paris qu'on condamna aux galères, parce qu'on le trouva faisi d'un petit sac de sel. Ces deux misérables hommes furent châtiés par ces injustes Loix; pour vouloir faire subsister leurs pauvres familles; pendant qu'un million de femmes font des enfans en l'absence de leurs maris, que des Médecins font mourir les trois quarts des hommes, & que les joïeurs mettent leurs familles à la mendicité, en perdant tout ce qu'ils ont au monde, sans être châtiés. Où sont donc ces Loix justes & raisonnables, où sont ces Juges qui ont une ame à garder comme toi & moi? Après cela tu oses encore dire que les Hurons sont des bêtes! Vraiment, ce

feron
chât
pour
chose
tipli
nous
Des
& de
chass
Fran
Loix
l'aveu
conno

T
vite,
borné
tée de
des ch
tu con
que si
tien de
que le
bent c
en exc
défend
perdri
ce qu'i
leur ét
reçu d
joüffe

feroit quelque chose de beau si nous allions châtier un de nos Freres pour des lièvres & pour des perdrix ! Ce seroit encore une belle chose entre nous de voir nos femmes multiplier le nombre de nos enfans pendant que nous allons en guerre contre nos ennemis. Des Médecins empoisonner nos familles, & des jôieurs perdre les Castors de leurs chasses ; ce sont pourtant des bagatelles en France qui ne sont point sujettes aux belles Loix des François. En vérité, il y a bien de l'aveuglement dans l'esprit de ceux qui nous connoissent & ne nous imitent pas.

L A H O N T A N.

Tout beau, mon cher ami, tu vas trop vite, croi-moi, tes connoissances sont si bornées, comme je t'ai déjà dit, que la portée de ton esprit n'envisage que l'apparence des choses. Si tu voulois entendre raison, tu concevrois d'abord que nous n'agissons que sur de bons principes, pour le maintien de la société. Il faut que tu sçaches que les Loix condamnent les gens qui tombent dans les cas que tu viens de citer, sans en excepter aucun. Premièrement, les Loix défendent aux Païsans de tuër ni lièvres ni perdrix, sur tout aux environs de Paris; parce qu'ils en dépeupleroient le Roïaume, s'il leur étoit permis de chasser. Ces gens-là ont reçu de leurs Seigneurs les terres dont ils jouissent, & ceux-ci se sont réservé la chasse,

comme leurs maîtres. Les Païsans leur font un vol, & contreviennent en même-tems à la défense établie par les Loix. De même ceux qui transportent du sel, parce que c'est un droit qui appartient directement au Roi. A l'égard des femmes & des jôieurs, dont tu viens de parler, il faut que tu croies qu'on les renferme dans des prisons & dans des convents, d'où ni les uns ni les autres ne sortent jamais. Pour ce qui est des Médecins, il ne seroit pas juste de les maltraiter, car de cent malades ils n'en tuent pas deux, ils font ce qu'ils peuvent pour nous guérir. Il faut bien que les vieillards & les gens usez finissent. Néanmoins quoique nous aions tous affaire de ces Docteurs, s'il étoit prouvé qu'ils eussent fait mourir quelqu'un par ignorance, ou par malice, les Loix ne les épargneroient pas plus que les autres, & les condamneroient à des prisons perpetuelles; & peut être à quelque chose de pis.

A D A R I O.

Il faudroit bien des prisons si ces Loix étoient observées; mais je vois bien que tu ne dis pas tout, & que tu serois fâché de pousser la chose plus loin, de peur de trouver mes raisons sans réplique. Venons maintenant à ces deux hommes qui se sauvèrent l'année passée à Quebec, pour n'être pas brûlés en France, & disons, en examinant le crime dont on les accuse, qu'il y a de bien fortes

Loix et
font d
les acc
Ces pa
maladie
il arriv
prie, q
fermen
leur re
chanter
cent ex
tre aux
festin p
de, soi
g leur, c
dont l
quelque
bien qu
absence
berie;
des inf
Leurs pa
à la gu
pauvres
malheur

Il y a
aux vôt
parlent
sans ave
un mari

Loix en Europe. Hé bien ! ces deux François sont des prétendus Magiciens *Jongleurs*, on les accuse d'avoir *jonglé*, quel mal ont-ils fait ? Ces pauvres gens ont peut-être eû quelque maladie, qui leur a laissé cette folie, comme il arrive parmi nous. Dis-moi un peu, je te prie, quel mal font nos *Jongleurs* ? Ils s'enferment seuls dans une petite cabane lorsqu'on leur recommande quelque malade, ils y échantent, ils crient, ils dansent, ils disent cent extravagances; ensuite ils font connoître aux parens du malade qu'il faut faire un festin pour consoler le malade, soit de viande, soit de poisson, selon le goût de ce *Jongleur*, qui n'est qu'un Médecin imaginaire, dont l'esprit est troublé par l'accident de quelque fièvre chaude qu'il a essuïée. Tu vois bien que nous nous raillons d'eux en leur absence, & que nous connoissons leur fourberie; tu sçais encore qu'ils sont comme des insensez dans leurs actions, comme dans leurs paroles, qu'ils ne vont ni à la chasse ni à la guerre. Pourquoi brûlerions-nous les pauvres gens qui parmi vous ont le même malheur ?

L A H O N T A N.

Il y a bien de la différence de nos *Jongleurs* aux vôtres; car ceux parmi nous qui le sont parlent avec le méchant esprit, font des festins avec lui, toutes les nuits, ils empêchent un mari de caresser sa femme par leurs sor-

sages ; ils corrompent aussi les filles sages & vertueuses par un charme qu'ils mettent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoisonnent les bestiaux, ils font périr les biens de la terre, mourir les hommes en langueur, blesser les femmes grosses, & cent autres maux que je ne te raconte pas. Ces gens-là s'appellent Enchanteurs & Sorciers, mais il y en a d'autres encore plus méchans ; ce sont les Magiciens. Ils ont des conversations familières avec le méchant esprit, ils le font voir à ceux qui en ont la curiosité sous telle figure qu'ils veulent. Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu & enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver ; ils ont le pouvoir de se métamorphoser en toutes sortes d'Animaux & de figures les plus horribles ; ils vont en certaines maisons faire des hurlemens affreux mêlèz de cris & de plaintes effroyables, ils y paroissent tous en feu plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds, portant des serpens dans la main ; enfin ils épouventent tellement les gens, qu'on est obligé d'aller chercher les Prêtres pour les exorciser, croyant que ce sont des ames qui viennent du Purgatoire en ce monde, y demander quelques Messes, dont elles ont besoin pour aller jouir de la vûë de Dieu. Il ne faut donc pas que tu t'étonnes si on les fait brûler sans rémission, selon les Loix dont nous parlons.

bag
 pou
 men
 bles
 Il y
 tous
 tu v
 il fa
 que
 qu'i
 dépe
 Si ce
 me,
 com
 niqu
 plus
 mi v
 être
 de se
 ford
 re, q
 re ce
 mécl
 tes c
 mett
 fer.
 le sq
 ble c
 réal

Quoi ! seroit-il possible que tu croies ces bagatelles ? Il faut assurément que tu railles, pour voir ce que je répondrai. C'est aparemment de ces contes que j'ai vû dans les fables d'Esopé, livres où les Animaux parlent. Il y a ici des Coureurs de Bois qui les lisent tous les jours, & je me trompe fort si ce que tu viens de me raconter n'y est écrit. Car il faudroit être fou pour croire sérieusement, que le méchant Esprit, supposé qu'il soit vrai qu'il y en ait un, tel que les Jésuites me l'ont dépeint, eût le pouvoir de venir sur la Terre. Si cela étoit, il y feroit assez de mal lui-même, sans le faire faire à ces Sorciers, & s'il se communiquoit à un homme il se communiqueroit bien à d'autres ; & comme il y a plus de méchans hommes que de bons parmi vous, il n'y en a pas un qui ne voulût être forcier ; alors tout seroit perdu, le monde seroit renversé ; en un mot ce seroit un désordre irrémédiable. Sçais-tu bien, mon Frere, que c'est faire tort au grand Esprit de croire ces sotises ; car c'est l'accuser d'autoriser les méchancetez & d'être la cause directe de toutes celles que tu viens de raconter, en permettant à ce méchant Esprit de sortir de l'enfer. Si le grand Esprit est si bon que nous le sçavons toi & moi, il seroit plus croiable qu'il envoiât de bonnes Ames sous d'agréables figures, reprocher aux hommes leurs

mauvaises actions & les inviter à l'amiable de pratiquer la vertu, en leur faisant une peinture du bonheur des Amies qui sont heureuses dans le bon País où elles sont. A l'égard de celles qui sont dans le Purgatoire si tant est qu'il y ait un tel lieu, il me semble que le grand Esprit n'a guère besoin d'être prié par des gens, qui ont assez affaire de prier pour eux-mêmes; & qu'il pourroit bien leur donner la permission d'aller au Ciel, s'il leur accorde celle de venir sur la Terre. Ainsi, mon cher Frere, si tu me parles sérieusement de ces choses, je croirai que tu rêves, ou que tu as perdu le sens. Il faut qu'il y ait quelque autre méchanceté dans l'accusation de ces deux *Fongleurs*; ou bien vos Loix & vos Jugés sont aussi fort déraisonnables. La conclusion que je tirerois de ces méchancetez, si elles étoient vraies, c'est que puisqu'on ne voit rien de semblable chez aucun peuple de Canada, il faut absolument que ce méchant Esprit ait un pouvoir sur vous, qu'il n'a pas sur nous. Cela étant, nous sommes donc de bonnes gens, & vous tout au contraire pervers, malicieux & adonnez à toutes sortes de vices & de méchancetez. Mais finissons, je te prie, sur cette matière, dont je ne veux entendre aucune réplique; & dis-moi, à propos de Loix, pour quoi elles souffrent qu'on vende les filles pour de l'argent, à ceux qui veulent s'en

Servir
sans p
relles
sorte d
l'épée
défen
encor
quant
qui ru
heurs
par les
d'autr
Cabar
qu'il p
boit de
rer su
que ce
du la r
voir,
qu'on
Pourq
cessifs
Peres
déjà d
endete
quand
confur
vienne
mitiez
mon
Huron

Servir ? Pourquoi on permet certaines Maisons publiques , où les putains & les inaque-
 zelles s'y trouvent à toute heure pour toute
 sorte de gens ? Pourquoi on permet de porter
 l'épée aux uns , pour tuër ceux à qui il est
 défendu d'en porter ? Pourquoi permet on
 encore de vendre du vin au dessus de certaine
 quantité , & dans lequel on met mille drogues
 qui ruinent la santé ? Ne vois-tu pas les mal-
 heurs qui arrivent ici , comme à Quebec ,
 par les ivrognes ? Tu me répondras , comme
 d'autres ont déjà fait , qu'il est permis au
 Cabaretier de vendre le plus de marchandise
 qu'il peut pour gagner sa vie , que celui qui
 boit doit se conduire lui-même , & se modé-
 rer sur toutes choses. Mais je te prouverai
 que cela est impossible , parce qu'on a per-
 du la raison avant qu'on puisse s'en aperce-
 voir , ou du moins elle demeure si afoiblie ,
 qu'on ne connoît plus ce qu'on doit faire.
 Pourquoi ne défend-on pas aussi les jeux ex-
 cessifs qui traînent mille maux après eux. Les
 Peres ruinent leurs familles , comme je t'ai
 déjà dit , les enfans volent leurs Peres ou les
 endettent ; les filles & les femmes se vendent
 quand elles ont perdu leur argent , après avoir
 consumé leurs meubles & leurs habits ; delà
 viennent des disputes , des meurtres , des ini-
 mitiez & des haines irréconciliables. Voilà ,
 mon Frere , des défenses inutiles chez les
 Hurons , mais qu'on dévroit bien faire dans

le Païs des François; ainsi peu à peu réformant les abus que l'intérêt a introduit parmi vous, j'espererois que vous pourriez un jour vivre sans loix, comme nous faisons.

L A H O N T A N.

Je t'ai déjà dit une fois, qu'on châtie les Joueurs, on en use de même envers les Maquereaux & les Courtisanes, sur tout envers les Cabaretiens, lorsqu'il arrive du désordre chez eux. La différence qu'il y a, c'est que nos Villes sont si grandes & si peuplées, qu'il n'est pas facile aux Juges de découvrir les méchancetez qu'on y fait. Mais cela n'empêche pas que les Loix ne les défendent, & on fait tout ce qu'on peut pour remédier à ces maux. En un mot, on travaille avec tant de soin & d'application à détruire les mauvaises costumes, à établir le bel ordre par tout, à punir le vice & à récompenser le mérite, que, pour peu que tu voulusses te défaire de tes mauvais préjugés, & considérer à fond l'excellence de nos Loix, tu serois obligé d'avouer que les François sont gens équitables, judicieux & sçavans, qui suivent mieux que vous autres les véritables règles de la Justice & de la raison.

A D A R I O.

Je voudrois bien avoir occasion de le croire avant que de mourir, car j'aime naturellement les bons François; mais j'appréhende bien de n'avoir pas cette consolation.

Il faut
premier
exem
les V
qu'ils
deurs
en un
me m
Que v
positi
paier,
paient
sedent
coureu
dans n
ivrogn
peu-à-
l'égalit
qu'à la
se tous
n'ayant
même
pour a
vient n
Adieu,

Il me
viendro
tu n'av
moi, je
trer en

Il faut donc que vos Juges commencent les premiers à suivre les Loix , pour donner exemple aux autres , qu'ils cessent d'opprimer les Veuves , les Orphelins & les misérables ; qu'ils ne fassent pas languir les procès des Plaigneurs , qui font des voïages de cent lieues ; en un mot , qu'ils jugent les causes de la même maniere que le grand Esprit les jugera. Que vos Loix diminuënt les tributs & les impositions que les pauvres gens sont obligés de paier , pendant que les riches de tous états ne paient rien à proportion des biens qu'ils possèdent. Il faut encore que vous défendiez aux coureurs de Bois d'aporter de l'eau de vie dans nos Villages pour arrêter le cours des ivrogneries qui s'y font. Alors j'espererai que peu-à-peu vous vous perfectionnerez que l'égalité de biens pourra venir peu-à-peu , & qu'à la fin vous détesterez cet intérêt qui cause tous les maux qu'on voit en Europe , ainsi n'ayant ni *rien* ni *mien* , vous vivrez avec la même félicité des Hurons. C'en est assez pour aujourd'hui. Voilà mon Esclave qui vient m'avertir qu'on m'attend au Village. Adieu , mon cher Frère , jusqu'à demain.

L A H O N T A N .

Il me semble , mon cher Ami , que tu ne viendrais pas de si bonne heure chez moi , si tu n'avois envie de disputer encore. Pour moi , je te déclare , que je ne veux plus entrer en matière avec toi , puisque tu n'est pas

capable de concevoir mes raisonnemens, tu es si fort prévenu en faveur de ta Nation, si fort préoccupé de tes manieres sauvages, & si peu porté à examiner les nôtres, comme il faut, que je ne daignerais plus me tuër le corps & l'ame, pour te faire connoître l'ignorance & la misere dans lesquelles on voit que les Hurons ont toujours vécu. Je suis ton Ami, tu le sçais; ainsi je n'ai d'autre intérêt que celui de te montrer le bonheur des François; afin que tu vives comme eux, aussi-bien que le reste de ta Nation. Je t'ai dit vingt fois que tu t'attaches à considerer la vie de quelques méchans François, pour mesurer tous les autres à leur aulne; je t'ai fait voir qu'on les châtie; tu ne te paie pas de ces raisons-là, tu t'obstines par des réponses injurieuses à me dire que nous ne sommes rien moins que des hommes. Au bout du compte je suis las d'entendre des pauvretez de la bouche d'un homme que tous les François regardent comme un très-habile Personnage. Les gens de ta Nation t'adorent tant par ton esprit, que par ton experience & ta valeur. Tu es Chef de guerre & Chef de Conseil; & sans te flatter, je n'ai guère vû de gens au monde plus vifs & plus pénétrants que tu l'es; ce qui fait que je te plains de tout mon cœur, de ne pouvoir pas te défaire de tes préjuges.

ADA

q
fa
Pa
m
tes
me
ge
ce
lign
qua
sons
man
nou
nous
de va
le mé
nous
dire
je te
à la v
de bo
six ans
Mais j
ne soit
de con
trement
réduire
comme
vous ap
Tom

Tu as tort, mon cher Frere, en tout ce que tu dis, car je ne me suis formé aucune fausse idée de votre Religion ni de vos Loix; l'exemple de tous les François en général, m'engagera toute ma vie, à considérer toutes leurs actions, comme indignes de l'homme. Ainsi mes idées sont justes, mes préjugés sont bien fondez, je suis prêt à prouver ce que j'avance. Nous avons parlé de Religion & de Loix, je ne t'ai répondu que le quart de ce que je pensois sur toutes les raisons que tu m'as alleguées; tu blâmes notre maniere de vivre; les François en général nous prennent pour des Bêtes, les Jésuites nous traitent d'impies, de foux, d'ignorans & de vagabons, & nous vous regardons tous sur le même pied. Avec cette différence que nous nous contentons de vous plaindre, sans vous dire des injures. Ecoute, mon cher Frere, je te parle sans passion, plus je réfléchis à la vie des Européens & moins je trouve de bonheur & de sagesse parmi eux. Il y a six ans que je ne fais que penser à leur état. Mais je ne trouve rien dans leurs actions qui ne soit au-dessous de l'homme, & je regarde comme impossible que cela puisse être autrement, à moins que vous ne veuilliez vous réduire à vivre sans le Tien ni le Mien, comme nous faisons. Je dis donc que ce que vous appelez argent, est le démon des dé-

mons, le Tiran des François; la source des maux; la perte des âmes & le sepulchre des vivans. Vouloir vivre dans les Pais de l'argent & conserver son âme, c'est vouloir se jeter au fond du Lac pour conserver sa vie; or ni l'un ni l'autre ne se peuvent. Cet argent est le Pere de la luxure, de l'impudicité, de l'artifice, de l'intrigue, du mensonge, de la trahison, de la mauvaise foi, & généralement de tous les maux qui sont au monde. Le Pere vend ses enfans, les Maris vendent leurs Femmes, les Femmes trahissent leurs Maris, les Freres se tuent, les Amis se trahissent, & tout pour de l'argent: Dis-moi, je te prie, si nous avons tort après cela de ne vouloir point ni manier, ni même voir ce maudit argent.

L A H O N T A N.

Quoi! sera-t-il possible que tu raisonneras toujours si sottement? au moins écoute une fois, en ta vie avec attention ce que j'ai envie de te dire. Ne vois-tu pas bien, mon Ami, que les Nations de l'Europe ne pourroient pas vivre sans l'or & l'argent, ou quelque autre chose précieuse. Déjà les Gentils-hommes, les Prêtres, les Marchands & mille autres sortes de gens qui n'ont pas la force de travailler à la terre, mourroient de faim. Comment nos Rois seroient-ils Rois? Quels soldats auroient-ils? Qui est celui qui voudroit travailler pour eux, ni pour qui que ce soit?

C
d
ri
ho
ve

qu
cha
s'il
tou
tr'e
ann
qu'
ceux
dorm
mais
Nou
vent
comm
qui se
voir d
vous
qui co
nable.
extérie
voir m
de flé
Canot
dois, é

BARON DE LAHONTAN. 77

Qui est celui qui se risquerait sur la mer ?
Qui est celui qui fabriquerait des armes pour
d'autres que pour soi ? Croi-moi , nous se-
rions perdus sans ressource , ce seroit un Ca-
hos en Europe , une confusion la plus épou-
ventable qui se puisse imaginer.

A D A R I O.

Vraiment tu me fais-là de beaux contes,
quand tu parles des Gentilshommes, des Mar-
chands & des Prêtres ! est ce qu'on en verroit
s'il n'y avoit ni *Tien* ni *Mien* ? Vous seriez
tous égaux , comme les Hurons le sont en-
tr'eux ; ce ne seroit que les trente premières
années après le bannissement de l'intérêt
qu'on verroit une étrange désolation ; car
ceux qui ne sont propres qu'à boire, manger,
dormir, & se divertir, mouriroient en langueur ;
mais leurs descendants vivroient comme nous.
Nous avons assez parlé des qualitez qui doi-
vent composer l'homme intérieurement,
comme sont la sagesse, la raison, l'équité, &c.
qui se trouvent chez les Hurons. Je t'ai fait
voir que l'intérêt les détruit toutes chez
vous ; que cet obstacle ne permet pas à celui
qui connoît cet intérêt d'être homme raison-
nable. Mais voions ce que l'homme doit être
extérieurement ; Premièrement , il doit sça-
voir marcher, chasser, pêcher, tirer un coup
de flèche ou de fusil, sçavoir conduire un
Canot, sçavoir faire la guerre, connoître les
voies, être infatigable, vivre de peu dans

l'occasion, construire des Cabanes & des Canots. faire, en un mot, tout ce qu'un Huron fait. Voilà ce que j'appelle un homme. Car, dis-moi, je te prie, combien de millions de gens y a-t-il en Europe, qui, s'ils étoient trente lieues dans des Forêts, avec un fusil ou des flèches, ne pourroient ni chasser de quoi se nourrir, ni même trouver le chemin d'en sortir. Tu vois que nous traversons cent lieues de bois sans nous égarer, que nous tuons les oiseaux & les animaux à coups de flèches, que nous prenons du poisson par tout où il s'en trouve, que nous suivons les hommes & les bêtes fauves à la piste, dans les prairies & dans les bois, l'Été comme l'Hiver, que nous vivons de racines, quand nous sommes aux portes des Iroquois, que nous sçavons manier la hache & le couteau, pour faire mille ouvrages nous-mêmes. Car, si nous faisons toutes ces choses, pourquoi ne les feriez-vous pas comme nous? N'êtes-vous pas aussi grands, aussi forts, & aussi robustes? Vos Artisans ne travaillent-ils pas à des ouvrages incomparablement plus difficiles & plus rudes que les nôtres? Vous vivriez tous de cette manière-là, vous seriez aussi grands maîtres les uns que les autres. Votre richesse seroit, comme la nôtre, d'acquérir de la gloire dans le métier de la guerre, plus on prendroit d'esclaves, moins on travailleroit; en un mot, vous seriez aussi heureux que nous.

d
d
d
b
se
né
bo
ch
se
L'a
du
che
trai
ni m
deç
ven
si pa
reur
port
du fi
teux
gous
marc

T
est lon
après
toutes
les ser

Apelles-tu vivre heureux , d'être obligé de gîter sous une miserable Cabane d'écorce, de dormir sur quatre mauvaises couvertures de Castor , de ne manger que du rôti & du bouilli, d'être vêtu de peaux; d'aller à la chasse des Castors, dans la plus rude saison de l'année; de faire trois cens lieuës à pied dans des bois épais , abatus & inaccessibles, pour chercher les Itôquois; aller dans de petits canots se risquer à périr chaque jour dans vos grands Lacs, quand vous voiagez. Coucher sur la dure à la belle étoile, lorsque vous approchez des Villages de vos ennemis: être contraints le plus souvent de courir sans boire ni manger, nuit & jour, à toute jambe, l'un deçà, l'autre de là, quand ils vous poursuivent, d'être réduits à la dernière des miseres, si par amitié & par commiseration les Coureurs de Bois n'avoient la charité de vous porter des fusils, de la poudre, du plomb, du fil à faire des fitets, des haches, des couteaux, des aiguilles, des aletsnes, des amçons, des chaudières, & plusieurs autres marchandises.

A D A R I O .

Tout beau, n'allons pas si vite, le jour est long; nous pouvons parler à loisir, l'un après l'autre. Tu trouves; à ce que je vois, toutes ces choses bien dures. Il est vrai qu'elles seroient extrêmement pour ces François,

78 **DIALOGUES DU**

qui ne vivent, comme les bêtes, que pour boire & manger, & qui n'ont été élevez que dans la mollesse : mais dis-moi, je t'en conjure, qu'elle différence il y a de coucher sous une bonne Cabane, ou sous un Palais, de dormir sur des peaux de Castors, ou sur des matelats entre deux draps ; de manger du rôti & du bouilli ; où de sales pâtés, & ragoûts, aprêtez par des Marmitons crasseux ? En sommes-nous plus malades ou plus incommodés que les François qui ont ces Palais, ces lits, & ces Cuisiniers ? Hé ! combien y a-en-t-il parmi vous qui couchent sur la paille, sous des toits ou des greniers que la pluie traverse de toutes parts, & qui ont de la peine à trouver du pain & de l'eau ? J'ai été en France, j'en parle pour l'avoir vû. Tu critique nos habits de peaux, sans raison, car ils sont plus chauds & résistent mieux à la pluie que vos draps ; outre qu'ils ne sont pas si ridiculement faits que les vôtres, auxquels on emploie soit aux poches, ou aux côtes, autant d'étoffe qu'au corps de l'habit. Revenons à la chasse du Castor durant l'hiver, que tu regardes comme une chose affreuse, pendant que nous y trouvons toute sorte de plaisir & les commoditez d'avoir toutes sortes de marchandises pour leurs peaux. Déjà nos esclaves ont la plus grande peine, si tant est qu'il y en ait, tu sçais que la chasse est le plus agréable divertissement

qu
to
plu
un
çoi
co
pie
lem
de
Iro
ils
bita
nos
fuit
ne p
d'all
l'ind
gran
pas n
ches
la bo
pied
viens
en Fr
les tie
de se
à la p
ajoute
nature
triple
gue de

que nous aions / celle de ces Animaux étant tout-à-fait plaisante , nous l'estimons aussi plus que tout autre. Nous faisons , dis-tu , une guerre pénible ; j'avouë que les François y périroient , parce qu'ils ne sont pas accoustumez de faire de si grands voïages à pied ; mais ces courses ne nous fatiguent nullement ; il seroit à souhaiter pour le bien de Canada que vous eussiez nos talens. Les Iroquois ne vous égorgeroient pas , comme ils font tous les jours au milieu de vos Habitations. Tu trouves aussi que le risque de nos petits Canots dans nos Voïages est une fuite de nos miseres ; il est vrai que nous ne pouvons pas quelquefois nous dispenser d'aller en Canot. Puisque nous n'avons pas l'industrie de bâtir des Vaisseaux ; mais ces grands Vaisseaux que vous faites ne périssent pas moins que nos Canots ; tu nous reproches encore que nous couchons sur la terre à la belle étoile , quand nous sommes au pied des Villages des Iroquois ; j'en conviens ; mais aussi je sçai bien que les soldats en France ne sont pas si commodément que les tiens sont ici , & qu'ils sont bien contraints de se gîter dans les Marais & dans les fossez à la pluie & au vent. Nous nous enfuions , ajoute-tu , à toute jambe ; il n'y a rien de si naturel , quand le nombre des ennemis est triple , que de s'enfuir ; à la vérité la fatigue de courir nuit & jour , sans manger , est

40 DIALOGUES DU

terrible ; mais il vaut mieux bien prendre ce parti que d'être esclave. Je croi que ces extrémités seroient horribles pour des Européens, mais elle ne sont quasi rien à nôtre égard. Tu finis en concluant que les François nous tirent de la misere, par la pitié qu'ils ont de nous. Et comment faisoient nos Peres, il y a cent ans, en vivoient-ils moins sans leurs marchandises : au lieu de fusils, de poudre, & de plomb, ils se servoient de l'arc & des flèches, comme nous faisons encore. Ils faisoient des rets avec du fil d'écorce d'arbre; ils se servoient des haches de pierre ; ils faisoient des couteaux, des aiguilles, des alesnes, &c. avec des os de cerf ou d'élan ; au lieu de chaudiere on prenoit des pots de terre. Si nos Peres se sont passez de toutes ces marchandises, tant de siècles, je croi que nous pourrions bien nous en passer plus facilement que les François ne se passeroient de nos Castors, en échange desquels, par bonne amitié, ils nous donnent des fusils qui estropient, en crevant, plusieurs Guerriers, des haches qui cassent en taillant un arbrisseau, des couteaux qui s'émoussent en coupant une citrouille, du fil moitié pourri, & de si méchante qualité, que nos filets sont plutôt usez qu'achevez ; des chaudières si minces que la seule pesanteur de l'eau en fait sauter le fond. Voilà, mon Frere, ce que j'ai à te répondre sur les miseres des Hurons.

Hu
tra
vre
d'u
ceu
qui
la l
Vill
me d
ce, a
terre
nema
ver l
des H
plus
nonib
manq
les M
bleaux
se cue
où fet
Cheva
gent p
Comé
ment l
leurs d
ces, no
nos Pr
fortes e

Hé bien , te veux donc que je croie les Hurons insensibles à leurs peines & à leurs travaux , & qu'ayant été élevez dans la pauvreté & les souffrances ; ils les envisagent d'un autre œil que nous ; cela est bon pour ceux qui n'ont jamais sorti de leur pais , qui ne connoissent point de meilleure vie que la leur , & qui n'ayant jamais été dans nos Villes , s'imaginent que nous vivons comme eux ; mais pour toi , qui as été en France , à Québec , & dans la Nouvelle Angleterre , il me semble que ton goût & ton discernement sont bien sauvages , de ne pas trouver l'état des Européens préférable à celui des Hurons. Y a-t-il de vie plus agréable & plus délicate au monde , que celle d'un nombre infini de gens riches à qui rien ne manque ? Ils ont de beaux Carosses , de belles Maisons ornées de tapisseries & de tableaux magnifiques , de beaux Jardins , où se cueillent toutes sortes de fruits , des Parcs où se trouvent toutes sortes d'animaux ; des Chevaux & des Chiens pour chasser , de l'argent pour faire grosse chère , pour aller aux Comédies & aux jeux , pour marier richement leurs enfans ; ces gens sont adorez de leurs dépendans. N'as-tu pas vû nos Princes , nos Ducs , nos Maréchaux de France , nos Prélats & un million de gens de toutes sortes d'états qui vivent comme des Rois ,

à qui rien ne manque, & qui ne se souviennent d'avoir vécu que quand il faut mourir?

A D A R I O.

Si je n'étois pas si informé que je le suis de tout ce qui se passe en France, & que mon voiage de Paris ne m'eût pas donné tant de connoissances & de lumieres, je pourrois me laisser aveugler par ces aparences extérieures de félicité, que tu me representes; mais ce Prince, ce Duc, ce Maréchal, & ce Prêlat, qui sont les premiers que tu me cites, ne sont rien moins qu'heureux, à l'égard des Hurons, qui ne connoissent d'autre félicité que la tranquillité d'ame & la liberté. Or ces grands Seigneurs se haïssent intérieurement les uns les autres, ils perdent le sommeil, le boire & le manger pour faire leur cour au Roi, pour faire des piéces à leurs ennemis; ils se font des violences si fort contre nature, pour feindre, déguiser, & souffrir, que la douleur que l'ame en ressent surpasse l'imagination. N'est-ce rien, à ton avis, mon cher Frere, que d'avoir cinquante serpens dans le cœur? Ne vaudroit-il pas mieux jeter Carosses, dorures, Palais, dans la riviere, que d'endurer toute sa vie tant de martire? Sur ce pied-là j'aimerois mieux si j'étois à leur place, être Huron, avoir le corps nud, & l'ame tranquille. Le corps est le logement de l'ame, qu'importe que ce corps soit doré, étendu dans un Carosse, assis à une table, si ceste ame le tourmente, l'afflige & le

désolé? Ces grands Seigneurs, dis-je, sont exposés à la disgrâce du Roi; à la médisance de mille sortes de personnes, à la perte de leurs Charges, au mépris de leurs semblables; en un mot leur vie molle est traversée par l'ambition, l'orgueil, la présomption & l'envie. Ils sont esclaves de leurs passions & de leur Roi, qui est l'unique François heureux, par rapport à cette adorable liberté dont il jouit tout seul. Tu vois que nous sommes un millier d'hommes dans notre Village, que nous nous aimons comme Freres, que ce qui est à l'un est au service de l'autre, que les Chefs de guerre, de Nation & de Conseil, n'ont pas plus de pouvoir que les autres Hurons; qu'on n'a jamais vu de querelles ni de médisances parmi nous; qu'enfin chacun est maître de soi même, & fait tout ce qu'il veut, sans rendre compte à personne; & sans qu'il y trouve à redire. Voilà, mon Frere, la différence qu'il y a de nous à ces Princes, à ces Ducs, &c. laissant à part tous ceux qui étant au-dessous d'eux doivent, par conséquent, avoir plus de peines, de chagrin & d'embarras.

L A H O N T A N.

Il faut que tu croie, mon cher Ami, que comme les Hurons sont élevez dans la fatigue & dans la misere, ces grands Seigneurs le sont de même dans le trouble; dans l'ambition, & ils ne vivroient pas sans cela; &

comme le bonheur ne consiste que dans l'imagination, ils se nourrissent de vanité. Chacun d'eux s'estime dans le cœur autant que le Roi. La tranquillité d'ame des Hurons n'a jamais voulu passer en France, de peur qu'on ne l'enfermât aux petites Maisons. Etre tranquille en France, c'est être fou, c'est être insensible, idolâtre. Il faut toujours avoir quelque chose à souhaiter pour être heureux; un homme qui sçauroit se borner seroit Huron. Or personne ne le veut être; la vie seroit ennuyeuse si l'esprit ne nous portoit à desirer à tout moment quelque chose de plus que ce que nous possédons: & c'est ce qui fait le bonheur de la vie, pourvû que ce soit par des voies légitimes.

A D. A R. I. O.

Quoi! n'est-ce pas plutôt mourir en vivant, que de tourmenter son esprit à toute heure, pour acquérir des biens, ou des honneurs, qui nous dégoûtent dès que nous en jouïssons? d'afoblir son corps & d'exposer sa vie pour former des entreprises qui échoïent le plus souvent? Et puistu me viendras dire que ces grands Seigneurs sont élevez dans l'ambition, & dans le trouble, comme nous dans le travail & la fatigue. Belle comparaison pour un homme qui sçait lire & écrire! Dis-moi, je te prie, ne faut-il pas, pour se bien porter, que le corps travaille & que l'esprit se repose? Au contraire, pour détruire la santé,

qu
fe
qu
Fra
fes
jus
que
ven
fin
mo
clut
de
son
Tu
tu
passi
ras
heur
saffi
nir
t'ima

E
com
ne
brûlé
tamo
que
résist
Auro
sonne

que le corps se repose , & que l'esprit agisse ? Qu'avons-nous au monde de plus cher que la vie ? Pourquoi n'en pas profiter ? Les François détruisent leur santé par mille causes différentes ; & nous conservons la nôtre jusqu'à ce que nos corps soient usez ; parce que nos ames exemptes de passions ne peuvent altérer ni troubler nos corps. Mais enfin les François hâtent le moment de leur mort par des voies légitimes ; voilà ta conclusion ; elle est belle , assurément , & digne de remarque ! Crois-moi , mon cher Frere , songe à te faire Huron pour vivre long-tems. Tu boiras , tu mangeras , tu dormiras , & tu chasseras en repos ; tu seras délivré des passions qui tyrannisent les François ; tu n'auras que faire d'or , ni d'argent , pour être heureux ; tu ne craindras ni voleurs , ni assassins , ni faux témoins ; & si tu veux devenir le Roi de tout le monde , tu n'auras qu'à t'imaginer de l'être , & tu le seras.

L A H O N T A N .

Ecoute, il faudroit pour cela que j'eusse commis en France de si grands crimes qu'il ne me fût permis d'y revenir que pour y être brûlé ; car , après tout , je ne vois point de métamorphose plus extravagante à un François que celle de Huron. Est-ce que je pourrois résister aux fatigues dont nous avons parlé ? Aurois-je la patience d'entendre les fots raisonnemens de vos vieillards & de vos jeunes

80 DIALOGUE DU

gens, comme vous faites, sans les contredire ? Pourrois je vivre de bouillons, de pain, de bled d'Inde, de rôti & bouilli, sans poivre ni sel ? Pourrois je me colorer le visage de vingt sortes de couleurs, comme un fou ? Ne boire que de l'eau d'érable ? Aller tout nu durant l'Été, me servir de vaisselle de bois. M'accommoderois je de vos repas continuels, où trois ou quatre cens personnes se trouvent pour y danser deux heures devant & après ? Vivrois je avec des gens sans civilité, qui, pour tout compliment, ne sçavent qu'un je t'honore. Non, mon cher *Adario*, il est impossible qu'un François puisse être Huron, au lieu que le Huron se peut faire aisément François.

A D A R I O.

A ce compte-là tu préfères l'esclavage à la liberté ; je n'en suis pas surpris, après toutes les choses que tu m'as soutennës. Mais, si par hazard tu rentrois en toi-même, & que tu ne fusses pas si prévenu en faveur des mœurs & des manières des François, je ne vois pas que les difficultez dont tu viens de faire mention, fussent capables de t'empêcher de vivre comme nous. Quelle peine trouves-tu d'approuver les contes des vieillèsgens, comme des jeunes ? N'as-tu pas la même contrainte quand les Jésuites & les gens qui sont au-dessus de toi, disent des extravagances ? Pourquoi ne vivrois-tu pas de

boi
Les
nar
& b
mil
fan
ger
roie
me
che
pas
stac
de c
est d
la po
tre
vie
bliss
yvra
le p
fait d
fom
& le
aller
le fa
les a
re d
Com
d'êtr
n'a j
plus

boüillons de toutes sortes de bonnes viandes ? Les Perdrix , poulets d'Inde , lièvres , canards , chèvresüils ne sont-ils pas bons rôtis & boüillis ? A quoi sert le poivre , le sel & mille autres épiceries , si ce n'est à ruiner la santé ? Au bout de quinze jours tu ne songerois plus à ces dtogues. Quel mal te feroient les couleurs sur le visage ? Tu te mets bien de la poudre & de l'essence aux cheveux , & même sur les habits ? N'ai-je pas vû des François qui portent des moustaches , comme les chats , toutes couvertes de cire ? Pour la boisson d'eau d'érable elle est douce , salutaire , de bon goût & fortifie la poitrine : je t'en ai vû boire plus de quatre fois. Au lieu que le vin & l'eau-de-vie détruisent la chaleur naturelle , afoiblissent l'estomac , brûlent le sang , enyvrent , & causent mille désordres. Quelle peine aurois-tu d'aller nû pendant qu'il fait chaud ? Au moins tu vois que nous ne le sommes pas tant que nous n'ions le devant & le derriere couverts. Il vaut bien mieux aller nû que de suër continuellement sous le fardeau de tant de vétemens les uns sur les autres. Quel embarras trouves-tu encore de manger , chanter & danser en bonne Compagnie ? Cela ne vaut-il pas mieux que d'être seul à Table , ou avec des gens qu'on n'a jamais ni vûs ni connus ? Il ne resteroit plus donc qu'à vivre sans complimens , avec

des gens incivils. C'est une peine qui te paroît assez grande, qui cependant ne l'est point. Dis-moi, la civilité ne se réduit-elle pas à la bienséance & à l'affabilité ? Qu'est-ce que bienséance ? N'est-ce pas une gêne perpétuelle, & une affectation fatigante dans ses paroles, dans ses habits, & dans sa contenance ? Pourquoi donc aimer ce qui embarrasse ? Qu'est-ce que l'affabilité ? N'est-ce pas assûrer les gens de nôtre bonne volonté à leur rendre service, par des caresses & d'autres signes extérieurs ? Comme quand vous dites à tout moment, *Monsieur, je suis vôtre serviteur; vous pouvez disposer de moi.* A quoi toutes ces paroles aboutissent-elles ? Pourquoi mentir à tout propos; & dire le contraire de ce qu'on pense ? Ne te semble-t'il pas mieux de parler comme ceci. *Tu vois donc, sois le bien venu, car je t'honore* : N'est-ce pas une grimace éfroïable, que de plier dix fois son corps, baïsser la main jusqu'à terre, de dire à tous momens, *je vous demande pardon*, à vos Princes, à vos Ducs, & autres dont nous venons de parler ? Sçache, mon Frere, que ces seules soumissions me dégoûteroient entièrement de vivre à l'Européene, & puis tu me viendras dire, qu'un Huron, se feroit aisément François ! il trouveroit bien d'autres difficultez que celles que tu viens de dire. Car supposons que dès demain je me fisse François, il faudroit commencer par être

Chr
 affez
 faire
 ment
 velu
 com
 avan
 poil
 en ai
 ser de
 der,
 un ch
 bans
 comm
 ter da
 jeter
 riere?
 révé
 foux;
 te que
 ne ? C
 teux
 moi?
 miner
 lères
 Salteir
 leurs
 le pou
 mal à p
 de leur
 jour,

BARON DE LAMONTAN. 89

Chrétien , c'est un point dont nous parlâmes assez il y a trois jours. Il faudroit me faire faire la barbe tous les trois jours, car aparemment dès que je serois François, je deviendrois velu & barbu comme une bête; cette seule incommodité me paroît rude. N'est-il pas plus avantageux de n'avoir jamais de barbe, ni de poil au corps? As-tu vû jamais de Sauvage qui en ait eû? pourrois-je m'accoutumer à passer deux heures à m'habiller, à m'accommoder, à mettre un habit bleu, des bas rouges, un chapeau noir, un plumet blanc, & des rubans verts? Je me regarderois moi-même comme un fou. Et comment pourrois-je chanter dans les ruës, danser devant les miroirs, jeter ma perruque tantôt devant, tantôt derrière? Et comment me réduirois-je à faire des révérences & des prosternations à de superbes foux; en qui je ne connoitrois d'autre mérite que celui de leur naissance & de leur fortune? Comment verrois-je languir les nécessiteux, sans leur donner tout ce qui seroit à moi? Comment porterois-je l'épée sans exterminer un tas de scélerats qui jettent aux Galères mille pauvres étrangers, les Algérens, Salteins, Tripolins, Turcs, qu'on prend sur leurs Côtes, & qu'on vient vendre à Marseille pour les Galères, qui n'ayant jamais fait de mal à personne sont enlevés impitoïablement de leur Pais natal, pour maudire mille fois le jour, dans les chaînes, pere & mere, vie.

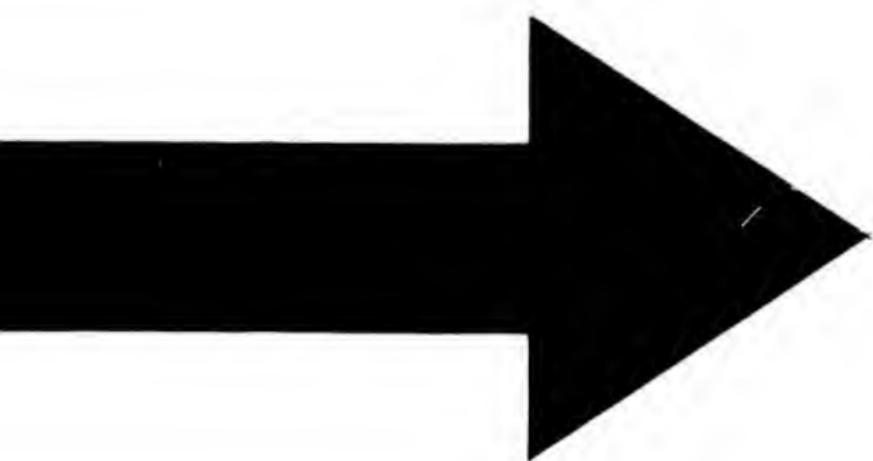
naissance, l'Univers & le grand esprit. Ainsi languissent les Iroquois qu'on y envoie il y a deux ans. Me seroit-il possible de faire ni dire du mal de mes amis, de caresser mes ennemis, de m'enivrer par compagnie, de mépriser & basoïter les malheureux, d'honorer les méchans & de traiter avec eux; de me réjoïir du mal d'autrui, de louer un homme de sa méchanceté; d'imiter les envieux, les traîtres, les flâteurs, les inconstans, les menteurs, les orgueilleux, les avarés, les intéressés, les rapporteurs & les gens à double intention? Aurois-je l'indiscrétion de me vanter de ce que j'aurois fait, & de ce que je n'aurois pas fait? Aurois-je la bassesse de ramper comme une couleuvre aux pieds d'un Seigneur, qui se fait nier par ses valets? Et comment pourrois-je ne me pas rebuter de ses refus? Non, mon cher Frere, je ne scaurois être François; j'aime bien mieux être ce que je suis, que de passer ma vie dans ces chaînes. Est-il possible que nôtre liberté ne t'enchanté pas! peut-on vivre d'une maniere plus aisée que la nôtre? Quand tu viens pour me voir dans ma cabane, ma femme & mes filles ne te laissent-elles pas seules avec moi, pour ne pas interrompre, nos conversations? De même, quand tu viens voir ma femme, ou mes filles ne te laisse-t-on pas seul avec celle des deux que tu viens visiter? N'es-tu pas le maître en quelle cabane du Village où tu puisses aller, de

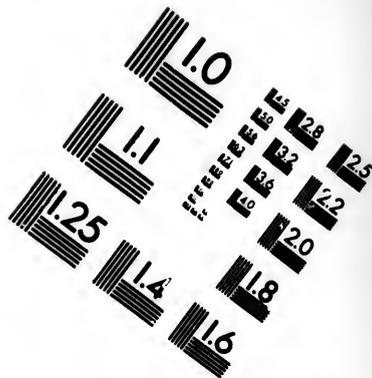
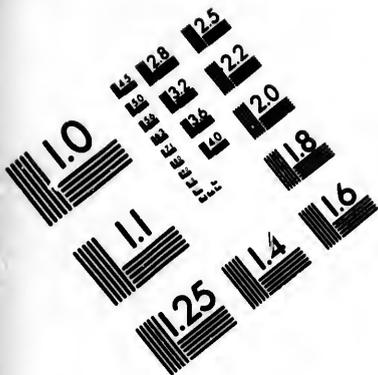
dema
avoir
aient
ou sa
fons-
de no
ont p
les m
ufons
enver
terde
de leu
veut
ne, c
y trav
est bi
qui se
un ch
fils de
de l'a
Franç
qui bo
ble, s
disent
miséra
dans le
mend
répon
comme
tendre
grand

BARON DE LAHONTAN. 97

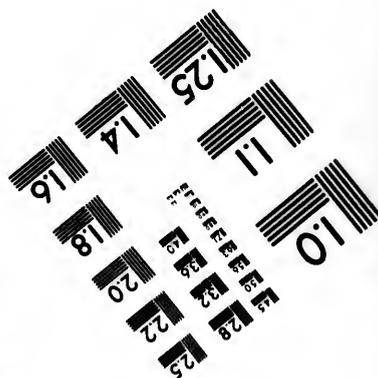
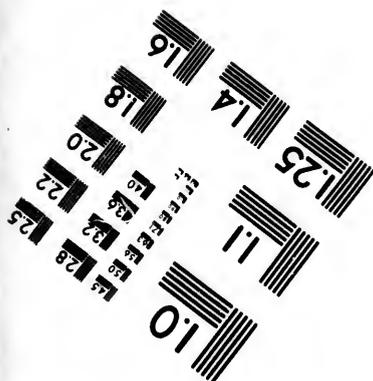
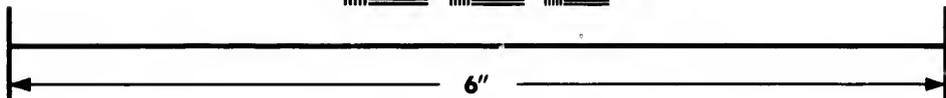
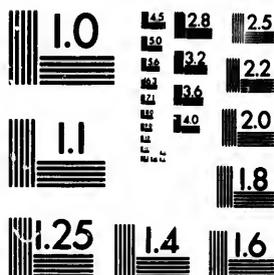
demande à manger de tout ce que tu sçais y avoir de meilleur ? Y a-t'il des Hurons qui aient jamais refusé à quelque autre sa chasse, ou sa pêche, ou toute ou en partie ? Ne cotisons-nous pas entre toute la Nation les Castors de nos chasses, pour suppléer à ceux qui m'en ont pû prendre si commodément pour acheter les marchandises dont ils ont besoin ? N'en usons-nous pas de même de nos bleds d'Inde, envers ceux dont les champs n'ont sçû rapporter des moissons suffisantes pour la nourriture de leurs familles ? Si quelqu'un d'entre-nous veut faire un canot, ou une nouvelle cabane, chacun n'envoie-t'il pas ses esclaves pour y travailler, sans en être prié ? Cette vie-là est bien différente de celle des Européens, qui feroient un procez pour un bœuf ou pour un cheval à leurs plus proches parens ? Si un fils demande à son pere, ou le pere à son fils, de l'argent, il dit qu'il n'en a point ; si deux François qui se connoissent depuis vingt ans, qui boivent & mangent tous les jours ensemble, s'en demandent aussi l'un à l'autre, ils disent qu'ils n'en ont point. Si de pauvres misérables, qui vont tout nuds, décharnez, dans les ruës, mourans de faim & de misère, mendient une obole à des riches, ils leur répondent qu'ils n'en ont point. Après cela, comment avez-vous la présomption de prétendre avoir un libre accèz dans le Pais du grand Esprit ? Y a-t'il un seul homme au







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



monde qui ne connoisse, que le mal est contre nature, & qu'il n'a pas été créé pour le faire? Quelle espérance peut avoir un Chrétien à sa mort, qui n'a jamais fait de bien en sa vie? Il faudroit qu'il crût que l'ame meurt avec le corps. Mais je ne croi pas qu'il se trouve des gens de cette opinion. Or si elle est immortelle, comme vous le croiez, & que vous ne vous trompiez pas dans l'opinion que vous avez de l'enfer & des péchez qui conduisent ceux qui les commettent, en ce País-là, vos ames ne se chaufferont pas mal.

L'AHONTAN.

Ecoute, Adario, je croi qu'il est inutile que nous raisonnions davantage; je vois que tes raisons n'ont rien de solide; je t'ai dit cent fois que l'exemple de quelques méchantes gens, ne concluoit rien; tu t'imagines qu'il n'y a point d'Européen qui n'ait quelque vice particulier caché ou connu; j'aurois beau te prêcher le contraire d'ici à demain, ce seroit en vain; car tu ne mets aucune différence de l'homme d'honneur au scélerat. J'aurois beau te parler dix ans de suite, tu ne demor-drois jamais de la mauvaise opinion que tu t'es formée, & des faux préjugés touchant nôtre Religion; nos Loix, & nos manieres. Je voudrois qu'il m'eût coûté cent Castors que tu scusse aussi-bien lire & écrire qu'un François; je suis persuadé que tu n'insiste-

rois
se co
en F
des
tout
que l
voier
vivre
çois

T
né qu
de ce
Paris
leurs
comm
aussi-
plus l
çois,
aprou
avec
re de
n'est
gleron
que j
Euro
de les
fais p
lons h
peu d
traite

rois plus à mépriser si vilainement l'heureuse condition des Européens. Nous avons vû en France des *Chinois* & des *Siamois* qui sont des gens du bout du monde, qui sont en toutes choses plus oposez à nos manieres que les Hurons; & qui cependant ne se pouvoient lasser ni d'admirer vôtre maniere de vivre. Pour moi, je t'avouë que je ne conçois rien à ton obstination.

A D A R I O.

Tous ces gens-là ont l'esprit aussi mal tourné que le corps. J'ai vû certains Ambassadeurs de ces Nations dont tu parles. Les Jésuites de Paris me racontèrent quelque histoire de leurs Païs. Ils ont le *tien* & le *mien* entr'eux, comme les François; ils connoissent l'argent aussi-bien que les François; & comme ils sont plus brutaux, & plus intéressez que les François, il ne faut pas trouver étrange qu'ils aient approuvé les manieres des gens qui les traitant avec toute sorte d'amitié, leur faisoient encore des presens à l'envi les uns des autres. Ce n'est pas sur ces gens-là que les Hurons se régleront. Tu ne dois pas t'offenser de tout ce que je t'ai prouvé; je ne méprise point les Européens, en leur presence; je me contente de les plaindre. Tu as raison de dire que je ne fais point de différence de ce que nous appelons homme d'honneur à un brigand. J'ai bien peu d'esprit, mais il y a assez de tems que je traite avec les François, pour sçavoir ce qu'ils

entendent par ce mot d'homme d'honneur. Ce n'est pas pour le moins un Huron ; car un Huron ne connoît point l'argent , & sans argent on n'est pas homme d'honneur parmi vous. Il ne me seroit pas difficile de faire un homme d'honneur de mon esclave ; je n'ai qu'à le mener à Paris , & lui fournir cent paquets de Castors pour la dépense d'un carosse , & de six ou douze valets , il n'aura pas plutôt un habit doré avec tout ce train , qu'un chacun le saluera , qu'on l'introduira dans les meilleures tables , & dans les plus célèbres compagnies. Il n'aura qu'à donner des repas aux Gentilshommes , des presens aux Dames , il passera par tout pour un homme d'esprit , de mérite & de capacité ; on dira que c'est le Roi des Hurons ; on publiera par tout que son País est couvert de mines d'or , que c'est le plus puissant Prince de l'Amérique ; qu'il est sçavant ; qu'il dit les plus agréables choses du monde en conversation ; qu'il est redouté de tous ses voisins ; enfin ce sera un homme d'honneur , tel que la plupart des laquais le deviennent en France ; après qu'ils ont sçu trouver le moien d'attraper assez de richesses pour paroître en ce pompeux équipage , par mille voies infâmes & détestables. Ha ! mon cher Frere , si je sçavois lire , je découvrois de belles choses , que je ne sçai pas , & tu n'en serois pas quitte pour les défauts que j'ai remarquez parmi les Européans ; j'en

apre
tail ,
de v
à me
pou
écri
ici e
lesq
proc
pou
la f
moie
sa fil
lent.
des
bles
& éc
Frere
que
Huro
nos
& la
que
certa
d'une
tous
dent.
de bi
il n'y
pour
faison

apprendrois bien d'autres, en gros & en détail, alors je croi qu'il n'y a point d'état ou de vocation sur lesquels je ne trouvasse bien à mordre. Je croi qu'il vaudroit bien mieux pour les François qu'ils ne sçussent ni lire ni écrire; je voi tous les jours mille disputes ici entre les coueurs de bois pour les écrits, lesquels n'aportent que des chicanes & des procez. Il ne faut qu'un morceau de papier, pour ruiner une famille, avec une lettre la femme trahit son mari, & trouve le moien de faire ce qu'elle veut; la mere vend sa fille; les faulxaires trompent qui ils veulent. On écrit tous les jours dans des livres des menteries, & des impertinences horribles; & puis tu voudrois que je sçusse lire & écrire, comme les François? Non, mon Frere, j'aime mieux vivre sans le sçavoir, que de lire & d'écrire des choses que les Hurons ont en horreur. Nous avons assez de nos *Hiéroglyphes* pour ce qui regarde la chasse & la guerre; tu sçais bien que les caractères que nous faisons autour d'un arbre pelé, en certains passages, comprennent tout le succez d'une chasse, ou d'un parti de guerre; que tous ceux qui voient ces marques les entendent. Que faut-il davantage? La communauté de biens des Hurons n'a que faire d'écriture, il n'y a ni poste, ni chevaux dans nos Forêts pour envoyer des couriers à Quebec; nous faisons la paix & la guerre sans écrit, seule-

ment par des Ambassadeurs qui portent la parole de la Nation. Nos limites sont réglés aussi sans écrits. A l'égard des sciences que vous connoissez, elles nous seroient inutiles; car pour la *Géographie*, nous ne voulons pas nous embarasser l'esprit en lisant des livres de *Voyages* qui se contredisent tous, & nous ne sommes pas gens à quitter notre País dont nous connoissons, comme tu sçais, jusqu'au moindre petit ruisseau, à quatre cens lieues à la ronde. *L'Astronomie* ne nous est pas plus avantageuse, car nous comptons les années par Lunes, & nous disons j'ai tant d'*Hivers* pour dire tant d'années. La *Naviga-tion* encore moins, car nous n'avons point de *Vaisseaux*. Les *Fortifications* non plus, un Fort de simples palissades nous garantit des flèches & des surprises de nos ennemis, à qui l'artillerie est inconnue. En un mot, vivant comme nous vivons, l'écriture ne nous ser-viroit de rien. Ce que je trouve de beau, c'est *l'Arithmétique*; il faut que je t'avouë que cette science me plaît infiniment, quoi-que pourtant ceux qui la sçavent ne laissent pas de faire de grandes tromperies; aussi je n'aime de toutes les vocations des François, que le commerce, car je le regarde comme la plus légitime, & qui nous est la plus nécessai-re. Les Marchands nous font plaisir; quel-ques-uns nous portent quelquefois de bonnes marchandises, il y en a de bons & d'équita-
bles,

bles, qui se contente de faire un petit gain. Ils risquent beaucoup; ils avancent, ils prêtent. Ils attendent; enfin je connois bien des Négocians qui ont l'ame juste & raisonnable; & à qui nôtre Nation est très-redevable; d'autres pareillement qui n'ont pour but que de gagner excessivement sur des marchandises de belle apparence, & de peu de rapport, comme sur les haches, les chaudieres, la poudre, les fusils, &c. que nous n'avons pas le talent de connoître. Cela te fait voir qu'en tous les états des Européens, il y a quelque chose à redire; il est très-constant que si un Marchand n'a pas le cœur droit, & s'il n'a pas assez de vertu pour résister aux tentations diverses auxquelles le négoce l'expose, il viole à tout moment les Loix de la justice, de l'équité, de la charité, de la sincérité, & de la bonne foi. Ceux-là sont méchans, quand ils nous donnent de mauvaises marchandises, en échange de nos Castors, qui sont des peaux où les aveugles mêmes ne scauroient se tromper en les maniant. C'est assez, mon cher Frere, je me retire au Village, où je t'attendrai demain après-midi.

L A H O N T A N.

Je viens, Adario, dans ta Cabane, pour y visiter ton grand Pere qu'on m'a dit être à l'extrémité. Il est à craindre que ce bon Vieillard ne soit long-tems incommodé de la douleur dont il se plaint. Il me semble qu'un

homme comme lui de soixante & dix ans pourroit bien s'empêcher d'aller encore à la chasse des Tourterelles. J'ai remarqué, depuis long-tems que vos vieilles gens sont toujours en mouvement, & en action; c'est le moien d'épuiser bien vîte le peu de forces qu'il leur reste: Ecoute, il faut envoyer un des Esclaves chez mon Chirurgien, qui entend assez bien la médecine, & je suis assuré qu'il le soulagera dans le moment; sa fièvre est si peu de chose qu'il n'y a pas lieu d'appréhender pour sa vie, à moins qu'elle n'augmente.

A D A R I O.

Tu sçais bien, mon cher Frere, que je suis l'ennemi capital de vos Médecins, depuis que j'ai vû mourir entre leurs mains dix ou douze personnes, par la tyrannie de leurs remédes. Mon Grand - Pere que tu prens pour un homme de soixante & dix ans en a 98. il s'est marié à 30. ans. Mon Pere en a 52. & j'en ai 35. il est vrai qu'il est d'un bon temperament & qu'on ne lui donneroit pas cet âge-là en Europe, où les gens finissent de meilleure heure. Je te ferai voir quatorze ou quinze Vieillards, un de ces jours, qui passent cent années, un qui en a cent vingt & quatre, & il en est mort un autre, il y a six ans, qui en avoit près de cent quarante: A l'égard de l'agitation que tu condamnes dans

C
espr
en e
teste
malg

BARON DE LAHONTAN. 99

cés vieilles gens, je puis t'assurer qu'au contraire s'ils demeueroient couchez sur leurs nattes, dans la Cabane, & qu'ils ne fissent que boire, manger & dormir, ils deviendroient lourds, pelans, & incapables d'agir; & ce repos continuel empêchant la transpiration insensible, les humeurs, qui pour lors cesseroient de transpirer, se remêleroit avec leur sang usé; de-là surviendrait que par des effets naturels leurs jambes & leurs reins s'affoibliroient & se décheroient à tel point qu'ils mourroient de phthisie. C'est ce que nous avons observé depuis long-tems, chez toutes les Nations de Canada. Les *Fongleurs* doivent venir tout à l'heure pour le *Fongler*, & sçavoir quelle viande ou poisson la maladie requiert pour sa guérison, Voilà mes Esclaves prêts pour aller à la chasse, ou à la pêche. Si tu veux bien t'entretenir un couple d'heures avec moi, tu verras les singeries de ces Charlatans, que quoique nous les connoissons pour tels lorsque nous sommes en santé, nous sommes ravis & consolez de les voir quand nous avons quelque maladie dangereuse.

L A H O N T A N.

C'est qu'alors, mon cher Adario, notre esprit est aussi malade que nôtre corps; il en est de même de nos Médecins, tel les détecte, & les fuit, quand il se porte bien, qui, malgré la connoissance de leur Art incertain,

ne laisse pas d'en convoquer une douzaine ; & d'autres , qui sans avoir d'autre mal que celui qu'ils s'imaginent avoir , détruisent leurs corps par des remedes ausquels la force des chevaux succomberoit. J'avouë que parmi vous autres on ne voit point de ces sortes de foux-là ; mais , en récompense , vous ménagez bien peu vôtre santé ; car vous courez à la chasse depuis le matin jusqu'au soir tous-nûs ; & vous dansez trois ou quatre heures de suite jusqu'à la sueur ; & les jeux de la balle que vous disputez entre six ou sept cens personnes , pour la pousser une demi-lieuë de terrain deçà ou delà , fatiguent extrêmement vos corps ; ils en affoiblissent les parties ; ils dissipent les esprits ; ils aigrissent la masse du sang & des humeurs , & troublent la liaison de leurs principes. Ainsi , tel homme , parmi vous , qui auroit vécu plus de cent ans , est mort à quatre-vingt.

A D A R I O.

Quand même ce que tu dis seroit vrai , qu'importe-t'il à l'homme de vivre si long-tems ? puisqu'au dessus de quatre-vingts la vie est une mort ? Tes raisons sont , peut-être , justes à l'égard des François qui généralement paresseux détestent tout exercice violent ; ils sont de la nature de nos vieillards , qui vivent dans une si molle indolence , qu'ils ne sortent de leurs Cabanes que lorsque le feu s'y met. Nos tempéramens & nos Com-

pléxions sont aussi différentes des vôtres que la nuit du jour. Et cette grande différence que je remarque généralement en toutes choses entre les Européens & les Peuples du Canada, me persuaderoit quasi que nous ne descendons pas de votre Adam prétendu. Déjà parmi nous on ne voit quasi jamais ni bossus, ni boiteux, ni nains, ni sourds, ni muets; ni aveugles de naissance, encore moins de Borgnes; & quand ces derniers viennent au monde, c'est un présage assuré de malheur à la Nation; comme nous l'avons souvent observé. Tout borgne n'eût jamais d'esprit, ni de droiture de cœur. Au reste, malicieux, paillard, & paresseux au dernier point; plus poltron que le lièvre; n'allant jamais à la chasse, de crainte de crever son œil unique à quelque branche d'arbre. A l'égard des maladies, nous ne voions jamais d'hydropiques, d'asmatiques, de paralitiques, de gouteux, ni de véroles, nous n'avons ni lépre, ni dartres, ni tumeurs, ni rétentions d'urines, ni pierres, ni gravelles, au grand étonnement des François, qui sont si sujets à ces maux-là. Les fièvres régneront parmi nous, sur tout au retour de quelque voiage de guerre, pour avoir couché au serain, traversé des marais & des rivières à guai, jeûné deux ou trois jours, mangé froid, &c. Quelquefois les pleuresies nous font mourir, parce qu'étant échauffez à courir à la guerre, ou à la chasse,

nous bûvons des eaux dont nous ne connoissons point la qualité ; les coliques nous attaquent aussi de tems en tems , par la même cause. Nous sommes sujets à la rougeole & à la petite vérole , soit parce que nous mangeons tant de poisson , que le sang qu'il produit différent de celui des viandes , boult dans ses vaisseaux avec plus d'activité , & se défendant de les parties épaisses & grossières , il les pousse vers les pores insensibles de la peau ; ou parce que le mauvais air , qui est renfermé dans nos Villages , n'ayant point de fenêtres à nos Cabanes , il se fait tant de feux & de fumée , que le peu de proportion que les parties de cet air renfermé ont avec celles du sang & des humeurs , nous causent ces infirmités. Voilà les seules que nous connoissons.

L A H O N T A N .

Voilà , mon cher Adario , la première fois que tu as raisonné juste , depuis le tems que nous nous entretenons ensemble. Je conviens que vous êtes exempts d'une infinité de maux dont nous sommes accablés ; c'est par la raison que tu me dis l'autre jour , que pour se bien porter , il faut que l'esprit se repose. Les Hurons étant bornez à la simple connoissance de la chasse , ne fatiguent pas leur esprit & leur santé à la recherche de mille belles Sciences ; par les veilles , par la perte du sommeil , par les sueurs. Un

homme de guerre s'attache à lire & à apprendre l'histoire des guerres du monde, l'art de fortifier, d'attaquer, & défendre des Places; il y emploie tout son tems, encore n'en trouve-t'il pas de reste, durant sa vie, pour se rendre tel qu'il doit être; l'homme d'Eglise s'emploie nuit & jour à l'étude de la Théologie, pour le bien de la Religion; il écrit des livres qui instruisent le peuple des affaires du salut, & donnant les heures, les jours, les mois & les années de sa vie à Dieu, il en reçoit des éternitez de récompense après sa mort. Les Juges s'appliquent à connoître les Loix; ils passent les jours & les nuits à l'examen des procès, ils donnent des audiences continuelles à mille Plaigneurs, qui les accablent incessamment, & à peine ont ils le loisir de boire & de manger. Les Médecins étudient la science de rendre les hommes immortels; ils vont & viennent de malade en malade, d'Hôpital en Hôpital, pour examiner la nature & la cause des différentes maladies; ils s'attachent à connoître la qualité des drogues, des herbes, des simples, par mille expériences rares & curieuses. Les Cosmographes & les Astronomes se donnent entièrement au soin de découvrir la figure, la grandeur, la composition du Ciel & de la Terre; les uns connoissent jusqu'à la moindre étoile du Firmament, leurs cours, leur éloignement, leur ascensions & leurs décli-

naitons ; les autres ſçavent faire la différence des Climats , & de la poſition du Globe de la Terre ; ils connoiſſent les mers , les lacs , les rivieres , les Iſles , les Golſes , les diſtances d'un País à l'autre , toutes les Nations du monde leur ſont connuës , auſſi-bien que leurs réligions , leurs loix , leurs langues , leurs mœurs , & leur gouvernement. Enfin , tous les autres ſçavans qui s'attachent avec trop d'aplication à la connoiſſance des Sciences , qu'ils recherchent , ruïnent entierement leur ſanté. Car il ne ſe fait au cerveau d'eſprits animaux qu'autant que le cœur lui fournit de matiere , par cette ſubtile portion de ſang qui lui eſt portée par les artères ; & le cœur , qui eſt un muſcle , ne peut lancer le ſang à tout le corps que par le moien des eſprits animaux ; or quand l'ame eſt tranquille , telle qu'eſt la tienne , il en communique à toutes les parties , autant qu'elles en ont beſoin pour faire les actions auſquelles la Nature les a deſtinées ; au lieu que dans la profonde aplication des Sciences , étant agitée d'une foule de penſées , elle diſſipe beaucoup de ces eſprits , & dans les longues veilles & dans la gêne de l'imagination ; Ainſi tout ce que le cerveau en peut former ſuffit à peine aux parties qui ſervent aux deſſeins de l'ame pour faire les mouvemens précipitez qu'elle leur demande ; & ne coulant que fort peu de ces eſprits dans

BARON DE LAHONTAN. 105

Les nerfs qui les portent aux parties qui servent à nous faire digérer ce que nous mangeons, leurs fibres ne peuvent être mûs que très-foiblement; ce qui est cause que les actions se font mal, que la coction est imparfaite, que les sérositez se séparant du sang, & s'épanchant sur la tête, sur le corps, sur les nerfs, sur la poitrine, & ailleurs, causent la goutte, l'hidropisie, la paralisie, & les autres maladies que tu viens de nommer.

A D A R T O.

A ce compte-là, mon cher Frere, il n'y auroit que les sçavans qui en seroient attequez. Sur ce pied-là tu conviendras qu'il vaudroit mieux être Huron, puisque la santé est le plus précieux de tous les biens. Je sçai pourtant que ces maladies n'épargnent personne, & qu'elles se jettent aussi bien sur les Ignorans, que sur les autres. Ce n'est pas que je nie ce que tu dis; car je voi bien que les travaux de l'esprit affoiblissent extrêmement le corps, & même je m'étonne, cent fois le jour, que vôtre complexion soit assez forte pour résister aux violentes secousses que le Chagrin vous donne, lorsque vos affaires ne vont pas bien. J'ai vû des François qui s'arrachioient les cheveux, d'autres qui pleuroient & crioient comme des femmes qu'on brûleroit; d'autres qui ont passé deux jours sans boire ni manger, dans une si grande co-

lere qu'ils rompoient tout ce qu'ils trouvoient sous la main. Cependant la santé de ces gens-là n'en paroissoit pas alterée. Il faut qu'ils soient d'une autre nature que nous ; car il n'y a pas de Huron qui ne crevât le lendemain , s'il avoit la centième partie de ces transports ; oüi, vraiment il faut que vous soiez d'une autre nature que nous ; car vos vins ; vos eaux de vie , & vos épicerics nous rendent malades à mourir : au lieu que sans ces drogues vous ne sçauriez presque pas vivre en santé. D'ailleurs, vôtre sang est salé, & le nôtre ne l'est pas. Vous êtes barbus , & nous ne le sommes pas. Voici ce que j'ai encore observé , c'est que jusqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans , vous êtes plus forts & plus robustes que nous. Car nous ne sçaurions porter des fardeaux si pesans que vous faites , jusqu'à cet âge là ; mais ensuite les forces diminuent chez vous , en déclinant à vûë d'œil ; au lieu que les nôtres se conservent jusqu'à cinquante-cinq ou soixante ans. C'est une verité dont nos Filles peuvent rendre un fidèle témoignage. Elles disent que si un jeune François les embrasse six fois la nuit , un jeune Huron n'en fait que la moitié ; mais aussi elles avoient que les François sont plus vieux en ce commerce à l'âge de trente-cinq ans , que nos Hurons à l'âge de cinquante. Cet aveu de nos belles Filles (à qui l'excez de vos jeunes gens plaît

beaucoup plus que la modération des nôtres) m'a conduit à cette réflexion ; qui est que cette goutte, cette hidropisie, phrésie, paralysie, pierre, gravele & ces autres maladies, dont nous avons parlé, proviennent ; sans doute, non-seulement de ces plaisirs immodérez, mais encore du temps & de la maniere dont vous les prenez. Car au sortir du repas, & à l'issuë d'une corvée de fatigue, vous embrassez vos femmes, autant que vous pouvez, sur des chaises, ou debout, sans considérer le dommage qui en résulte : témoins ces jeunes gaillards, qui font servir leur table de Lit, au Village de *Dosenna*. Vous êtes encore sujets à deux maladies que nous ne connoissons pas ; l'une que les Illinois appellent *Mal chaud* ; dont ils sont attaquez ; aussi bien que les Peuples du *Mississipi*, laquelle maladie passe chez vous pour le mal des femmes ; & l'autre que vous appelez *Scorbut* & que nous apellons *le mal froid*, par les simptomez & les causes de ces maladies, que nous avons observées depuis que les François sont en Canada. Voilà bien des maladies qui régneront parmi vous autres, & dont vous avez bien de la peine à guerir. Vos Médecins vous tuënt, au lieu de vous redonner la santé ; parce qu'ils vous donnent des remédes qui, pour leur intérêt, entretiennent long-temps vos maladies, & vous tuënt à la fin. Un Médecin seroit toujours guéri

s'il guérilloit les malades en peu de temps. Ces gens-là n'ont garde d'approuver nôtre maniere de suër, ils en connoissent trop bien la conséquence; & quand on leur en parle, voici ce qu'ils disent. *Il n'y a que des foux capables d'imiter les foux; les Sauvages ne sont pas appellez Sauvages pour rien; leurs remedes ne sont pas moins sauvages qu'eux: s'il est vrai qu'ils suent, & se jettent ensuite dans l'eau froide ou dans la neige, sans crever sur le champ, c'est à cause de l'air, du climat, & des alimens de ces Peuples, qui sont différens des nôtres: mais cela n'empêche pas que tel Sauvage est mort à 80. ans qui en auroit vécu 100. s'il n'avoit pas usé de ce remède épouvantable.* Voilà ce que disent vos Médecins, pour empêcher que vos Peuples d'Europe se trouvent en état de se passer de leurs remedes. Or, il est constant que si de temps en temps vous vouliez suer de cette maniere, vous vous porteriez le mieux du monde, & tout ce que le vin, les épiceries, les excez de femmes, de veilles, & de fatigues pourroient engendrer de mauvaises humeurs dans le sang, sortiroient par les pores de la chair. Alors, adieu la médecine & tous ses poisons. Or, ce que je te dis, mon cher frere, est plus clair que le jour; ce raisonnement n'est pas pour les ignorans. Car ils ne parleroient que de pleuresies & de rhumatismes à l'issuë de ce remede. C'est une cho-

BARON DE LAHONTAN 103

se étrange qu'on ne veuille pas écouter la réponse que nous faisons à l'objection que vos Médecins nous font sur cette manière de suer. Il est constant, mon cher Frère, que la Nature est une bonne Mère, qui voudroit que nous vécutissions éternellement. Cependant nous la tourmentons si violemment qu'elle se trouve quelquefois tellement affoiblie, qu'à peine a-t-elle la force de nous secourir. Nos débauches & nos fatigues engendrent de mauvaises humeurs, qu'elle voudroit pouvoir chasser de nos corps, s'il lui restoit assez de vigueur pour en ouvrir les portes, qui sont les pores de la chair. Il est vrai qu'elle en chasse autant qu'elle peut par les urines, par les selles, par la bouche, par le nez, & par la transpiration insensible; mais la quantité des sérositez est quelquefois si grande; qu'elles se répandent sur toutes les parties du corps, entre cuir & chair. Alors il s'agit de les faire sortir au plus vite, de peur que leur trop long séjour ne cause cette goutte, rhumatisme, hidropisse, paralysie, & toutes les autres maladies qui peuvent altérer la santé de l'homme. Pour cet effet, il faut donc ouvrir ces pores par le moyen de la sueur; mais il faut ensuite les fermer afin que le suc nourissier ne sorte pas en même temps par le même chemin ouvert. Ce qu'on ne scauroit empêcher à moins qu'on ne le jette dans l'eau froide, comme nous

faisons. Il en est de même que si des loups
 étoient entrez dans vos Bergeries ; alors
 vous ouvririez vite les portes , afin que ces
 méchans animaux en sortissent ; mais ensuite
 vous ne manqueriez pas de les fermer , afin
 que vos Moutons ne les suivissent pas. Vos
 Médecins auroient raison de dire qu'un hom-
 me qui s'échaufferoit à la chasse ou à quelque
 exercice violent , & se jetteroit ensuite dans
 l'eau froide , se risqueroit extrêmement à
 perdre la vie. C'est un fait incontestable ,
 car le sang étant agité & bouillant , pour ain-
 si dire , dans les veines , il ne manqueroit pas
 de se congeler , de la même maniere que l'eau
 bouillante se congèle plus facilement que
 l'eau froide , lorsqu'on l'expose à la gelée , ou
 qu'on la jette dans une fontaine bien froide.
 C'est tout ce que je puis penser sur cette affai-
 re. Au reste , nous avons des maladies qui sont
 également ordinaires aux François. Ce sont
 la petite vérole , les fièvres , pleuresies & mê-
 me nous voions assez souvent parmi nous
 une espee de malades que vous appelez
hypocondriaques. Ces foux s'imaginent qu'un
 petit *Manitou* gros comme le poing , & que
 nous apellons *Aoutaerohi* , en nôtre langue ,
 les possède , & qu'il est dans leurs corps , sur-
 tout dans quelque membre qui leur fait tant
 soit peu de mal. Ceci provient de la foi-
 blésse d'esprit de ces gens-là , car enfin ,
 il y a des ignorans & des foux parmi nous ,

BARON DE LAHONTAN. III.

comme parmi vous autres. Nous voions tous les jours des Hurons de cinquante ans, qui ont moins d'esprit & de discernement que des jeunes filles. Il y en a de superstitieux, comme parmi vous autres. Car ils croient premièrement que l'esprit des songes est l'Ambassadeur & le Messager, dont le grand Esprit se sert pour avertir les hommes de ce qu'ils doivent faire. A l'égard de nos *songeurs*, ce sont des Charlatans & des Impositeurs, comme vos Médecins, avec cette différence qu'ils se contentent de faire bonne chere aux dépens des malades, sans les envoyer dans l'autre monde, en reconnoissance de leur festin & de leurs présens.

LAHONTAN.

Ha! pour le coup, mon intime Adario, je t'honore au de-là de tout ce que je pourrois t'exprimer; car tu raisones comme il faut. Jamais tu n'as mieux parlé. Tout ce que tu dis des sueurs est effectivement vrai. Je le connois par experience tellement bien, que de ma vie je n'userai d'autre remède que de celui-là. Mais je ne scaurois souffrir pourtant que tu te récries si fort contre la saignée; car il me souvient que tu me dis, il a quinze jours, cent raisons sur la nécessité de conserver nôtre sang, puisqu'il est le trésor de la vie. Je ne te contredirai pas tout-à-fait sur cela, mais je te dirai

112 DIALOGUES DU

pourtant que vos remèdes contre les pleuresies & les fluxions ne réussissent quelquefois que par hazard ; puisque de vingt malades il en meurt quinze ; au lieu que la saignée ne manque jamais alors de les guérir. J'avoüe qu'en les guérissant par cette voye-là, on abrège leurs jours ; & que tel homme qui a été plus ou moins saigné, auroit vécu plus ou moins d'années qu'il n'a fait. Mais enfin, on ne considère pas toutes ces choses quand on est malade, on ne songe qu'à guérir, à quelque prix que ce soit, & chacun recherche la santé aux dépens de quelques années de vie de plus ou de moins, qu'on perd avec la perte de son sang. Enfin, tout ce que je puis remarquer, c'est que les Peuples de Canada sont d'une meilleure compléxion que ceux de l'Europe, plus infatigables, & plus robustes ; accoûtumés aux fatigues, aux veilles & aux jeûnes, & plus insensibles au froid & à la chaleur. De sorte qu'étant exempts des passions qui tourmentent nos âmes, ils sont en même temps à couvert des infirmités dont nous sommes accablés. Vous êtes gueux & misérables, mais vous jouissez d'une santé parfaite ; au lieu qu'avec nos aises & nos commodités, il faut que nous soions, ou par complaisance, ou par occasion, réduits à nous tuër nous-mêmes, par une infinité de débauches, auxquelles vous n'êtes jamais exposez.

fil
je
ma
pa
vo
co

ve
do
tô
esc
Do
un
re
qui
me
fill
d'a
pas
&
suis
de
M
rira
mo
jet
con
de
se

Mon Frere , je viens te visiter avec ma fille , qui va se marier malgré-moi , avec un jeune homme qui est aussi bon guerrier , que mauvais chasseur. Elle le veut , cela suffit parmi nous : mais il n'en est pas ainsi parmi vous. Car il faut que les peres & les meres consentent au mariage de leurs enfans.

Or il faut que je veuille ce que ma fille veut aujourd'hui. Car si je prétendois lui donner un autre mari , elle me diroit aussitôt : *Pere , à quoi penses-tu ? suis-je ton esclave ? Ne dois-je pas jouir de ma liberté ? Dois-je me marier pour toi ? Epouserai-je un homme qui me déplaît , pour te satisfaire ? Comment pourrai-je souffrir un époux qui achete mon corps à mon pere , & comment pourrai-je estimer un pere qui vend sa fille à un brutal ? Est-ce qu'il me sera possible d'aimer les enfans d'un homme que je n'aime pas ? Si je me marie avec lui , pour t'obéir , & que je le quitte au bout de quinze jours , suivant le privilège & la liberté naturelle de la Nation , tu diras que C E L A V A M A L ; cela te déplaira ; tout le monde , en vira , & peut-être , je serai grosse. Voilà , mon cher Frere , ce que ma fille auroit sujet de me répondre ; & peut-être , encore pis , comme il arriva il y a quelques années à un de nos vieillards , qui prétendoit que sa fille se mariât avec un homme qu'elle n'aimoit*

pas. Car elle lui dit, en ma présence, mille choses plus dures, en lui reprochant qu'un homme d'esprit ne devoit jamais s'exposer à donner des conseils aux personnes dont il en pourroit recevoir, ni exiger de ses enfans des obéissances qu'il connoit impossibles. Enfin, elle ajouta à tout cela, qu'il étoit vrai qu'elle étoit sa fille, mais qu'il devoit se contenter d'avoir eû le plaisir de la faire, avec une femme qu'il aimoit autant que cette fille haïssoit le Mari que son Pere prétendoit lui donner. Il faut que tu saches que nous ne faisons jamais de mariage entre parens, quelque éloigné que puisse être le degré de parentage. Que nos femmes ne se remarient plus dès qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans, parceque les enfans qu'elles font au-dessus de cet âge-là sont de mauvaise constitution. Cependant, ce n'est pas à dire qu'elles gardent la continence; au contraire, elles sont beaucoup plus passionnées à cet âge qu'à vingt-ans; ce qui fait qu'elles écoutent si favorablement les François, & que même elles se donnent le soin de les rechercher. Tu sçais bien que nos femmes ne sont pas si fécondes que les Françoises, quoi-qu'elles se lassent moins qu'elles d'être embarrassées; cela me surprend, car il arrive en cela tout le contraire de ce qui dévroit arriver.

C'est par la même raison que tu viens de dire, mon pauvre Adario, qu'elles ne conçoivent pas si facilement que nos Femmes. Si elles ne prenoient pas si fréquemment les plaisirs de l'amour, ni avec tant d'avidité, elles donneroient le temps à la matière convenable à la production des enfans, de se rendre telle qu'il faut qu'elle soit pour engendrer. Il en est de même d'un Champ, dans lequel on semeroit sans cesse du bled d'Inde, sans le laisser jamais en friche; car il arriveroit qu'à la fin il ne produiroit plus rien, comme l'expérience te l'a, sans doute, fait voir, au lieu qu'en laissant reposer ce champ, la terre reprend ses forces, l'air, le serain, les pluyes, & le soleil lui redonnent un nouveau suc, qui fait germer le grain qu'on y sème. Or, écoute un peu, mon Cher, ce que je te veux dire. Pourquoi est-ce que les femmes sauvages étant si peu fécondes, ont si peu l'accroissement de leur Nation en vûë, qu'une fille se fait avorter, lorsque le Pere de son Enfant vient à mourir ou à être tué, avant que sa grossesse soit reconnüe. Tu me répondras que c'est pour conserver sa réputation, parce qu'ensuite elle ne trouveroit plus de Mari: Mais, il me semble que l'intérêt de la Nation, laquelle dévroit se multiplier, n'est guère en recommandation

dans l'esprit de vos femmes. Il n'en est pas ainsi des nôtres ; car, comme tu me le disois l'autre jour, nos Coureurs de bois, & bien d'autres, trouvent assez souvent de nouveaux enfans dans leurs Maisons, au retour de leurs Voyages. Cependant ils s'en consolent, car ce sont des corps pour la Nation, & des ames pour le Ciel. Après cela ces femmes sont autant deshonorées que les vôtres, & quelquefois on les met en prison pour toute leur vie ; au lieu que les vôtres peuvent avoir ensuite tant de galans qu'elles veulent. C'est une très-abominable cruauté de détruire son enfant. C'est ce que le Maître de la vie ne sçauroit jamais leur pardonner. Ce seroit un des principaux abus à réformer parmi vous. Ensuite, il faudroit retrancher la nudité ; car enfin le privilège que vos Garçons ont d'aller nuds, cause un terrible ravage dans le cœur de vos filles ; car n'étant pas de bronze, il ne se peut faire qu'à l'aspect des pièces, que je n'oserois nommer, elles n'entrent en rut en certaines occasions, où ces jeunes Coquins font voir que la Nature n'est ni morte ni ingrate envers eux.

A D A R I O.

La raison que tu me donnes de la stérilité de nos femmes est merveilleuse, car je conçois maintenant que cela se peut. Tu

condamnés aussi fort à propos le crime de ces Filles qui se font avorter avec leurs breuvages. Mais ce que tu dis de la nudité ne s'accorde guère avec le bon sens. Je conviens que les Peuples chez qui le *sien* & le *mien* sont introduits, ont grande raison de cacher non-seulement leurs Parties viriles, mais encore tous les autres membres du corps. Car à quoi serviroit l'or & l'argent des François, s'ils ne les emploient à se parer avec de riches habits ? puisque ce n'est que par le vêtement qu'on fait état des gens. N'est-ce pas un grand avantage pour un François de pouvoir cacher quelque défaut de nature sous de beaux habits ? Crois-moi, la nudité ne doit choquer uniquement que les gens qui ont la propriété des biens. Un laid homme parmi vous autres, un mal bâti trouve le secret de se rendre beau & bien-fait, avec une belle perruque, & des habits dorez, sous lesquels on ne peut distinguer les hanches & les fesses artificielles d'avec les naturelles. Il y auroit encore un grand inconvenient si les Européens alloient nuds ; c'est que ceux qui seroient bien armez trouveroient tant de pratique & tant d'argent à gagner, qu'ils ne songeroient à se marier de leur vie, & qu'ils donneroient occasion à une infinité de femmes de violer la foi conjugale. Imagine-toi que ces raisons n'ont aucun lieu parmi nous, où il faut que tout serve, sans exception.

tant petits que grands ; les filles qui voient de jeunes gens nuds , jugent à l'œil de ce qui leur convient. La nature n'a pas mieux gardé ses proportions envers les femmes qu'envers les hommes. Ainsi , chacune peut hardiment juger qu'elle ne sera pas trompée en ce qu'elle attend d'un mari. Nos femmes sont capricieuses , comme les vôtres , ce qui fait que le plus chetif Sauvage peut trouver une femme. Car comme tout paroît à découvert , nos filles choisissent quelquefois suivant leur inclination , sans avoir égard à certaines proportions : les unes aiment un homme bien fait , quoi qu'il ait je ne sçai quoi de petit en lui. D'autres aiment un mal bâti pourvû qu'elles y trouvent je ne sçai quoi de grand ; & d'autres préfèrent un homme d'esprit & vigoureux , quoi qu'il ne soit ni bien fait , ni bien pourvû de ce que je n'ai pas voulu nommer. Voilà , mon Frere , tout ce que je puis te répondre sur le crime de la nudité , qui comme tu sçais , ne doit uniquement être imputé qu'aux garçons ; puisque les gens veufs ou mariez cachent soigneusement le devant & le derriere. Au reste , nos filles sont en récompense plus modestes que les vôtres ; car on ne voit en elles rien de nud que le gras de la jambe , au lieu que les vôtres montrent le sein tellement à découvert que nos jeunes gens ont lenez collé sur le ventre , lorsqu'ils trafiquent

Je
da
Fr
co
pa
ré
se
ro
ch
sur
vo
sça
un
sur
inv
dro
s'en
vos
mar
cor
grin
des
ser
mar
ne d
ou l
se s
Il fa
gran
fem
chaî

leurs Castersaux belles Marchandes qui sont dans vos Villes. Ne seroit-ce pas là, mon Frere, un abus à réformer parmi les François? Car, enfin, ne çai-je pas de bonne part qu'il n'est guère de François qui puisse résister à la tentation de l'objet de qui leur sein découvert provoque l'émotion. Ce seroit le moien de préserver leurs maris du mal chimérique de ces cornes que nous plantons sur leur front, sans les toucher, ni même les voir; ce qui se fait par un miracle que je ne sçauois concevoir. Car, enfin, si je plante un pommier dans un jardin, il ne croît pas sur le sommet d'un rocher; ainsi vos cornes invisibles ne doivent prendre racine qu'à l'endroit où leur semence est jettée; d'où il s'ensuit qu'elles devroient sortir du front de vos femmes, pour représenter les outils du mari & du galand. Au reste, cette folie de cornes est épouvantable; car pourquoi chagriner un mari de cette injure, à l'occasion des plaisirs de sa femme? Or s'il faut épouser les vices d'une femme en l'épousant, le mariage des François est un Sacrement qui ne doit pas être fondé sur la droite raison; ou bien il faut de nécessité retenir son épouse sous la clef pour éviter ce deshonneur. Il faut que le nombre de ces maris soit bien grand; car, enfin, je ne conçois pas qu'une femme puisse penser à la rigueur de cette chaîne éternelle, sans chercher quelque es-

pèce de soulagement à ses maux, chez quelque bon ami. Je pardonnerois les François s'ils s'en tenoient à leur mariage sous certaines conditions; c'est-à-dire, pourvû qu'il en provint des enfans, & que le mari & la femme eussent toûjours une assez bonne santé pour s'aquiter, comme il faut, du devoir du mariage. Voilà tout le réglemeut qu'on pourroit faire chez des Peuples qui ont le *Tien* & le *Mien*. Or il s'agit encore d'une chose impertinente; c'est que parmi vous autres Chrétiens les hommes se font gloire de débaucher les femmes; comme s'ils ne devoient pas, selon toute sorte de raisons, être aussi criminel aux uns qu'aux autres de succomber à la tentation de l'amour. Vos jeunes gens font tous leurs efforts pour tenter les filles & les femmes. Ils emploient toutes sortes de voies pour y réussir. Ensuite ils le publient, ils le disent par tout. Chacun louë le Cavalier, & méprise la Dame; au lieu de pardonner la Dame, & de châtier le Cavalier. Comment prétendez-vous que vos femmes vous soient fidèles, si vous ne l'êtes pas à elles? Si les maris ont des maîtresses, pourquoi leurs épouses n'auront-elles pas des amans? Et si ces maris préfèrent les jeux & le vin à la compagnie de leurs femmes, pourquoi ne chercheront-elles pas de la consolation avec quelque ami? Voulez-vous que vos femmes soient sages, soiez

Soiez ce que vous apellez *Sauvages*, c'est-à-dire, soiez *Hurons*; aimez-les comme vous-mêmes, & ne les vendez pas. Car je connois certains maris parmi vous qui consentent aussi lâchement au libertinage de leurs épouses, que des meres à la prostitution de leurs filles. Ces gens-là ne le font que parce que la nécessité les y oblige. Sur ce pied-là c'est un grand bonheur pour les Hurons de n'être pas réduits à faire les bassesses, que la misere inspire aux gens qui ne sont pas accoutumés d'être misérables. Nous ne sommes jamais ni riches, ni pauvres; & c'est en cela que nôtre bonheur est au-dessus de toutes vos richesses. Car nous ne sommes pas obligés de vendre nos femmes & nos filles, pour vivre aux dépens de leurs travaux amoureux. Vous dites qu'elles sont sottes. Il est vrai, nous en convenons; car elles ne sçavent pas écrire des billets à leurs amis, comme les vôtres; & quand cela seroit, l'esprit des Hurones n'est pas assez pénétrant pour choisir à la phisionomie des vieilles assez fidèles pour porter ces lettres galantes sous un silence éternel. Ha! maudite écriture! pernicieuse invention des Européens, qui tremblent à la vûë des propres chimères qu'ils se représentent eux-mêmes par l'arrangement de vingt & trois petites figures, plus propres à troubler le repos des hommes qu'à l'entretenir. Les Hurons sont aussi des sots, s'il vous en

faut croire, parce qu'ils n'ont point d'égard
 à la perte du pucelage des filles qu'ils épou-
 sent ; & qu'ils prennent en mariage des fem-
 mes que leurs camarades ont abandonnées.
 Mais, mon Frere, dis-moi, je te prie, les
 François en font-ils plus sages pour s'ima-
 giner qu'une fille est pucelle, parce qu'elle
 crie, & qu'elle jure de l'être ? Or, supo-
 sons qu'elle soit telle qu'il la croit, la con-
 quête en est-elle meilleure ? Non, véritablement,
 au contraire, le mari est obligé de lui apren-
 dre un exercice qu'elle met ensuite en pra-
 tique avec d'autres gens, lorsqu'il n'est pas
 en état de le continuër journellement avec
 elle. Pour ce qui est des femmes que nous
 épousons après la séparation de leurs maris,
 n'est-ce pas la même chose que ce que vous
 appelez se marier avec des Veuves ? Néan-
 moins avec cette différence que ces femmes
 ont tout lieu d'être persuadées que nous les
 aimons, au lieu que la plupart de vos Veu-
 ves ont tout sujet de croire que vous é-
 pousez moins leurs corps que leurs richesses.
 Combien de désordres n'arrive-t'il pas dans
 les familles par des mariages comme ceux-là ?
 Cependant, on n'y remédie pas, parce que
 le mal est incurable, dès que le lien conjugal
 doit durer autant que la vie. Voici encore
 une autre peine parmi vous autres, qui me
 paroît tout-à-fait cruelle. Votre mariage est
 indissoluble, cependant une fille & un garçon
 qui s'aiment réciproquement ne peuvent pas

q
 it
 m
 à l
 qu
 ob
 per
 lég
 Qu

se marier ensemble sans le consentement de leurs parens. Il faudra qu'ils se marient l'un & l'autre au gré de leurs peres, & contre leurs desirs, quelque répugnance qu'ils aient; avec des personnes qu'ils haïssent mortellement. L'inégalité d'âge, de bien, & de considérations l'emportent sur l'amour mutuel des deux parties, qui sont d'accord entr'elles. Quelle cruauté & quelle tyrannie d'un pere envers ses enfans? Voit-on cela parmi les Hurons? Ne sont-ils pas aussi nobles, aussi riches les uns que les autres? Les femmes n'ont-elles pas la même liberté que les hommes, & les enfans ne jouissent-ils pas des mêmes privilèges que leurs peres? Un jeune Huron n'épousera-t'il pas une des esclaves de sa mere, sans qu'on soit en droit de l'en empêcher? Cette esclave n'est-elle pas faite comme une femme libre, & dès qu'elle est belle, qu'elle plaît ne doit-elle pas être préférable à la fille du grand Chef de la Nation, qui sera laide? N'est-ce pas encore une injustice pour les peuples qui détestent la communauté des biens; que les Nobles donnent à leur premier fils presque tout leur bien, & que leurs freres & les sœurs de celui-ci soient obligés de se contenter de très-peu de chose; pendant que cet aîné ne sera peut-être pas légitime, & que tous les autres le seront? Qu'en arrive-t'il si ce n'est qu'on jette les

filles dans des Convens, prisons perpetuelles, par une barbarie qui ne s'accorde guère avec cette charité Chrétienne, que les Jésuites nous prêchent ? Si ce sont des garçons, ils se trouvent réduits à se faire Prêtres, ou Moines, pour vivre du beau métier de prier Dieu malgré eux, de prêcher ce qu'ils ne sont pas, & de persuader aux autres, ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. S'il s'en trouve qui prennent le parti de la guerre, c'est plutôt pour piller la Nation, que pour la défendre de ses ennemis. Les François ne combattent point pour l'intérêt de la Nation, comme nous faisons, ce n'est que pour leur propre intérêt & dans la vûe d'aquérir des emplois, qu'ils combattent. L'amour de la patrie & de leurs compatriotes y ont moins de part que l'ambition, les richesses, & la vanité. Enfin, mon cher Frere, je conclus ce discours en t'assurant, que l'amour propre des Chrétiens, est une folie que les Hurons condamneront sans cesse. Or cette folie qui régné en tout parmi vous autres François, ne se remarque pas moins dans vos amours & dans vos mariages; lesquels sont aussi bisarres que les gens qui donnent si sottement dans ce panneau.

L A H O N T A N.

Ecoute, *Adario*, je me souviens de t'avoir dit qu'il ne falloit pas juger des actions des honnêtes gens, par celles des coquins. J'avoué que tu as raison de blâmer certaines actions que nous blâmons aussi. Je conviens que la

propriété de biens est la source d'une infinité de passions, dont vous êtes exempts. Mais, si tu regardes toutes choses du bon côté, & sur tout nos amours & nos mariages, le bel ordre qui est établi dans nos familles & l'éducation de nos enfans, tu trouveras une conduite merveilleuse dans toutes nos Constitutions. Cette liberté que les Hurons nous prêchent, cause un désordre épouvantable. Les enfans sont aussi grands maîtres que leurs peres, & les femmes qui doivent être naturellement sujettes à leurs maris, ont autant de pouvoir qu'eux. Les filles se moquent de leurs meres, lorsqu'il s'agit de prêter l'oreille à leurs amans; En un mot, toute cette liberté se réduit à vivre dans une débauche, perpetuelle, & donne à la nature tout ce qu'elle demande, à l'imitation des bêtes. Les filles des Hurons font consister leur sagesse dans le secret, & dans l'invention de cacher leurs débauches. * *Courir l'alumète* parmi vous autres, est-ce qui s'appelle chez nous, *chercher aventure*. Tous vos jeunes gens courent cette alumète tant que la nuit dure. Les portes des chambres de vos filles sont ouvertes à tous venans; & s'il se presente un jeune homme qu'elle n'aime pas, elle se couvre la tête de sa couverture. C'est-à-dire qu'elle n'en est point tentée. S'il en vient un second, peut-être elle lui permettra de s'asseoir sur le pied

* C'est entrer pendant la nuit, dans la chambre de sa Maitresse, avec une espèce de Chandelle.

de son lit, pour parler avec elle, sans passer outre. C'est à-dire qu'elle veut ménager ce drôle-là pour avoir plusieurs cordes à son arc; en vient-il un troisième qu'elle veut duper, avec une plus feinte sagesse, elle lui permettra de se coucher auprès d'elle sur les couvertures du lit. Celui-ci est-il parti, le quatrième arrivant trouve le lit & les bras de la fille ouverts à son plaisir, pour deux ou trois heures; & quoi qu'il n'emploie ce tems-là à rien moins qu'en paroles, on le croit cependant à la bonne foi. Voilà, mon cher Adario, le putanisme de tes Hurons couvert d'un manteau d'honnête conversation, & d'autant plus que quelque indiscretion que puissent avoir les amans envers leur maîtresses: ce qui n'arrive guères: bien loin de les croire, on les traite de *jaloux*, qui est une injure infâme parmi vous autres. Après tout ce que je viens de dire, il ne faut pas s'étonner si les Américaines ne veulent point entendre parler d'amour pendant le jour, sous prétexte que la nuit est faite pour cela. Voilà ce qu'on appelle en France *cacher adroitement son jeu*. S'il y a de la débauche parmi nos filles, au moins il y a cette différence que la règle n'est pas générale, comme parmi les vôtres, & que d'ailleurs elles ne vont pas si brutalement au fait. L'amour des Européanes est charmant, elles sont constantes & fidèles jusqu'à la mort; lorsqu'elles ont la foiblesse d'accorder à leurs amans la dernière faveur, c'est plutôt en ver-

tu de leur mérite intérieur, qu'extérieur, & toujours moins par le desir de te contenter elles-mêmes, que de donner des preuves sensibles d'amour à leurs amans. Ceux-ci sont gâlans, cherchant à plaire à leurs maîtresses par des manieres tout-à-fait jolies, comme par le respect, par les assiduez, par la complaisance. Ils sont patiens; zélés, & toujours prêts à sacrifier leur vie & leurs biens pour elle; ils soupièrent long-tems avant que de rien entreprendre. Car ils veulent mériter la dernière faveur par des longs services. On les voit à genoux aux pieds de leurs maîtresses mendier le privilège de leur baiser la main. Et comme le chien suit son maître en veillant lorsqu'il dort; aussi chez nous un véritable amant ne quitte point sa maîtresse, & il ne ferme les yeux que pour songer à elle, pendant le sommeil. S'il s'en trouve quelqu'un assez fougueux pour embrasser sa maîtresse brusquement à la première occasion, sans avoir égard à sa foiblesse, on l'appelle *Sauvage* parmi nous, c'est à dire homme sans quartier, qui commence par où les autres finissent.

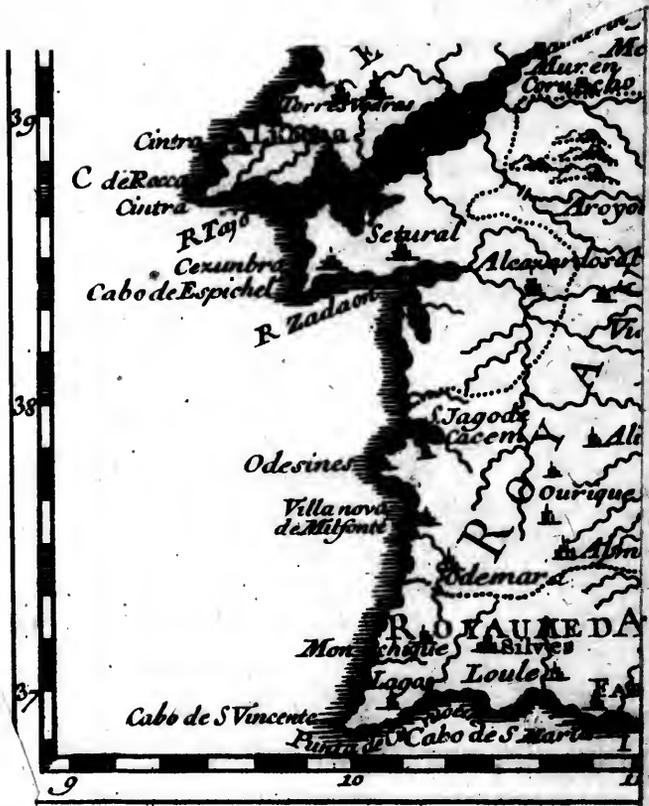
A D A R I O.

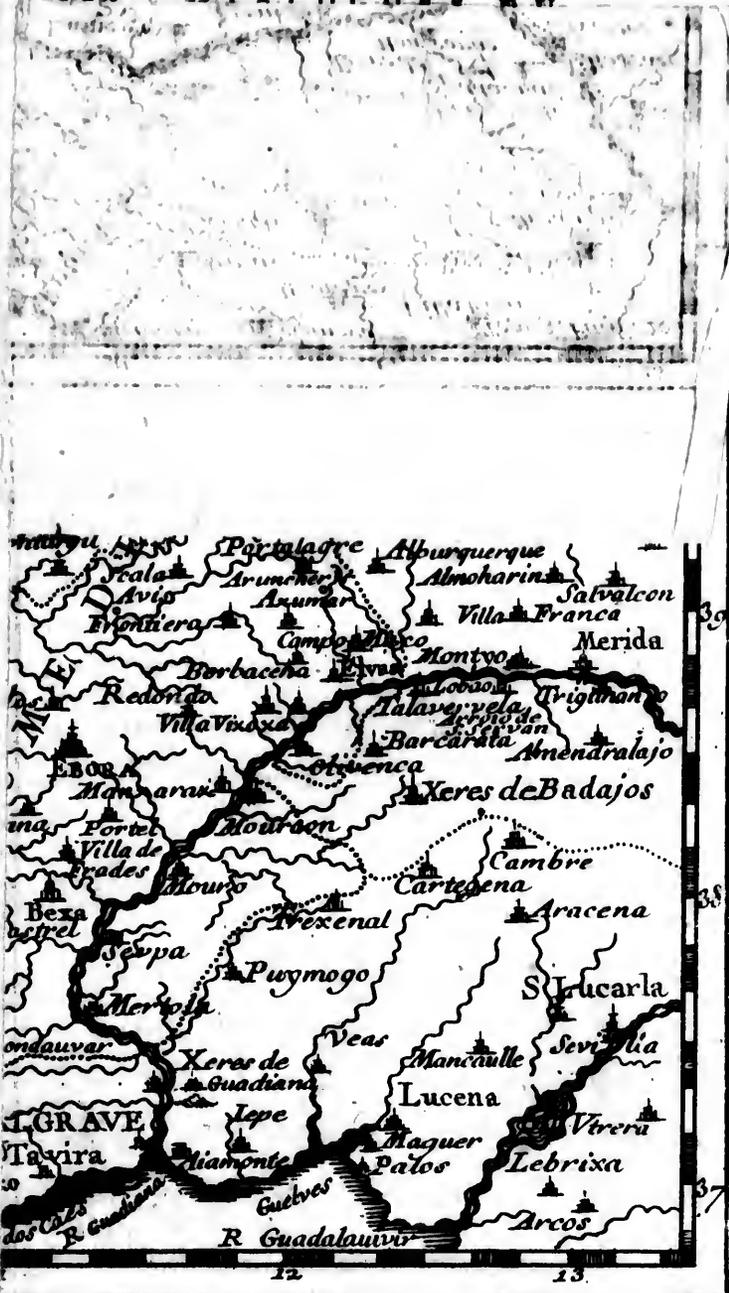
Hô, hô, mon cher Frere, les François ont-ils bien l'esprit d'appeler ces gens-là *Sauvages*? Ma foi, je ne croiois pas que ce mot-là signifiât parmi vous un homme sage & conclusif; je suis ravi d'apprendre cette nouvelle; ne doutant pas qu'un jour vous n'appelliez

Sauvages, tous les François qui seront assez sages pour suivre exactement les véritables règles de la justice & de la raison. Je ne m'étonne plus de ce que les rusées Françaises aiment tant les Sauvages; elles n'ont pas tout le tort; car, à mon avis, le tems est trop cher pour le perdre, & la jeunesse trop courte pour ne pas profiter des avantages qu'elle nous donne. Si vos filles sont constantes à changer sans cesse d'amans, cela peut avoir quelque rapport à l'humeur des nôtres. Mais, lorsqu'elles se laissent fidèlement caresser par trois ou quatre, en même-tems, cela est très-diférent du génie des Hurones. Que les amans François passent leur vie à faire les folies que tu viens de me dire, pour vaincre leurs maîtresses, c'est-à-dire qu'ils emploient leur tems, & leurs biens à l'achat d'un petit plaisir précédé de mille peines & de mille soucis; je ne les en blâmerai pas, puisque j'ai fait la folie de me risquer sur d'imperuins Vaisseaux à traverser les Mers rudes qui séparent la France de ce continent, pour avoir le plaisir de voir le País des François. Ce qui m'oblige à me taire. Mais les gens raisonnables diront que ces sortes d'amans sont aussi foux que moi; avec cette diférence que leur amour passe aveuglement d'une maîtresse à l'autre, les exposant à souffrir les mêmes tourmens, au lieu que je ne passerai plus de ma vie de l'Amérique en France.

Fin des Dialogues.

s
s
i-
e
r
r
us
er
a-
es
a-
du
bis
de
st-
ors
de
en
ne
er-
de
le
re.
or-
cc
u-
o-
eu
é.





VOIAGES
DE
PORTUGAL
ET DE
DANEMARC

MONSIEUR,

Una salus victis nullam sperare salutem

CELA veut dire que sur les méchantes nouvelles que vous m'aprenez, au sujet de mon affaire, je me sens encore assez de sang aux ongles pour braver tous les revers de la Fortune. L'Univers, qui est la Patrie des Irondées & des Jésuites, doit être aussi la mienne, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire aller en l'autre monde des gens qui lui sont fort inutiles en celui-ci. Je suis ravi que les mémoires de *Canada* vous aient plu, & que mon stile sauvage ne vous ait pas égaré. Après tout, vous auriez tort

E S

ROYAUME
de
PORTUGAL
par N. de Fer
Lignes com. de France
Lignes com. d'Espagne
Lignes communes d'Allemagne



Gondomar, Bayona, Villa nova, R. Minho, R. Lima, Via de Fos de, R. Cavado, R. Daves, R. Douro, Lamego, Viseu, Aveiro, Santa de Penafiel, Coimbra, Tentugal, Cde. Mondogo, R. de Mondogo, Souze, Pombal, Orem, Alcobaca, I. Barlinga, Obidos, Alcancede, Almerim, Montargil, Coruche, Fronteira, Torres Vedras, Cintra, C. de Roca, Cintra, R. Tejo, Coimbra, Cabo de Espichel, R. Zadaon, Aroyolos, Redonda Vill, EBORA, Viana, Portel, Villa de Tradas, S. Jagode, Cacem, Beza, Alastrel, Odesines, Ourique, Mercol, Villa nova de Milfonte, Abnondaubar, Sodemara, R. Alentejo, Monchique, Lagos, Loule, Tavira, Faro, Cabo de S. Maria, I. dos Cães, R. Guadiana

42

41

40

39

38

37

9

10

11



11

12

13

130 VOIAGES DE PORTUGAL,
de trouver à redire à ce jargon ; car nous
sommes vous & moi d'un País , où l'on ne
sçait parler François que lorsqu'on n'a plus
la force de le prononcer. D'ailleurs , il n'est
pas possible qu'ayant passé si jeune dans l'A-
mérique , j'aie pû trouver en ce país-là
le secret d'écrire poliment. C'est une scien-
ce qu'on ne sçauroit apprendre parmi des Sau-
vages , dont la société rustique est capable
d'abrutir les gens du monde les plus polis.
Vous me pressez de continuër à vous apren-
dre de nouvelles choses ; j'y consens : mais
ne comptez pas , au moins , que je vous en-
voie ces belles descriptions que vous deman-
dez ; car ce seroit m'exposer à la risée des
personnes auxquelles vous pourriez les com-
muniquez. Je ne me sens pas assez habile hom-
me pour encherir sur les Remarques curieu-
ses qu'une infinité de voyageurs ont bien vou-
lu donner au Public. C'est assez que je vous
fournisse des mémoires particuliers sur cer-
taines choses , dont on a fait si peu de cas
qu'on n'a pas crû devoir se donner la peine
d'y faire attention. Et comme ce sont des
matieres qui n'ont jamais été sous la Presse ,
vous y trouverez , peut-être , quelque sorte
de plaisir , par rapport à la nouveauté. Sur ce
pied-là je serai ponctuel à vous écrire , de
quelque coin du monde où mon infortune
me jette , à condition que vous le ferez aussi
à me répondre exactement. Au reste , je me

Etô obligé de vous avertir que je ne scaurois me résoudre à franchiser les noms étrangers. Je les écrirai comme les gens du País les écrivent, c'est-à-dire, de la maniere qu'ils le doivent être. Après cela vous les prononcerez comme il vous plaira. Vous sçavez que je vous écrivis il y a deux mois & demi, qu'après avoir compté près de trois cens pistoles au Capitaine du Vaisseau qui me sauva de *Plaisance* à *Vianna*, je fus allez heureux de mettre pied à terre à cette Cité des *Callaiques*; ainsi donc il ne me reste qu'à reprendre de là le fil de mon Journal.

Je ne fus pas plûtôt sorti de la Chaloupe qu'un Gentilhomme François, qui sert le Roi de Portugal, * depuis trente & quatre ans, en qualité de Capitaine de Cavalerie, me fit offre de sa Maison; car il n'y avoit en ce lieu-là que des Cabarets à Matelots. Le lendemain ce vieux Officier me conseilla de saluër Don *Joan de Souza* Gouverneur Général de la Province d'entre *Douro* & *Minho*, & m'avertit que tout le monde lui donnoit l'*Excellentia* & qu'il ne rendoit la *Senoria* qu'aux premiers Gentils-hommes du Roïaume, & la † *Merced* à tous les autres; ce qui fit qu'au lieu de lui parler Espagnol, je me servis d'un Interprète qui métamorphosa tous les *Vous*

* Du tems de Mr. de Schomberg.

† *Merced* qui signifie *merci*, est un titre un peu au dessus de *Vous*.

132 VOIAGES DE PORTUGAL,
 de mon compliment en *excellence* Portugaise.
Vianne dont la situation est à cinq lieues de
Braga vers l'Occident, est renfermée dans un
 angle droit, dont la mer & la riviere de *Lima*
 font les deux côtez. J'y vis deux Monasteres
 de *Bénédictines*, si mal rantez qu'elles mour-
 roient de faim, si leurs parens, ou plusieurs
Devotos, ne les secouroient. Il y a un très-bon
 Château sur le bord de la mer, fortifié selon les
 régles de *Pagan*. Il est garni de plusieurs gros-
 ses Coulevrines; qui mettent à couvert des
Salteins, les bâtimens qui mouillent à la † Rade
 où l'on est à l'abri des 14. vents contenus entre
 le Nord & le Sud, vers la bande de l'Est. La ri-
 viere est un ¶ Havre de Barre dans lequel on
 ne scauroit entrer sans la conduite des Pilo-
 tes de la Ville, qu'on fait venir à bord par le
 signal du Canon & du Pavillon en § Berne.
 C'est toujours à l'instant de la pleine mer que
 les Vaisseaux se présentent devant cette ri-

* *Devotos*, ce sont les amis des Nonains. Ce mot
 signifie dévoués.

† Rade, mouillage près des Côtes, où l'on est à
 couvert des vents qui viennent de ces Côtes.

¶ Havre de Barre, Port où l'on ne peut entrer qu'au-
 tems de la pleine mer, parce que les Vaisseaux trou-
 vent alors assez d'eau pour passer sur les sables, ou sur
 les fonds plats, sans échouer ni toucher. *Baiona, Bils-
 hao, Stona, Vianne Porto, Aveiro, Mondago, Lisbona,
 Salé*, sont tous des Havres de Barre.

§ Pavillon en Berne, c'est le tenis s'ele, ou pendant
 sa monceau du haut en bas.

viere, dans laquelle ils assechent ensuite toutes les marées, à moins qu'ils ne soient placez à la fosse qui conserve, pour le moins, 8. ou 10. brasses d'eau de basse mer. Le 4. de Février aiant loué deux mules, l'une pour moi, l'autre pour mon Valet, sur le pied de trois piastres d'Espagne, je piquai de si bonne grace que j'arrivai le soir à *Porto*, quoique cette journée soit de 12. lieues, d'une heure de chemin. Ces animaux amble vite & légèrement, sans broncher, ni fatiguer ceux qui les montent. Les Cavaliers ont la commodité de s'apuiier, quand ils veulent sur leur valise, qui est soutenue sur deux cerceaux de fer, vers le pomeau des selles du País, dont la dureté n'accommode pas les gens aussi maigres que moi. Au reste, le chemin, quoique pierreux, est assez bon, le terrain est égal, le passage riant, & la côte de la mer ornée de quelques gros Villages, dont les principaux sont *Exposenda*, *Faoms*, & *Villa de Condé*. En arrivant à *Porto*, mon Guide me logea dans une Auberge Angloise, qui est la seule dont on se puisse accommoder. Cette Ville-là est remplie de Marchands François, Anglois & Hollandois, à cause de l'avantage qu'ils retirent du commerce; quoique les derniers soient assez accoutumés à faire de grandes pertes, depuis le commencement de la guerre, par l'inhumanité de nos Capres, qui ne se

134 VOYAGES DE PORTUGAL,

font pas de scrupule de prendre leurs Vaisseaux. *Porto* est bâti sur la pente d'une Montagne assez escarpée, au pied de laquelle on voit couler la riviere de *Duero*, qui se déchargeant une lieue plus bas dans la Mer, passe sur une * Barre située à son embouchure, où les sages Navigateurs ne doivent se presenter que dans un beau tems, après avoir eü la précaution de faire venir à bord les Pilotes du País; car il se trouve des Rochers cachez & découverts sur les sables de cette barre, qui la rendent inaccessible aux étrangers. Les Vaisseaux de 400. tonneaux y trouvent assez d'eau vers le moment de la pleine mer, qui est le véritable tems dont il est à propos de se servir pour entrer dans cette Riviere. Il règne un beau quai d'une extrémité de la Ville à l'autre; le long duquel chaque bâtiment est amarré vis-à-vis de la maison de son propriétaire. J'eus le tems de voir la Flotte Marchande du *Brezil*, qui consistoit en 32. Navires. * *Barre* est à proprement parler un banc de sable, qui traverse ordinairement l'entrée des Rivières, qui ne sont pas assez rapides pour repousser dans la Mer les sables que les vagues y accumulent, lorsque les vents du large souffent avec impétuosité. Toutes les barres peuvent être apelées bancs de sable, car je n'ai jamais oui dire qu'il y ait au monde aucune barre de chaîne de Rochers. Or comme ces sables s'élevent vers la surface de l'eau comme un petit côteau dans une plaine, les Vaisseaux n'y scauroient passer qu'au tems de la pleine mer, parce qu'alors ils trouvent assez d'eau pour flotter au dessus.

res Portugais , dont le moindre étoit armé de 22. Canons. Outre cela , je vis encore dans la riviere quantité de Vaisseaux étrangers , sur tout cinq ou six Armateurs François , qui s'étoient jettés-là pour acheter des vivres & des munitions. Cette Ville de *Porto* est belle , propre , & bien pavée ; mais aussi très-incommode par le desavantage de sa situation montueuse. Car il faut toujours monter & descendre. La Galerie des Chanoines Réguliers de S. Augustin , est une piece d'Architecture aussi curieuse par son extrême longueur, que leur Eglise, par sa figure en rotonde , & par la richesse du dedans. Il y a un Parlement , un Evêché, des Academies où les jeunes Gens aprérent leurs exercices & un Arsenal pour l'équipement des Vaisseaux de guerre qu'on bâtit annuellement près de l'embouchure de la riviere. Je suis surpris que cette Ville ne soit pas mieux fortifiée , puisque c'est la seconde du Roïaume. Les murailles de l'enceinte n'ont que six pieds d'épaisseur , & de distance à autre on découvre des Tours ruinées , que le temps a dégradé. C'est un ouvrage des *Mores* , & même des plus irréguliers de ces temps-là. Jugez de-là , Monsieur, s'il seroit difficile d'emporter cette Place d'emblée. Bien en prend aux Portugais que cette Province , qui est une des meilleures du Roïaume, soit presque inaccessible à leurs ennemis , tant par mer , que par terre.

136 VOYAGES DE PORTUGAL,
D'un côté à cause des barres, dont j'ai parlé, & de l'autre à cause d'une infinité de Montagnes impraticables. Elle est très-bien peuplée. Toutes les Vallées sont peines de Bourgs & de Villages, où il se recueille quantité de vin & d'olives, & où l'on nourrit un assez grand nombre de Bestiaux, & même la laine qu'on en tire est assez fine: Je vous dis ceci sur le rapport de quelques Marchans François, qui connoissent parfaitement bien cette Province-là. On m'a dit qu'il est impossible de rendre la riviere de *Duero* navigable pour des Bâteaux, à cause de quelques cascades & courans qui se trouvent entre des rochers éfroiables. Contentez-vous de ceci, je n'en sçai pas davantage.

Le 10. je partis pour *Lisbonne*, dans une Littiere que je louai dix-huit mille six cents *Reis*, qui font un nombre de pieces capable de surprendre tout-d'un-coup des gens qui ne sçauroient pas que ce ne sont que des deniers. Or comme c'est de cette maniere-là que les Portugais font tous leurs comptes, il faut vous expliquer qu'un *Reis* n'est autre chose qu'un denier, & que cette nombreuse quantité de pieces se réduit simplement à 25. Piastras. Sur ce pied-là mon Literier s'obligea de me rendre à *Lisbonne* le 9me. jour de marche, quoi qu'il dût s'écarter deux ou trois lieues de la route, pour satisfaire la curiosité que j'avois de passer à *Aveiro*, où j'arrivai le

ni para
ité de
s-bien
nes de
eüille
ourrit
même
ous dis
Fran-
n cette
ossible
e pour
des &
ochers
e n'en

ns une
lle fix
ces ca-
es gens
ue des
ere-là
tes, il
autre
reufe
à 2 s.
bligea
e mar-
trois
ionité
vai le



* *Caller*, c'est enfoncer dans l'eau.
† C'est-à-dire de vieux Chrétien. Grand Titre
d'honneur dans ce Pais-là, par sa rareté.

LISBO



LISBON.



che, quoi qu'il dut s'écarter de deux ou trois
lieuës de la route, pour satisfaire la curiosité
que j'avois de passer à *Anciro*, où j'arrivai le

le
ri
b
9
te
M
fa
fo
ce
gi
ble
pa
l'O
de
Mo
tra
lan
que
ret
Vo
fam
a et
avé
soit
si c
leq
ver
On
*
†
d'ho

lendemain. Cette Bicoque est située sur les rives de la mer, & d'une petite Riviere de barre, où les Bâtimens qui ne* callent que 8. ou 9. pieds, entrent de pleine mer sous la conduite des Pilotes costiers. Elle est fortifiée à la Moresque, comme celle de Porto. Il s'y fait une assez grande quantité de sel pour en fournir abondamment deux ou trois Province. On y voit un très-beau monastère de Religieuses qui font leurs preuves d'ancienne noblesse & d'origine † *Christiaan veilhos*. La campagne est charmante jusqu'à trois lieues vers l'Orient, c'est-à-dire jusqu'au grand chemin de Lisbonne, qui est borné par une chaîne de Montagnes de Porto jusqu'à Coimbre. J'entrai le 14. dans cette dernière Ville, & voulant voir l'Université, mon Litterier m'assura que cette curiosité me coûteroit un jour de retardement. Ce Collège, dont quelques Voageurs ont fait mention, se rend assez fameux par le soin que le Roi de Portugal a eü d'y faire fleurir les Sciences depuis son avènement à la Couronne. Il n'y a rien qui soit digne de remarque dans cette Ville-là, si ce n'est un double Pont de pierre, entre lequel, étant l'un sur l'autre, on peut traverser la riviere par un chemin couvert : On voit deux beaux Couvents l'un de Moi-

* *Caller*, c'est enfoncer dans l'eau.

† C'est-à-dire de vieux Chrétien. Grand Titre d'honneur dans ce Pais-là, par sa rareté.

138 VOIAGES DE PORTUGAL,
nes & l'autre de Religieuses, sivez à qua-
rante ou cinquante pas l'un de l'autre. *Coim-
bre* a titre de Duché. Cette Ville joint de
plusieurs privilèges & prérogatives confi-
dérables. Elle est située à six lieuës de la
Mer, au pied d'une côte escarpée, sur la-
quelle on découvre des Eglises, des Mona-
stères, & deux ou trois belles Maisons. Son
Evêché, qui est Suffragant de *Braga*, est un
des meilleurs du Roiaume. De *Coimbre* à
Lisbonne le chemin est beau, le païsage riant,
& le Païs assez bien peuplé. J'arrivai à cette
Capitale le 18. étant moins fatigué, que
chagrin de m'être servi d'une Voiture, qui
par sa lenteur ne peut convenir qu'aux Da-
mes & aux Vieillards. J'aurois eû plus d'a-
grément en me servant de Mules. Car en ce
cas, j'eusse fait ce petit voiage en cinq jours, à
très-peu de frais: c'est-à-dire pour 13. pia-
stres, maître & valet. Au reste, il est à propos
de vous dire, en passant, que les gens un peu
délicats n'auroient jamais suporté sans mou-
rir, l'incommodité des * *Posadas* de la Route
dont la description pitoiable sufiroit pour
vous ôter l'envie d'aller à *Lisbonne*, quelque
affaire que vous y eussiez. Je m'en suis pour-
tant accommodé comme des meilleures Au-
berges de France; car n'ayant fait de ma vie
d'autre métier que de courir les Mers, les

* *Posadas*, Retraite ou espece de cabarets pour les
Voïageurs.

Lacs, & les Rivieres de Canada, vivant le plus souvent de racines & d'eau, sous des Tentes d'écorce, je dévorais comme un perdu, tout ce qu'on avoit le soin de me presenter, dans ces misérables Hôpitaux. Imaginez-vous, Monsieur, que l'Hôte conduit les Voageurs dans un Réduit qu'on prendroit plutôt pour un Cachot que pour une chambre. C'est-là qu'il faut attendre avec beaucoup de patience quelques ragoûts assaisonnez d'ail, de poivre, de ciboules, & de cent herbes médicinales dont l'odeur feroit perdre l'appetit à l'Iroquois, le plus affamé. Pour comble de disgrâce, on est obligé de se reposer sur de certains matelas étendus sur le plancher, sans couverture ni paille; & comme ils ne sont guères plus épais que cette Lettre, il en faudroit au moins deux ou trois cens pour être couché plus mollement que sur les pierres. Il est vrai que l'Hôte en fournit autant qu'on en souhaite, au prix d'un sol la pièce. Et qu'il se donne la peine de les secouer & de les battre pour faire tomber les puces, les punaises, &c. Grâces à Dieu, je n'ai pas eû besoin de m'en servir, car j'ai toujours conservé mon * *Hamak* qu'il est facile de suspendre en tous lieux, par le moien de deux grosses vrilles de fer. Au reste, ce que je vous dis ici de ces cabarets, n'est qu'une bagatelle, en comparaison de ceux

* *Hamak* est une espece de branle de coton, plus long & plus large que les branles des Matelots.

140 VOIAGES DE PORTUGAL,
d'Espagne, s'il en faut croire des gens dignes
de foi; c'est ce qui fait, à mon avis; qu'il n'en
coûte presque rien pour la bonne chère, dans
les uns & dans les autres.

Le jour d'après mon arrivée à Lisbonne, je
saluai Mr. l'Abbé d'Estrées, que le Roi de Por-
tugal estime infiniment. Il est si fort honoré
de tout le monde, qu'on le qualifie avec rai-
son de *O mais perfeito dos perfectos Cavalheiros*,
c'est-à-dire *du plus parfait des parfaits Cava-
liers*. Son équipage est assez magnifique, quoi-
qu'il n'ait pas encore fait son Entrée publi-
que. Sa Maison est très-bien réglée, son Hô-
tel richement meublé, & sa Table délicate &
bien servie. Il donne souvent à manger aux
gens de quelque distinction, qui ne le ver-
roient jamais s'il ne leur donnoit la main. Cet-
te déférence me paroîtroit ridicule, si le Roi
son Maître ne l'avoit ainsi réglé du tems de
Mr. * d'Opede. Car, après tout, il est choquant
que le dernier Enseigne de l'Armée prenne la
main chez un Ambassadeur, qui la refuse à
tout Ministre du second rang. Les Gentils-
hommes Portugais sont fort honnêtes gens,
mais ils sont si remplis d'eux-mêmes, qu'à
peine s'imaginent-ils qu'on puisse trouver au
monde de Noblesse plus pure & plus ancien-
ne que la leur. Les Titulaires se font traiter
d'*Excellence*, & leur délicatesse va jusqu'au

* *Opede*, autrefois Ambassadeur de France en cette
Cour.

point de ne jamais rendre visite aux personnes qui logent dans les Auberges. Il faut être d'une illustre naissance pour avoir le * *Don*. Car les Charges les plus honorables ne sçauroient donner ce vénérable Titre, puisque le Secrétaire d'Etat, qui en possède une des plus éclatantes du Roiaume, ne le prend pas. Le Roi de Portugal est grand, bien-fait, & de bonne mine; quoique son teint soit un peu brun. On dit qu'il est aussi constant en ses résolutions, qu'en ses amitez. Il connoît très-bien l'état de son Roiaume. Il est si libéral, & si bien-faisant qu'il a de la peine à refuser les graces que ses Sujets lui demandent. Le Duc de *Cadaval*, qui est son premier Ministre, & son Favori, a de puissans L'ennemis, parce qu'il paroît plus zélé qu'eux au service de ce Prince, & qu'il est un peu François. *Lisbonne* seroit une des plus belles Villes de l'Europe par sa situation, & par ses divers aspects, si elle étoit moins sale. Elle est située sur sept Montagnes, d'où l'on découvre les plus beaux paysages qui soient au monde, aussi bien que la Mer, le fleuve du Tage, & les Forts qui gardent l'entrée de cette Riviere. Cette Ville montueuse incommode extrêmement les gens qui sont obligez d'aller à pied, sur tout les Voiageurs, dont la curiosité paroît un peu traversée par la peine

* *Don*, ce mot se raporte parfaitement à celui de *Messire*. Et en Espagne à celui de *Sire* ou *Sieur*. *Dons* les Serviteurs, &c. se qualifient.

de monter & descendre incessamment. Car on n'y trouve pas, comme ailleurs, des carosses de loüage. On y voit de très-belles & très-magnifiques Eglises. Les plus considérables sont la C^h, nôtre Dame de *Loreto*, *san Vicente*, *san Roch*, *san Pable*, & *santo Domingo*. Le Monastère des Bénédictins de *san Bento* est un des plus beaux & des mieux rentés; il eut le malheur de souffrir un incendie qui consuma, le mois passé, une partie de ce bel Edifice, d'où je vis sortir plus de vaisselle d'argent que six mulets n'auroient pû porter. Le Palais du Roi seroit un des plus superbe de l'Europe s'il étoit achevé; mais il en coûteroit du moins deux millions d'écus pour mettre cet ouvrage dans sa perfection. La demeure ordinaire des Etrangers, est vers le *Remolar*, & dans les Maisons de la Façade du Tage. Je connois plusieurs Marchands François Catholiques & Protestans, qui font un commerce considérable dans ce Pais-là. Les premiers y sont sous la protection de France, & les seconds sous celle d'Angleterre ou de Hollande. On y peut compter aussi près de cinquante Maisons Angloises, autant de Hollandoises, & quelques autres Etrangers, qui s'enrichissent en très-peu de temps, par le grand trafic des Marchandises de leur Pais. Les **Baeta*, d'Angleterre, qui sont de petites étofes légères s'y débitent avantageusement. Les toiles de

* Etofes de Colchester.

France, les Crofes de foie de Tours & de Lion, les rubans, les dentelles, & la quinquaille rie rapportent de gros profits, par les retours de sucre, de tabac, d'indigo, de cacao, &c.* *L'Alfandiga* du sucre & du tabac est un des meilleurs revenus du Roi, aussi-bien que celle des soieries, des toiles & des draperies, qu'on est obligé d'y transporter en sortant des Vaisseaux, pour y être plombées, moiennant certain tribut, proportionné à la valeur & à la qualité de ces effets. *La Merlusse* ou *Moruë* sèche, paie environ trente pour cent. Ce qui fait qu'on n'y gagne presque rien; si ce n'est en la † primeure. Le tabac en poudre & en corde, qui sont en parti, comme je vous l'ai dit, se vendent en détail au même prix qu'en France: Car le premier se vend deux écus la livre, & le second cinquante sols, ou environ. On fraude aisément les droits de ces Doüanes, lorsqu'on est d'intelligence avec les Gardes, qui sont des fripons flexibles au son d'une pistole. Il n'entre ni male ni valise dans la Ville, qui ne soient visitées par ces bonnes gens. Les galons, franges, brocars, & rubans d'or ou d'argent, sont confisquez comme marchandises de contrebande; n'étant permis à qui que ce soit d'employer de l'or ni de l'argent filez en ses Habits, non plus qu'en ses meu-

* Doüane.

† C'est-à-dire dans le temps que les premiers Vaisseaux de Terre-Neuve arrivent à Lisbonne,

744 VOIAGES DE PORTUGAL,
bles. Les livres, de quelque langue qu'ils
soient, entrent aussi-tôt à l'Inquisition, pour
y être examinez, & même brûlez, quand
ils ont le malheur de déplaire aux Inquisi-
teurs. Ce Tribunal, dont un Médecin Fran-
çois nous a fait une description passionnée,
par la triste expérience des maux qu'il a souf-
ferts dans les Prisons de Goa; ce Tribunal,
dis-je, qui jette plus de feux & de flâmes
que le *Mont Gibel*, est si ardent, que pour
peu que cette lettre en aprochât, elle courroit
autant de risque de brûler que celui qui l'é-
crit. Ce n'est donc pas sans raison que je
prends la liberté de garder le silence; d'autant
plus que les Titulaires du Royaume qui sont
presque tous * *Familiers* de ce saint Office,
n'oseroient eux-mêmes en parler. Il y a
quelques jours qu'un sage Portugais m'in-
formant des mœurs & des manières des Peu-
ples d'*Angola* & du *Brezil*, où il avoit été
plusieurs années, se faisoit un plaisir d'écouter
à son tour le récit que je lui faisois des Sauva-
ges de *Canada*; mais lorsque j'en vins à la gril-
lade des prisonniers de guerre qui tomboient
entre les mains des *Iroquois*, il s'écria d'un
ton furieux, que les *Iroquois* de Portugal é-
toient bien plus cruels que ceux de l'Améri-
que; puisqu'ils brûloient, sans miséricorde,
leurs parens, & leurs amis, au lieu que les
derniers ne faisoient endurer ce supplice qu'aux

* Chevaliers craintifs.

cruels

cruels ennemis de leur Nation. Les Portugais avoient autrefois une telle vénération pour les Moines, qu'ils se faisoient un scrupule d'entrer dans la chambre de leurs épouses, pendant que ces bons Peres les exhortoient à toute autre chose qu'à la pénitence. Mais il paroît aujourd'hui que cette liberté ne subsiste plus. Il faut avouer aussi que la plûpart mènent une vie si déréglée qu'ils m'ont scandalisé cent fois par leurs débauches extraordinaires. Ils se servent des permissions du Nonce du Pape pour exercer toute sorte de libertinage. Car ce Ministre Papal, dont le pouvoir est sans bornes envers les Ecclesiastiques, leur permet, au refus de leurs Supérieurs, de porter le chapeau dans la Ville; (c'est-à-dire d'aller sans compagnon) de coucher hors du Couvent, & même de faire quelque séjour à la Campagne ou ailleurs. Ils seroient, peut être, plus sages, & leur nombre plus petit, s'il n'en étoit pas de faire leurs derniers vœux à l'âge de quatorze ans, aussi bien que les Religieuses. La plûpart des carrosses de Portugal sont des carrosses coupez, qu'on y porte de France. Il n'y a que ceux du Roi & des Ambassadeurs qui puissent être atelez avec six chevaux ou six Mules. Les autres personnes, de quelque nation ou distinction qu'elles soient, n'en ont que quatre dans la Ville, mais ils en peuvent

146 VOIAGES DE PORTUGAL ,
mettre cent lorsqu'ils sont hors de l'enceinte.
Il n'y a que les jeunes gens qui aillent ordinairement en carrosse , car les Dames & les Vieillards se servent de litières. Ces deux Voitures ne sont permises qu'aux Nobles , aux envoieés , aux Résidens , aux Consuls , & aux Ecclesiastiques. Ce qui fait que les plus riches Bourgeois & Marchands se contentent d'une espece de calèche à deux rouës , tirée par un Cheval qu'ils conduisent eux-mêmes. Les Mulets , qui portent les litieres , sont plus grands , plus fins , & moins chargés d'encoleure que ceux d'*Auvergne*. Le couple vaut ordinairement huit cens écus ; & même il y en a qui se vendent jusqu'à douze cens ; sur tout ceux qu'on choisit dans la Province du fameux *Don Guichot* , qui paroît assez éloignée de *Lisbonne*. Les Mules qui tirent le carrosse viennent de *l'Estramadure* , & le couple vaut cent pistoles , ou environ. Celles dont on se sert pour la selle , ainsi que les Mulets de charge , & les Chevaux d'Espagne , sont de cent pour cent plus chers qu'en Castille. Les jeunes Cavaliers se promènent à cheval dans la Ville , quand il fait beau tems , exprès pour se faire admirer des Dames , qui , comme les Oiseaux de cage n'ont que la seule liberté de regarder par les trous des * *Jalousies* , les gens qu'elles souhaiteroient attirer dans leur prison. Les Moines rantez ne sont presque point de * Fenestres à treillis , de l'ouverture du petit doigt.

visite à pied, car leur Couvent entretient une certaine quantité de Mulets de selle, dont ils se servent alternativement: Il n'est rien de si plaisant que de voir caracoler ces bons Peres dans les ruës avec de grands chapeaux en pain de sucre, & des lunettes qui leur couvrent les trois quarts du visage. Quoique cette Ville soit très-grande, & très-marchande, il n'y a cependant que deux bonnes Auberges Françoises où l'on mange assez proprement, à trente & cinq sols par repas. Je ne doute pas que le nombre n'augmentât si les Portugais vouloient donner dans le plaisir de la bonne chere, alors ils ne mépriseroient pas, comme ils font, ceux qui la recherchent avec empressement. Ils ne se contentent pas d'avoir en horreur les mets d'un Traiteur, le nom de cabaret leur est encore si odieux, qu'ils ne rendent jamais de visite aux gens qui campent dans cette habitation charmante; sur ce pied-là, Monsieur, vous pouvez conseiller à vos amis qui seront curieux de voiajer en Portugal, & qui voudront faire quelque séjour dans cette Ville, de se mettre en pension chez quelque Marchand François. On peut faire ici très-bonne chere un peu cherement. La volaille *Dalemrejo*, les lièvres, les perdrix de *S. Ubal*, & la viande de boucherie des *Algarves*, sont d'un goût merveilleux. Les jambons de *Lamego* sont plus exquis que ceux de *Maience* & de *Baione*; cependant cette viande

148 VOIAGES DE PORTUGAL,

est tellement indigeste pour l'estomac des Portugais, que sans la consommation qu'ils en fait chez les Moines, & chez quelques Inquisiteurs, on ne verroit guere de cochons en Portugal. Les vins ont du corps & de la force, sur tout les rouges, dont la couleur va jusqu'au noir. Ceux d'*Algrète* & de *Barra à Barra*, sont les plus délicats & les moins couverts. Le Roi n'en boit jamais; les gens de qualité n'en boivent presque point, non plus que les Femmes. La raison de ceci est que *Venus* a tant de pouvoir en Portugal, qu'elle a toujours empêché, par la force de ses charmes, que *Bacchus* prît terre en ce pais-là. Cette Déesse y cause tant d'idolâtrie, qu'elle semble disputer au vrai Dieu le culte & l'adoration des Portugais, jusques dans les lieux les plus sacrez. Car c'est ordinairement aux Temples & aux processions que les engagements se font, & que les rendez-vous se donnent. Ce sont les postes des *Bendarros*, des courtisanes & d'autres Femmes d'intrigue secrete, qui ne manquent jamais de courir aux Fêtes qu'on célèbre, au moins trois ou quatre fois la semaine, tantôt dans un Eglise & tantôt dans l'autre. Ces Avanturiers ont un talent merveilleux pour faire d'un clin d'œil des déclarations d'amour à ces Donzelles, dont ils re-

* C'est des fanfarons du génie de Don Guichor, qui ne font autre métier que de chercher des aventures.

çoivent la réponse par le même signal ; ce qui s'appelle *Corresponder*. Il ne s'agit ensuite que de découvrir leur maison en les suivant pas à pas, jusques chez elles, au sortir de l'Eglise ; le fin du tour consiste à pousser jusqu'au coin de la rue sans s'arrêter ni sans tourner la tête ; dès-que les bonnes Dames sont entrées chez elles, de peur que les maris ou les Rivaux n'aient le contrechifre de l'intrigue. C'est au bout de cette rue que la vertu de patience est tellement nécessaire aux aventuriers, qu'ils sont obligez d'attendre deux ou trois heures une servante, qu'il faut suivre jusqu'à ce qu'elle trouve l'occasion de faire son * *Recado* en toute sûreté. Il faut se fier à ces bonnes confidentes, & même risquer sa vie sur leurs paroles & sur leur adresse, car elles sont aussi rusées que fidèles à leurs Maîtresses, dont elles reçoivent des presens, aussi-bien que des Amans, & quelquefois des maris. Les Portugaises cachent autrefois leurs visages avec le † *Manto* & ne montraient qu'un œil, comme les Espagnoles font aujourd'hui : mais depuis qu'on s'est aperçû que les Villes maritimes étoient remplies d'enfans aussi blonds qu'en France, & qu'en Angleterre, on a condamné ces

* Le message, ou le mot du guet pour le rendez-vous.
 † *Manto*, voile de tafetas noir qui cachant absolument la taille & le visage, cachoit en même temps bien des intrigues.

150 VOIAGES DE PORTUGAL,
pauvres *Mantos* à ne plus s'approcher du vi-
sage des Dames. Les Portugais ont une si gran-
de horreur pour les armes d'*Aïléon*, qu'ils ai-
meroient mieux se couper les doigts que de
prendre du tabac dans une tabatiere de cor-
ne. Cependant cette marchandise s'introduit
ici comme ailleurs, malgré le fer & le poi-
son, qu'on brave incessamment. Il ne se
passe guère de mois qu'on n'entende parler
de quelque aventure tragique, sur tout à
l'arrivée des Flottes d'*Angola* & du *Brezil*.
Le sort de la plûpart des gens de Mer qui
font ces voyages est si fatal, qu'ils trouvent
leurs épouses dans des Monasteres, au lieu
de les trouver dans leur maison. La raison
de ceci est, qu'elles aiment beaucoup mieux
expier dans ces Prisons, les péchez qu'elles
ont commis dans l'absence de leurs maris,
que d'être poignardées à leur retour. Après
cela, Monsieur, l'on n'a pas eû grand tort de
representer *l'Océan* avec des cornes de Tau-
reau. Car, ma foi, presque tous les gens qui
s'exposent au risque de ses caprices ont à
peu près la même figure. La galanterie est
donc ici trop scabreuse pour s'y attacher,
puisqu'il y va de la vie. On y trouve des
Courtisanes dont il faut tâcher d'éviter le
Commerce. Car outre le danger de ruïner
sa Bourse & sa santé, on court celui de se
faire assommer. Les plus belles sont ordi-
nairement * *Amezadas* par des gens qui les

* *Amezadas*, louées par mois.

font garder à vûë ; cependant , malgré cette précaution , elles se divertissent avec des gens sages aux dépens de ces foux. Ceux-ci sont indispensablement obligez d'entretenir à force de presens l'amour & la fidélité prétenduës de ces *Lais* ; dont la possession est d'une cherté inconcevable. Les Religieuses reçoivent des visites assez fréquentes de leurs *Devotos* ; qui ont plus de passion pour elles que pour les femmes du monde ; comme il paroît par les jalousies , les querelles , & mille autres désordres que l'amour peut causer entre des rivaux. Les Parloirs n'avoient autrefois qu'une grille simple , mais depuis que Milord *Grafson* suivi de quelques Capitaines de sa flotte , eut la curiosité de toucher les mains , &c. des Religieuses d'*Ottvelas* , le Roi ordonna qu'on mît une double grille aux Parloirs de tous les Convens du Roiaume. Il supprima presque aussi-tôt le droit des *Devotos* par la défense qu'il fit d'approcher des Monastères , sans cause légitime , qu'il est facile de suposer , lorsqu'on est assez fou de soupirer pour ces pauvres filles. Les Portugais ont l'esprit vif , ils pensent hardiment , & leurs expressions égalent assez bien la justesse de leurs idées. Il se trouve chez eux de bons Phisiciens & bons Casuistes. Le célèbre *Camens* étoit , sans contredit , un des plus illustres Citoyens du Parnasse. La fécondité de ses belles pen-

152 VOIAGES DE PORTUGAL,
fées, le choix de ses paroles, & l'air poli & dégagé avec lequel il a parlé, ont charmé tous ceux à qui la langue Portugaise est assez familière. Il est vrai qu'il a eû le malheur d'avoir été brocardé par *Moreri* & par quelques auteurs Espagnols, lesquels n'ayant pû s'empêcher d'avouër qu'il n'est pas permis d'avoir plus d'esprit que ce Poëte infortuné, l'ont traité d'incrédule & de profane. Un Moine Catalan se récrie sur cent endroits de ses *Luziadas Endechas Estrivillas*, &c. en le traitant d'impie & d'évaporé. J'en citerai deux ici. Le premier est la chûte d'un sonnet intitulé *soneto Nao impresso*, où il dit, après quelques réflexions : *Mais o melhor de tudo e crer in-Christo*. C'est-à-dire, *après tout le plus sûr est de croire en Christ*. Le second est aussi la fin d'une *Gloza* ; le voici. *Si Deus se Busca no mundo nesses olhos se achara*. Cela veut dire, parlant à une Dame, *si l'on cherche Dieu dans le monde, on le trouvera dans vos yeux*. Les Prédicateurs Portugais élevent leurs Saints presque au-dessus de Dieu, & pour leur faire valoir leurs souffrances, ils les logent plutôt aux écuries qu'en Paradis. Ils finissent leurs sermons par des exclamations & des cris si touchans, que les femmes pleurent & soupirent comme de pauvres-désespérées. On tient ici le mot d'Hérétique pour un titre fort infamant ; la signification en est même très-

odieuse. Les Prêtres & les Moines ont autant d'horreur pour *Calvin*, à cause de la confession retranchée, que les Religieuses ont d'estime pour *Luther*, à cause de son mariage monastérisé; on a fait ici des processions tous les Vendredis du Carême d'un bout de la Ville à l'autre. J'ai vû plus de cent disciplinans vêtus de blanc, lesquels aiant le visage couvert & le dos nud, se fouïétoient de si bonne grace que le sang rejaillissoit sur le visage des femmes, qui étoient assises le long des rues, exprès pour chanter pouïlle aux moins ensanglantés. Ils étoient suivis d'autres maſques portant des croix, des chaînes, & des faisceaux d'épées d'une pesanteur incroyable. Les Etrangers sont presque aussi jaloux que les Portugais, ce qui fait que leurs femmes craignent de se montrer aux meilleurs amis de leurs époux. Ils affectent de suivre la sévérité Portugaise avec tant d'exactitude, que ces captives n'oseroient lever les yeux. Cela n'empêche pas que le malheur, dont ils tâchent de se préserver, ne leur arrive souvent, malgré leurs précautions. On voit ici des gens de toutes sortes de couleurs, des noirs, des mulâtres, des basanez, des olivâtres. Mais la plûpart sont *Trinquenhos*, c'est-à-dire, de la couleur de bled. Ce mélange de teints différens fait voir que le sang est si mêlé dans ce Roiaume, que les véritables blancs y sont en très-petit nombre. Ce qui fait qu'on ne

154 VOIAGES DE PORTUGAL,
sçauoit plus noblement exprimer, *Je suis
homme ou femme d'honneur*, qu'en ces termes,
ou son Branco ou Branca, qui signifie, *je suis
blanc ou blanche*. On peut marcher dans la
Ville nuit & jour, sans craindre les filoux.
On trouve jusqu'à trois ou quatre heures
après minuit, des jouëurs de Guitare, qui
joignent à la douceur de cet instrument des
airs aussi lugubres que le *de Profundis*; les
danfes du menu peuple sont indécentes par
les gestes impertinens de la tête & du ventre.
La musique instrumentale des Portugais
choque d'abord l'oreille des Etrangers, mais
au fond elle a quelque chose d'agréable,
qui plaît lorsqu'on y est un peu accoûtumé.
Il n'en est pas de même de leur musique vo-
cale, car elle est si rude, & ses dissonances
sont si mal suivies, que le chant des Corneilles
est plus mélodieux. Tous les motets qu'ils
chantent dans les Eglises, sont en langue Ca-
stillane, aussi-bien que leurs Pastorales, & la
plûpart de leurs Chançons. Ils tâchent d'imi-
ter les manieres des Espagnols, autant qu'il
leur est possible; même jusqu'au cérémoniel
de leur Cour, auquel on se conforme si pon-
ctuellement, que les Ministres seroient au
desespoir d'en retrancher les moindres for-
malitez. L'habit de cérémonie du Roi & des
Seigneurs est semblable à celui de nos Fman-
ciers, étant composé d'un juste-au-corps
noir, accompagné d'un manteau de même

couleur, d'un grand colet ou rabat de point de Venise, d'une perruque longue avec l'épée & la dague. On donne aux Ambassadeurs le titre d'*Excellentia*, & aux Envoyez & Résidens celui de *Senhoria*. Le Port de Lisbonne est grand, sûr & commode, quoique l'entrée en soit extrêmement difficile; les Vaisseaux mouillent dans le Tage entre la Ville & le Château d'*Almada* à 18. basses d'eau sur un fond de bonne tenuë. Cette Riviere que les Portugais appellent, *O' Rey dos rios*, c'est-à-dire le Roi des Rivieres, a près d'une lieüe de largeur dans cet endroit-là; où la marée monte ordinairement deux pieds à pic, & plus de dix lieües en avant vers sa source. Il est expressement défendu à tous Capitaines de Vaisseaux de guerre & marchands, étrangers ou de la nation, de saluer la Ville au bruit du canon, ni même d'en tirer un seul coup sous quelque prétexte que ce puisse être. Les Consuls de France, d'Angleterre & de Hollande rendent cinq ou six mille livres de rente aux Consuls de ces trois Nations, qui trouvent outre cela le moien d'en gagner autant par le commerce qu'ils font. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous aprendre aujourd'hui de ce beau pays qui seroit, à mon avis, un Paradis terrestre, s'il étoit habitë par des Païsans moins Gentilshommes que ceux-ci. Le climat est charmant & merveilleux, le ciel clair & serain, les eaux merveilleuses, & l'hiver si doux, que

156 VOIAGES DE PORTUGAL,

je ne me suis pas encore aperçû du froid. Les gens y vivent des siècles entiers sans que le faux des années les incommode. Les Vieillards n'y sont point acablez d'infirmitez, comme ailleurs, l'appetit ne leur manque point, & leur sang n'est pas si destitué d'esprits, qu'ils ne puissent donner quelquefois à leurs Epouses des marques d'une santé parfaite. Les fièvres chaudes font du ravage en Portugal, & les maux vénériens y regnent avec tant d'humanité que personne ne cherche à s'en défaire. Le mal de * *Naples*, qu'on dit être le plus envogue, tourmente si peu les gens qui le conservent, que les Médecins mêmes qui l'ont se font scrupule de le chasser, parce qu'il s'obstine à revenir toujours à la charge. Les Officiers de justice ont un air de fierté & d'arrogance insupportables, se voyant autorisez d'un Roi très-sévère Observateur des Loix. C'est ce qui les encourage à chercher noise au peuple, dont ils recoivent assez souvent de cruelles aubades. Il y a quelque temps que le Comte *De Prado*, gendre de Mr. le Maréchal de Ville-roi, prit la peine d'envoier à l'autre monde un insolent † *Corrigidor*, qui se feroit bien passé de faire ce voyage. Ce Gentilhomme, qui étoit en carosse avec son Cousin, rencontra près d'un coin de ruë cet Officier de Justice monté comme un St. George, & par malheur

* C'est à dire le gros mal ou bien *le mal de qui l'a.*

† C'est à dire, Intendant ou Juge de Police.

si fier de son Emploi qu'il ne daigna pas rendre le salut à ces deux Cavaliers. Je vous ai déjà dit que les Seigneurs Portugais sont les gens du monde les plus vains; sur ce pied vous ne serez pas surpris que ceux-ci soient descendus de Carosse & qu'ensuite le Comte *De Prado* ait fait faire au *Corrigidor* le sault de la vie à la mort, dès qu'il eût sauté de son cheval à terre. Un François diroit que le mépris ou l'inadvertance de cet Intendant ne méritoit pas un traitement si rude : mais les Titulaires Portugais, lesquels se couvrent devant le Roi, n'en conviendront pas; quoiqu'il en soit, ils se sauvèrent chez Mr. *Sablée d'Entrées*, qui les fit passer en France dans une Frégate de *Brest*. Au reste, voici l'état des forces du Roi de Portugal; 18. mille hommes d'Infanterie, 8. mille de Cavalerie, & 22. Vaisseaux de guerre, sçavoir,

- 4. Vaisseaux depuis 60. Canons jusqu'à 70.
- 6. Vaisseaux depuis 50. Canons jusqu'à 60.
- 6. Vaisseaux depuis 40. Canons jusqu'à 50.
- 6. Frégates depuis 30. Canons jusqu'à 40.

Vous remarquerez que ces Bâtimens sont un peu légers de bois, d'une bonne construction, & d'un beau gabarit, étant raz pincés & de façons bien évidées. Les Arsenaux de Marine sont en mauvais ordre, & les bons

158 VOYAGE DE PORTUGAL

Matelots sont aussi rares en Portugal, que les bons Officiers de Mer, parce qu'on n'a pas eû le soin de former des Classes de Mariniers, d'établir des Ecoles d'hydrographie, & de pourvoir à mille autres choses nécessaires, qui seroient de trop longue discussion. On accuse les Portugais d'être un peu lents à manœuvrer, & d'être moins braves par mer que par terre.

Les Capitaines de Vaisseaux ont en général 22. *patacas* par mois, & leur table payée lorsqu'ils sont en mer, avec quelques profits.

Les Lieutenans ont 16. *Patacas* par mois.

Les Enseignes ont 10. *Patacas* par mois.

Les bons Matelots ont 4. *Patacas* par mois.

Les Capitaines d'Infanterie ont de solde & de revenant bon en paix comme en guerre, environ 25. *Patacas* par mois.

Les Alufiers, qui sont des espèces de Lieutenans, 8. *Patacas*.

Les Soldats environ 3. Sous de nôtre monnoie par jour.

Les Capitaines de Cavalerie ont de solde & de revenant bon en temps de Paix environ 100. *Patacas* par mois.

Les Lieutenans ont à peu près 30. *Patacas* par mois.

Les Maréchaux de Logis près de 15. *Patacas* par mois.

Les Cavaliers ont le fourrage & 4. Sous par jour.

A l'égard des Officiers Généraux de Terre & de Mer, on auroit de la peine à sçavoir au juste à combien leurs appointemens ont acoutumé de monter; car le Roi donne des pensions aux uns, & des Commanderies aux autres, ainsi qu'il le juge à propos Les Colonels, les Lieutenants Colonels, & les Majors d'Infanterie, les Mestres de Camp de Cavalerie, & les Commissaires, n'ont point aussi de paie fixe. Les uns ont plus, les autres moins: cela dépend des quartiers où sont leurs Troupes, & de la quantité de leurs Soldats ou Cavaliers. Ces troupes sont mal disciplinées les Habits des Cavaliers & des Fantassins ne sont point uniformes; les uns sont vêtus de gris, de rouge, de noir; les autres de bleu, de vert, &c. leurs armes sont bonnes, & les Officiers ne se soucient guère qu'elles soient luisantes; pourvu qu'elles soient en bon état; quoiqu'il en soit, on auroit de la peine à croire que ces Troupes firent des merveilles contre les Espagnols pendant les dernières guerres: il falloit apparemment qu'elles fussent mieux réglées en ce temps-là qu'elles ne sont aujourd'hui, & que l'usage des guitarres les occupât moins qu'il ne fait à présent. Voici en quoi consistent les Monoies du País.

La Piastre d'Espagne ou Pièce de huit, que

160. VOIAGES DE PORTUGAL,

les Portugais appellent *Pataca*, vaut comme l'écu de France. 750. Reiss.

Les demi & les quarts valent à proportion.

Un Reis est un denier, comme je l'ai déjà dit.

Un Vingtain qui est la plus petite monnoie d'argent vaut 20. Reiss.

Un Teston vaut 5. Vingtainss.

Le demi Teston à proportion.

Une Cruzada vieille vaut 4. Testons & 4. Vingtainss.

Une Cruzada nouvelle vaut 4. Testons.

La Mœda d'Ouro, qui est une Pièce d'or vaut. 6. Patacas, & 3. Testons.

Les demi-Mœdas & les quarts valent à proportion.

Les Louïs d'or vieux ou neufs valent également 4. Piastrs, moins 2. Testons.

Les demi & les quarts à proportion.

Les Pistoles d'Espagne de poids valent aussi 4. Piastrs, moins 2. Testons.

Surquoi il y a du profit à tirer en les envoyant en Espagne, où elles valent justement quatre Piastrs.

L'Efigie du Roi de Portugal ne paroît sur aucuns de ces Monnoies, & l'on ne fait point ici de différence entre les Piastrs de *Feuille*, du *Mexique* & du *Perou*, comme on fait ailleurs.

Au reste, vous remarquerez qu'aucune Monnoie de France n'a cours ici, si ce n'est les *Ecus*, les demi, & les quarts.

Les 128 C de Portugal, pésent un quintal de Paris, composé de 100. C Le *Cabido* est une mesure qui excédant la demi aulne de *Paris* de 3. pouces & 1. ligne a justement 2. pieds de France 1. pouce & 1. Ligne. La *Bara* est une autre mesure; il en faut six pour faire dix *Cabidos*. La lieue de Portugal est composée de 4200. pas géométriques de cinq pieds chacun. Je ne vous parlerai point des intérêts du Roi de Portugal, puisque je ne veux point entrer dans les affaires de la politique. D'ailleurs, je vous ai dit que je ne prétendois vous écrire autre chose si ce n'est des bagatelles qu'on nes'est jamais avisé de faire imprimer, sans cela je vous enverrois un détail des différens Tribunaux ou Sièges de Justice, & quelques échantillons des Loix de ce Roiaume. Je vous apprendrois que ce Parlement & cet Archevêché font un des plus beaux ornemens de cette Capitale; que les Bénéfices Eclésiastiques sont d'un grand revenu; qu'il n'y a point d'Abaies Commandataires; que les Religieux ne sont pas si bien rantez qu'on s' imagine, & qu'ils ne sont pas trop bonne chere. Je vous dirois encore que l'Ordre du Roi s'appelle *l'Habito de Christo*, si Madame de *Launoi* ne vous l'avoit appris en racontant son admirable institution. Je me contenterai d'ajouter seulement que le nombre des Chevaliers de cet Ordre surpasse extrêmement celui de ses Commande-

ries, lesquelles sont de très-peu d'importance. Je me borne à présent aux faits que cette Lettre contient. Peut-être pourrai-je revenir encore une fois dans cette Ville Roiale, d'où je compte de partir incessamment, pour aller vers les Roiaumes du Nord, en attendant qu'il plaise à Monsieur de *** d'aller en Paradis, ou de rendre justice à celui qui vous sera toujours plus qu'à lui, très-humble, &c.

A Lisbonne ce 10. Avril 1694.

MONSIEUR,

JE partis de Lisbonne le 14. d'Avril, après avoir fait marché avec un Capitaine de Vaisseau Portugais, qui s'engagea de me porter à Amsterdam, pour trente Piastras. J'eus en même tems la précaution de me pourvoir d'un Passeport du Résident de Hollande, afin qu'on ne m'arrêtât pas en passant dans ce pais-là. Je descendis ensuite en bateau jusqu'au lieu nommé *Belin*, qui n'est éloigné de Lisbonne que de deux lieues seulement. C'est dans ce petit Bourg que tous les Vaisseaux Marchands qui vont & qui viennent, sont obligez de * raisonner au grand Bureau, d'y porter leurs factures, & leurs Connoissemens, afin de paier les droits de leurs Cargaisons. Le 16. nous sortîmes de la Riviere du Tage, en suivant le

* C'est-à-dire, de montrer leurs Passeports, & leurs Connoissemens.

soillage d'une Flotte de la Mer Baltique escortée par un *Lubekois* nommé *Creuger* anobli par le Roi de Suède, quoique matelot d'origine, & qui montoit alors un vaisseau de guerre Suédois de 60. canons. Nous passâmes la barre par le grand *Chenail*, apellée la grande **Passe*; située entre le fort de *Bougio* & les *Cachopas* qui est un grand Banc de sable & de roches de trois quarts de lieuës de longueur, & d'une demie de largeur; sur lequel il est dangereux d'être porté par les marées, lorsqu'il fait calme. Vous remarquerez que nous aurions pû passer entre ce même Banc & le Fort Saint Julien, situé du côté du Nord ou de Lisbonne, vis à vis de celui de *Bougio*, si nous eussions eût des Pilotes du lieu; mais comme nôtre Capitaine Portugais suivoit la Flotte dont je vous parle, il étoit inutile de chercher cette dernière route. Nous ne fûmes pas plutôt au large en pleine mer, au milieu de cette Flotte du Nord, que le brutal Commandant qui la convoioit, arrivant sur nous à pleines voiles envoya un coup de canon à boulet à l'avant de nôtre Vaisseau, & qu'il détacha son Lieutenant pour signifier à nôtre pauvre Patron qu'il eût à paier sans cesse deux Pistoles pour la canonade, & à s'éloigner aussi-tôt de la Flotte, à moins qu'il ne voulût paier cent Piastras pour le droit

* *Passe*, c'est un *Chenail* ou passage entre deux Bancs ou deux Isles, &c.

164 VOIAGES DE PORTUGAL,
d'escorte ; ce qu'il refusa de très-bonne
grace. Laissons cette affaire à part, afin de
vous dire que la barre de Lisbonne est inac-
cessible pendant que les gros coups de vent
d'Oüest & de Sud-Oüest souffent avec impé-
tuosité : ce qui n'arrive ordinairement qu'en
hiver. Ajoûtons à cela que les vents de
Nord & de *Nord-Est* y régner huit mois de
l'année, avec assez de modération. Ce qui
fut causé que nôtre navigation, depuis l'em-
bouchûre du *Tage*, jusqu'au Cap de Fini-
sterre, fut plus longue que celle qu'on fait
le plus souvent de l'Isle de Terre-Neuve en
France. Je n'ai jamais vû de vents plus ob-
stinez que ceux-là. Cependant nous en fû-
mes quittes pour louvoier le long des Côtes,
dont nos Portugais n'osèrent s'éloigner à
cause des *Salteins* qu'ils craignent plus que
l'enfer. Enfin, nous gagnâmes le Cap de
Finisterre après 18. ou 20. jours de navi-
gation. Ensuite, les vents s'étant rangez au
Sud Oüest, nous en profitâmes si bien qu'au
bout de dix ou douze jours nous reconnûmes
l'Isle de *Garnezei*. Il est vrai que sans le
Pilote François qui conduisoit le Navire,
nous eussions donné plusieurs fois aux Côtes
de la * *Manche*, car il faut que vous sçachiez
que les Portugais ne connoissent point ces
Terres, par le peu d'habitude qu'ils ont
dans les Mers du Nord. Ce qui fait qu'ils

* Ou Canal Britannique.

sont obl
lotes ét
Anglete
découvi
Anglois
gagnere
heures.
canons,
dont le
aussi les
les bou
fûrent p
qu'il fal
l'eau ; d
porter a
Tonz ein
lande, c
fit toute
qu'il me
à l'abri
selon le
prétenc
pule q
visite d
qu'à la
le mém
moüill
glois d
siteurs
rer si le
gaison

sont obligez de se munir en Portugal de Pilotes étrangers , lorsqu'il s'agit d'aller en Angleterre ou en Hollande. Le jour que nous découvrîmes cette Isle , deux gros Vaisseaux Anglois chassant sur nous à pleines voiles , gagnèrent nôtre bord en trois ou quatre heures. L'un étoit de guerre du port de 60. canons , & l'autre un Capre de 40. pièces , dont le Capitaine nommé *Couper* , avoit aussi les inclinations naturelles de couper les bourses , comme vous verrez. Ils ne fûrent pas plutôt à bord de nôtre Vaisseau , qu'il fallut amener & mettre la Chaloupe à l'eau ; ce qui fit que je m'embarquai pour porter au Commandant , appellé Monsieur *Tonzein* , le passeport du Résident de Hollande , que je pris à Lisbonne. Celui-ci me fit toutes les honnêtetez possibles , jusques-là qu'il me jura que toutes mes hardes seroient à l'abri de la rapine dudit *Couper* , qui , selon les principes des gens de son métier , prétendoit me piller , avec aussi peu de scrupule que de miséricorde. Cependant , la visite de nôtre Vaisseau ne pouvant se faire qu'à la rade de *Garnezei* , on l'y conduisit le même jour ; & dès que nous eûmes tous mouillé l'ancre , les deux Capitaines Anglois descendant à terre envoiérent des visiteurs à nôtre bord , pour tâcher d'avérer si les vins & les eaux de vie de nôtre cargaison étoient du cru de France , ou pour

166 VOAGES DE PORTUGAL,
le compte des François ; ce qu'il fut impossible de prouver après quinze jours de recherche & de perquisitions , comme je l'appris hier à Lubec. Il est question de vous dire que ce fâcheux contretems me fit résoudre à m'embarquer cinq ou six jours après dans une Frégate Zélandoise , de * Zériczée , après avoir fait présent au Capitaine *Tonzein* de quelques Barils de vin d'*Allegrete* , d'une Caisse d'oranges , & de quelque vaisselle cizelée † d'*Estremos* , en reconnoissance de sa bonne chere & du bon traitement qu'il daigna me faire à son Bord , comme à terre. Ce second embarquement me fut plus favorable que le premier ; car j'arrivai le 3. jour de navigation à Zériczée , d'où je m'embarquai dans une *Semaque* de passage qui me porta jusqu'à *Rotterdam* entre les Isles , à la faveur du vent & des marées. Cette dernière Ville est grande , belle , & très-marchande ; j'eus le plaisir de voir en deux jours le College de la *Meuse* , les Arsenaux de Marine , & la grande Tour que l'industrie d'un Charpentier sçut remettre dans son assiette perpendiculaire , dans le tems que la pente de cet Edifice monstrueux faisoit craindre qu'il ne tombât sur la Ville.

* Ville des Zélandois.

† Ville presque frontiere de Portugal à l'*Estremadura*.

Je vis aussi la Maison du fameux *Erasmus*. Après avoir considéré la beauté du Port, ou de la *Meuse*, dont l'entrée est tout-à-fait dangereuse, à cause de quelques bancs de sables qui s'étendent assez loin dans la pleine mer. Au reste, le Commerce de *Rotterdam* est très-considérable, & les Marchands ont la facilité de faire venir leurs Vaisseaux aux portes de leurs Magasins par la commodité des Canaux, dont cette grande Ville est entrecoupée. Deux jours après à cinq heures du matin, je me servis d'une espèce de Coche d'eau pour aller à *Amsterdam*. C'est un Bateau couvert à varangue platte, long & large, dans lequel il régné un banc de chaque côté de prouë à pouë; un cheval est suffisant pour tirer cette Voiture, avec laquelle on fait un lieuë par heure, moyennant 3. sols & demi de nôtre monnoie par lieuë. Ils partent à toute heure pleins ou vuides, pour toutes les principales Villes de Hollande; mais il faut souvent traverser des Villes pour changer de voiture. Je traversai celles de *Delft*, de *Leide*, & de *Harlem* qui me parurent grandes, belles & propres, ensuite j'arrivai à *Amsterdam* sur le soir, après avoir navigué douze lieuës sur des Canaux bordez de bois, de prairies, de jardins, & de maisons d'une beauté singuliere. Dès que je fûs à l'Auberge, mon Hôte me donna

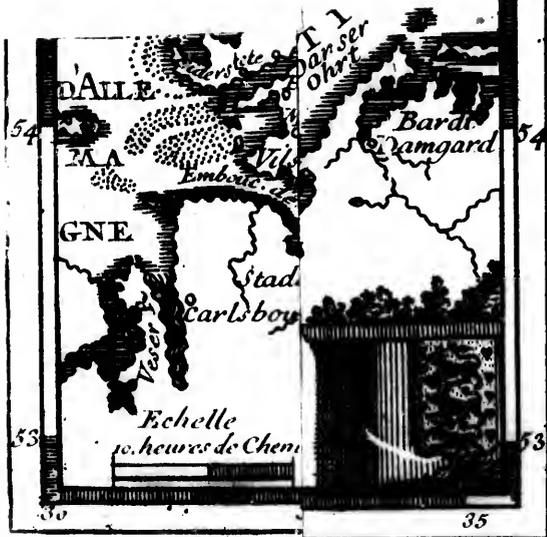
un Conducteur , qui me fit voir en sept ou huit jours tout ce qu'il y a de plus curieux dans cette florissante Ville ; quoique je l'eusse pû faire en trois ou quatre jours, s'il eût été possible de trouver des Carosses de louïage, comme à Paris, ou ailleurs. Elle est belle , grande , & nette. La plûpart des Canaux sont bordez de très-jolies Maisons , il est vrai que l'eau croupissant dans ces grands Réservoirs , sent mauvais au tems des grandes chaleurs. Les Maisons sont presque uniformes , & les ruës tirées au cordeau. *L'Hôtel de Ville* est bâti sur des Pilotis, quoique cette masse de pierre soit extrêmement pesante. Elle est enrichie de plusieurs belles pièces de Sculpture & de Peinture , & même ornée de quelques Tapisseries de haut prix. On y voit des pierres de marbre , de jaspe, & de porphyre d'une beauté achevée , mais ce n'est rien en comparaison des écus qui moisissent sous les voûtes de ce monstrueux édifice. *La Maison de l'Amirauté* est encore une bonne pièce , aussi-bien que son Arsenal. *Le Port* , qui n'a guère moins d'un grand quart de lieüe de front , étoit si couvert de navires , qu'on eût pû sauter des uns aux autres assez facilement. Je vis quelques Temples assez curieux , sans compter la *Synagogue* des véritables Juifs , qui y ont l'exercice public de leur vénérable Secte, en considération de son ancienneté. Les Eglises Catholiques ,
Luthé-

Luthériennes, &c. y sont tacitement tolérées & l'on y prie Dieu à portes fermées, sans cloches ni carrillons. J'eus le plaisir de voir aussi les maisons des Veuves & des Orphelins, & même celles des Scelerats & des pécheresses qui travaillent sans cesse, pour l'expiation de leurs pécadilles. La *bourse* est une piece d'Architecture assez grande pour contenir 8000 hommes. Mais, ce que j'ai vû de plus superbe, ce sont dix ou douze maisons de *musicos*, ainsi nommées à cause de certains instrumens de musique pitoiablement animez, au son desquels un tas de coureuse font donner dans le piège, les gens qui ont le courage de les regarder sans leur cracher au visage. Elles s'atroupent dans ces Serrails, dès-qu'il est nuit. Dans les uns on jouë des Orgues, & dans les autres du Claveffin, ou de quelques autres instrumens estropiez. On voit dans une grande Chambre de plein pié, ces hideuses Vestales habillées de toutes pieces, & de toutes couleurs, par le secours des Juifs, qui leur loüent des coëfures & des habits, qu'ils ont conservé pour cet usage de pere en fils, depuis la destruction de *Jerusalem*. Tout le monde y est fort bien reçu, moiennant dix ou douze sous qu'il faut paier, en entrant, pour un verre de vin, capable d'empoisonner un Elephant. On voit entrer un gros Matelot sa pipé à la bouche, ses cheveux gluans de sueur, & sa culote de gouldron colée sur le

370 VOYAGES DE PORTUGAL,
cuisses; faisant des S jusqu'à ce qu'il tombe aux
pieds de sa Maîtresse. Ensuite il entre un La-
quais demi saoul, qui vient chanter, danser
& boire de l'eau de vie pour se desennivrer.
Celui-ci est suivi d'un soldat qui tempête &
fulmine à faire trembler ce Palais, ou d'une
troupe d'aventuriers, qui portent le man-
teau sur le nez, pour faire le Diable à quatre,
& se faire assommer de cinquante coquins
plus brutaux que des Anes. Enfin, Monsieur,
c'est un amas de toutes sortes de Vauriens,
qui, malgré l'odeur insupportable du tabac &
du pied de messager, demeurent dans ce Cloa-
que jusqu'à deux heures après minuit, sans
rendre tripes & boiaux. C'est tout ce que
j'en sçai pour le present. Je vis quelques
Marchands François Catholiques en passant
par cette fameuse Ville, dont les principaux
sont les sieurs de *Morracin* & *Darreche* Baio-
nois, & gens de mérite & de probité, qui ont
acquis déjà beaucoup de bien & de réputa-
tion. On m'a dit qu'il y avoit aussi un très-
grand nombre de réfugiés, entre lesquels il
s'en trouvoit qui ont établi des manufactures,
où les uns se sont enrichis, & les autres entie-
rement ruinés. Ceci prouve que le refuge
a été favorable aux uns, & fatal aux autres.
En effet, il est constant que tel a porté de
l'argent en Hollande, s'y voit misérable
aujourd'hui, & tel autre qui n'avoit pas une
obole en France, s'est fait Crésus dans

ombe aux
re un La-
, danser
ennivrer.
mpête &
ou d'une
le man-
à quatre,
coquins
Monsieur,
Tauriens,
u tabac &
s ce Cloa-
nuit, sans
ut ce que
quelques
en passant
rincipaux
eche Baio-
é, qui ont
le réputa-
à un très-
lesquels il
ufactures,
tres entie-
le refuge
ux autres.
a porté de
miserable
bit pas une
résus dans





cette République. Il me reste à vous dire, qu'il n'est point de Pais au monde, où les bonnes Auberges soient plus cheres qu'en celui-là. On y fait paier le lit & le feu à proportion des repas, dont on paie un demi *Ducaton* qui vaut 41. sols de France, sur le pied du change present. De sorte que pour le souper, le dîner, le lit, & le feu du Maître & du Valet, il en coûte au moins 8. florins de nôtre Monnoie. Voici en quoi consistent celles de Hollande.

Un *Ducaton* vaut 3. Florins 3. sous. Un écu blanc 50. Sous, une Livre 20. Sols. Un Scalin. 6 Sols. 1 Sol 16. Deniers.

Voici quelques mesures de Hollande.

La lieuë a près de 3800. pas Géométriques. L'aune est d'un pied 10. pouces, & 2. lignes de France.

La *℔* est égale à celle de Paris.

La pinte est égale à la Chopine de Paris.

C'est tout ce que je puis vous dire de ce Pais-là.

Quand je partis d'*Amsterdam* pour aller à *Hambourg*, je pris la voie la plus douce, & la moins chere, qui est celle de l'eau. J'avois résolu d'arrêter une place dans le chariot de Poste; mais on m'en détourna d'abord, à cause des risques que j'aurois couru d'être arrêté sur les terres de quelques Princes d'Allemagne, où l'on est obligé de montrer ses

LE
DANEMARK.
 Suivant les dernières
 Relations.
 Par N. de Fer.

Pointe de SKAU



57

56

55

54

53

Echelle de Chemin PARTIE D'AL



58

59

54

53

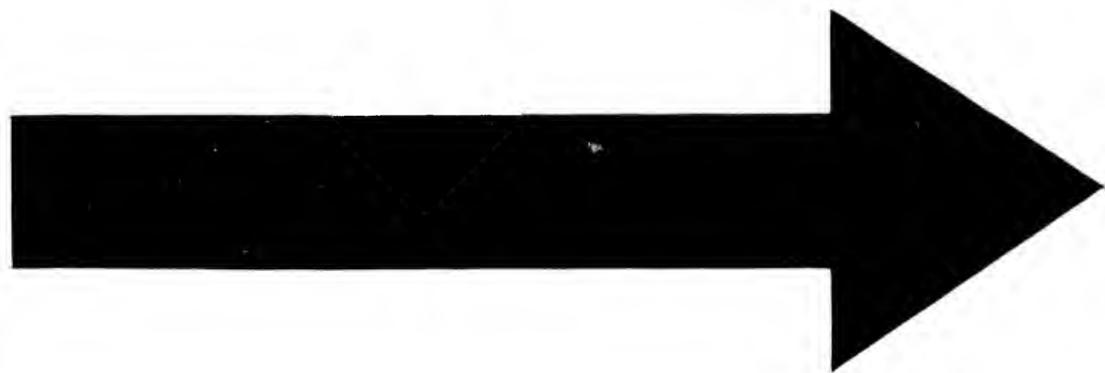
R T I E D' A L L E M A G N E

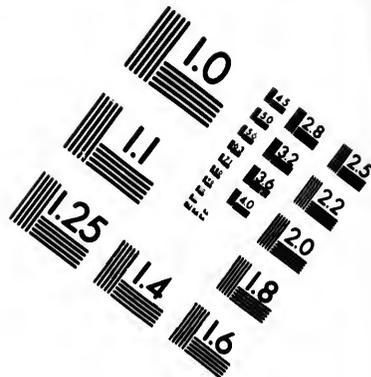
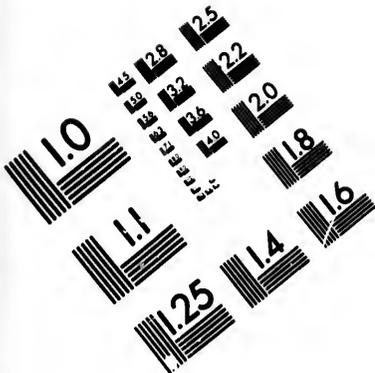
272 VOIAGES DE PORTUGAL,
Passéports : ce conseil épargna ma bourse , & ma personne , car il m'en eût coûté quarante écus par cette voiture , pour maître & valet ; au lieu que j'en fus quitte pour 5. dans le *Boier* où je m'embarquai : Il en part deux toutes les semaines pour *Hambourg* expressement , pour y porter des Passagers , qui peuvent louer de petites cahutes ménagées dans ce bâtiment , pour la commodité des gens qui veulent être en particulier. Ces *Boiers* seroient tout-à-fait propres à naviguer dans le *Fleuve S. Laurent* par la côte du Sud , depuis son embouchure jusqu'à *Quebec* , & sur tout de *Quebec* jusqu'à *Monreal*. Ils seroient meilleurs que nos barques pour cette navigation , par cinq ou six raisons , que je vous expliquerai. Premièrement , ils callent la moitié moins que nos barques de même port ; ils présentent à 4 quarts de vent ; on les navigue à peu de frais , c'est-à-dire avec moins d'*Agrez* & *Appareux* , & de matelots que nos barques. Ils peuvent * *Virer le bord* d'un clin d'œil ; au lieu qu'il faut cinq ou six minutes à nos barques pour cette manœuvre. Ce qui fait qu'elles donnent quelquefois à la côte en † refusant

* *Virer le bord*, c'est changer de bord, lorsqu'on lavoie , c'est-à-dire mettre la prouë & les voiles au contraire de ce qu'elles étoient avant que de virer de bord.

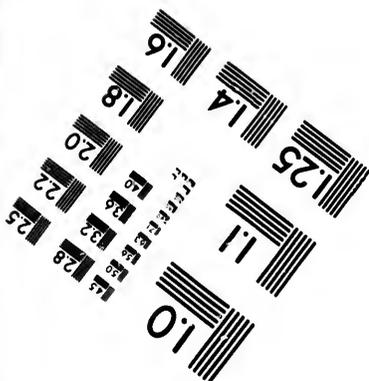
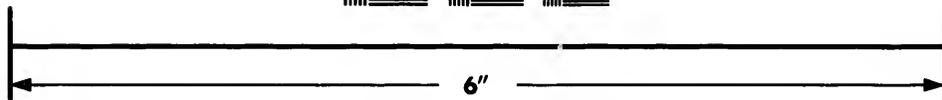
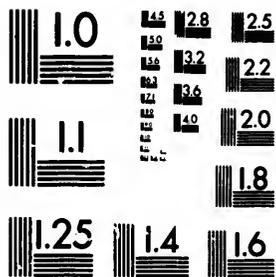
† *Refuser* c'est quand un bâtiment ne veut pas tourner au vent , lorsqu'il est question de virer de bord , en présentant la prouë , presque au même endroit où il avoit la poupe.

ils peuvent toucher sur le sable & sur le gravier sans risque, étant construits à Varangue demi plate, pendant que nos barques qui sont pincées & de façons évidées, ne scauroient échouer sous voiles sans se briser. Voilà Montres les avantages que ces bâtimens ont sur les nôtres, ainsi vous pouvez hardiment écrire aux marchands de la Rochelle que ce commerce de Canada, que ces Boiers ont ouvert d'une très-grande utilité dans ce Pays; & vous les obligerez de leur en donner en même tems les dimensions suivantes, qui sont les principales de celui dans lequel je m'embarquai, & qui est un des plus petits qu'on fasse en Hollande. Il avoit 42. pieds de longueur, depuis l'étrave jusqu'à l'estambord, sur 10. piez de Bau. Le fonds de cale avoit 8. piez de large, & cinq de creux, ou environ. La cabane de prouë avoit six piez de longueur; elle étoit accompagnée d'une petite cheminée dont le tuyau sortoit sur le pont, au pied du virevaut. Celle de poupe étoit de même grandeur, & son tillac étoit élevé de trois piés au-dessus du Pont; la barre de son éfroiable Gouvernail passoit sur la route de cette Cahute. Ce petit bâtiment sans façons, avoit des *Varangues* presque aussi plates que les *Chaland*s de la Seine. L'étrave avoit cinq piés d'équestre, & l'estambord environ 10. pouces. Son Vibord étoit à peu près d'un pié & demi d'élévation; son mâc-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



avoit plus de 30. piez de haut, sur 10. pouces de Diametre ; sa voile avoit à peu près la figure d'un triangle rectiligne. Il avoit des *semelles*, qui sont des especes d'aîles, dont les charpentiers connoissent fort bien l'utilité. Enfin, pour en être mieux éclairci, vous pouvez écrire en Hollande, d'où l'on pourra vous en envoyer un modèle en bois ; car, quelque description que je vous en fasse, les charpentiers François n'y connoîtront presque rien. Il en est de ceci comme de certains instrumens de Mathématique, ou d'autres machines, dont les plus habiles gens ne sçauroient s'en faire une idée juste, à moins qu'ils ne les voient.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*, se fait par les *Wat*, c'est-à-dire entre la terre ferme & une chaîne d'Isles situées à deux ou trois lieuës au large, autour desquelles la marée monte & descend, comme ailleurs. Vous remarquerez qu'il y a des *Chenaux* entre ces Isles & la terre ferme, qui sont plus profonds que le reste du Terrain, qu'on découvre à droit & à gauche, lequel assèche toutes les marées. Il est aisé de suivre ces *Chenaux* par le moien de certaines *Balizes* ou *Arbrisseaux*, plantées sur le sable de distance à autre. Dès que la marée est à demi-haute, on peut lever l'ancre, en suivant ces *chenaux*, quoiqu'ils serpentent extrêmement, & même il est facile de louvoier à la faveur

du couraut, quand le vent est contraire, jusqu'à ce que la mer vienne au point d'être presque basse. Car alors il faut que le bâtiment échoüe sur le sable, & demeure ensuite tout-à-fait à sec. Je vis plus de trois cens *Boiers* plus grands que le nôtre, durant le cours de cette navigation, qui me paroît aussi sûre que celle d'une Riviere, à la réserve d'un trajet de 10. lieuës, qu'on est obligé de faire en pleine mer, depuis la dernière Isle jusqu'à l'embouchûre de l'*Elbe*. Les marées montent 3. brasses à pic, depuis l'entrée de cette riviere jusqu'à *Lauxembourg*, situé à dix ou douze lieuës au dessus de *Hambourg*; ce qui fait que les Vaisseaux de guerre peuvent aisément monter jusqu'à cette dernière Ville.

Cette navigation d'*Amsterdam* à *Hambourg*, se fait ordinairement en sept ou huit jours, parceque les vents d'Oüest régner les trois quarts de l'année dans ces parrages-là. Mais nôtre voiage n'en dura que six, quoique nôtre Patron fût obligé de perdre une marée pour aller * *raisonner* à la ville d'*Estade* située à une lieuë de l'*Elbe*, où les Bâtimens doivent paier le peage au Roi de *Suede*, à la réserve des *Danois*, qui pourroient avoir autant de droit d'en exiger un semblable,

* *Raisonner*. C'est-à-dire produire ses passeports & les Factures, & paier ensuite les droits.

176 VOYAGES DE PORTUGAL,
s'ils vouloient se prévaloir des moïens
qu'ils trouveroient de fermer le passage
de cette riviere avec les Canons de *Gluc-
stat*. L'*Elbe* a une grande lieuë de largeur
vers son embouchûre , & sa profondeur
est suffisante pour les Vaisseaux de cin-
quante à soixante pieces dans le *Chenail* ,
au tems des marées de la pleine & de la
nouvelle Lune. J'avouë que l'entrée de
cette riviere est très-difficile , & par
conséquent dangereuse , à cause d'une in-
finité de sables mouvans qui la rendent
inaccessible de † *non vië*, aussi-bien que la
nuit , malgré la précaution qu'on a eu de
construire une tour de bois un peu avant
dans la mer , pour y faire des feux qu'on dé-
couvre d'assez loin. *Hambourg* est une gran-
de Ville irrégulièrement fortifiée de gazon.
Je ne vous parle point du gouvernement
Démocratique de cette Ville Anscatic ,
non plus que de ses dépendances ; car il est à
croire que vous n'ignorez pas ces sortes de
choses , dont les Géographes traitent si am-
plement. Je me contenterai de vous dire
qu'elle est considérable par son commerce,
comme il est aisé d'en juger pour peu qu'on
considère l'avantage de sa situation. Elle
fournit presque toute la haute Allemagne ,
de toutes sortes de marchandises étrangères ,
† *Non vië* , tems obscur , couvert de brùil-
lards..

L,
 : moiens
 e passage
 de *Gluc-*
 e largeur
 ofondeur
 de cin-
Chenail,
 & de la
 ntrée de
 & par
 d'une in-
 rendent
 en que la
 a eu de
 eu avant
 qu'on dé-
 ne gran-
 de gason.
 ernement
 éatic,
 car il est à
 sortes de
 nt si am-
 ous dire
 mmerce,
 eu qu'on
 on. Elle
 emagne,
 angeres,
 de broüil-



ler à tout moment. On s'y divertit avec
 bien. On y trouve ordinairement des Tron-
 pes de Comédiens François ou Italiens, &c.

H 5.

HAMBOURG



LAMBOURG



de toutes sortes de marchandises étrangères,

† Non vûë, tems obscur, couvert de brüille.
bards.

par la commodité de l'Elbe , qui porte des bateaux plats de 200. Tonneaux jusqu'au dessus de *Dresde* , & même on peut dire que cette Ville est d'un grand secours à l'Electeur de *Brandebourg* , puisque ces mêmes bateaux montent jusques dans l'*Apelle* & dans quelques autres rivieres des Etats de ce Prince. Les Marchands de *Hambourg* trafiquent dans toutes les parties du monde , à la réserve de l'Amérique ; ils envoient peu de Vaisseaux aux Indes Orientales , & dans le fonds de la Méditerranée , mais beaucoup en Afrique , en Moscovie , en Espagne , en France , en Portugal , en Hollande , & en Angleterre , & même ils ont deux Flottes qui font le Commerce d'*Archangel* , où elles se trouvent annuellement à la fin des mois de Juin & de Septembre. Cette petite République entretient quatre Vaisseaux de guerre de cinquante Canons , & quelques Frégates légères , qui servent à convoier les Vaisseaux destinez pour la Méditerranée , ou pour les côtes de Portugal & d'Espagne , où les *Mores* ne manqueroient pas de les enlever , s'ils n'aviguoient dans ces mers-là sans escorte. Cette Ville n'est ni belle ni laide , mais la plupart des ruës sont si étroites , que les carrosses sont obligez d'arrêter ou de reculer à tout moment. On s'y divertit assez bien. On y trouve ordinairement des Troupes de Comédiens François ou Italiens , &

même un *Opera* Allemand, dont la maison, le théâtre & les décorations ne cedent en rien aux plus beaux de l'Europe. Il est vrai que les habits des Acteurs sont aussi hétéroclites que leurs airs ; mais on peut se dédommager par la simphonie qui paroît assez bonne. Les environs de *Hambourg* sont tout-à-fait beaux, pendant l'Été, à cause d'une infinité de Maisons de Campagne qui sont ornées de jardins très-jolis & très-curieux, où les arbres fruitiers qu'on y voit en très-grand nombre, produisent d'assez bons fruits, par le secours de l'Art, au défaut de la Nature. Au reste, je ne puis sortir de ces environs-là, sans vous raconter une chose assez particulière. Il faut donc vous dire qu'on trouve des Champs de bataille près de *Hambourg*, sur les territoires de *Danemarck* & de *Lubeck*, où les querelles particulières se terminent à la vûë d'une infinité de spectateurs, qui en sont avertis à son de trompe, quelques jours avant que les Champions entrent en lice. Il y a ceci de remarquable, que les combattans, soit à pied, soit à cheval, imploront la médiation de deux seconds, pour juger seulement des coups & les séparer de part & d'autre, dès qu'il y a quatre gouttes de sang répandues. Ce qui fait que les parties se retirent pour la moindre égratignure.

Et s'il arrive que l'une des deux tombe :

Sur le carreau, le vainqueur rentrant sur le territoire de *Hambourg* se retire en triomphe dans cette Ville; au bruit des cris de joie que les spectateurs font retentir dans les airs pour honorer sa victoire. Ces Tragédies sont assez ordinaires dans ce Pais-là. Car comme c'est l'abord d'une infinité d'étrangers, il arrive toujourns quelque désordre, qui se termine de cette maniere. Autrefois les *Danois*, les *Suédois*, & les *Allemands* accouroient en ces lieux-là, quand il s'agissoit de terminer les démêlez qui arrivoient entr'eux dans leur Pais, où les duels sont étroitement défendus. Mais leurs Souverains ont mis ordre à cela, par la déclaration qu'ils ont faite de les punir à leur retour, avec autant de sévérité, que s'ils se fussent battus dans leurs Etats.

Je partis de *Hambourg* après y avoir séjourné cinq ou six jours; & me servant du chariot de poste qui va journallement à *Lubeck*, dont chaque place coûte un écu & demi, j'arrivai le même jour dans cette Ville-là. Dès que nous arrivâmes aux portes, on nous demanda qui nous étions: Chacun dénonça franchement son Pais & sa profession; mais la crainte d'être arrêté m'empêcha d'être aussi sincère que les autres passagers. Je fis un peu le Jésuite dans cette rencontre-là, car je fus obligé de dire, en dirigeant mon intention, que j'étois Marchand.

Portugais, ce qui fit que j'en fus quitte pour être apellé Juif; ensuite on nous laissa passer sans faire la visite de nos coffres. La Ville de *Lubeck*, n'est pas si grande, ni si peuplée que celle de *Hambourg*, mais les rues sont plus larges & plus droites, & les maisons plus belles. Les Vaisseaux sont rangez à côté les uns des autres, le long d'un beau Quai, qui régné d'un bout de la Ville à l'autre, sur une Riviere si étroite, qu'elle est, à mon avis, plus profonde que large; son plus grand commerce est celui de la Mer *Baltique*, quoi-qu'elle n'en est éloignée que de deux lieues. C'est justement l'endroit où je suis à présent, qui est située à l'embouchure de cette petite Riviere, dans laquelle, il est impossible que les grands Vaisseaux puissent entrer, à cause d'une Barre, sur laquelle on ne trouve tout au plus, que 14. ou 15. pieds d'eau, dans le tems même que les vents du large font accidentellement enfler les eaux, à peu près comme les marées de l'Océan. Je m'embarquerais demain ici dans une Frégate destinée à porter des passagers à *Copenhague*, pourvû que le vent de Sud continuë comme il a fait aujourd'hui; j'ai retenu la chambre de poupe dont je ne paie que deux Ducats, qui valent à peu près 4. écus de France. C'est la monnoie la plus courante, & la plus commode dans tous les Païs du Nord. Car elle a son

cours en Hollande, en Danemarck, en *Suède*, & chez tous les Princes d'*Allemagne*. Mais il faut prendre garde à n'en point recevoir qui ne soient de poids, si l'on veut éviter la chicane & la perte de quelques sols. Au reste, j'ai trouvé jusqu'ici de bonnes auberges dans toutes les Villes où j'ai passé. Le bon vin de *Bordeaux* ne manque non plus à *Hambourg* qu'à *Lubec*. On y boit aussi des vins de *Rhin* & de *Moselle*, mais je les trouve plus propres à faire cuire des carpes, qu'à toute autre chose. Adieu, Monsieur, le tems de finir ma Lettre & de plier bagage, s'approche à l'heure qu'il est. J'espère d'être après demain à *Copenhague*, si ce vent de Sud est autant nôtre ami que je suis,

Monsieur, vôtre Travemunde, &c. 1694.

M O N S I E U R,

LE vent de Sud-Est qui souffloit dans le tems que je vous écrivis ma dernière Lettre, nous conduisit jusqu'au Port de cette bonne Ville de *Copenhague*, ensuite il nous quitta pour aller porter le dégel aux Terres septentrionales de *Suède*, où il étoit attendu depuis quelques jours. Ce petit trajet de Mer que nous fîmes en deux fois vingt & quatre heures, me parut assez divertissant; car j'eus le plaisir de voir à bas-bord, c'est-à-dire à la main gauche, quelques Isles Danoi-

182 VOIAGES DE PORTUGAL,
ses qui paroissent être assez peuplées, s'il en
faut juger par la quantité de Villages, que
je découvris en rangeant ces Isles, d'un tems
clair & serain, à la faveur d'un petit vent
frais & modéré. Ce trajet me sembleroit un
peu dangereux en tems d'hiver, à cause des
bancs de sable qui se trouvent en quelques
endroits, car comme les nuits sont courtes,
& les vents impétueux dans cette saison, je
craindrois fort d'y échouër, malgré toute
sorte de précaution. Dès que j'eus mis pied
à terre dans cette Ville-ci, les gens de la
Doüane firent la visite de mes valises, où ils
trouvèrent plus de feüilles de papier, que de
pistoles. Le lendemain de mon arrivée j'al-
lai saluër Mr. de *Bonrepans* qui étoit allé
prendre l'air depuis quelques jours à la cam-
pagne, pour le rétablissement de sa santé.
Ensuite je revins dans cette Ville, qui peut
être mise au rang de celles qu'on apelle en
Europe grandes & belles. La fortification en
est bonne & réguliere; mais par malheur elle
n'est pas revétuë. La Citadelle qui défend
l'entrée du Port a le même défaut. Ce Port
est un des meilleurs du monde, car la Natu-
re & l'Art l'ont mis à couvert de toute sorte
d'insulte. Le terrain de *Copenhague* est uni,
les ruës sont larges, & les maisons presque
toutes de brique à trois étages. On y voit
trois belles Places; entr'autres celle du Mar-
ché du Roi, ainsi nommée à cause de sa

, s'il en-
ges, que
un tems
etit vent
eroit un
cause des
quelques
courtes,
aison, je
ré toute
mis pied-
ens de la
s, où ils
, que de
ivée j'al-
étoit allé
à la cam-
sa santé.
qui peut
appelle en-
cation en
heur elle
i défend
Ce Port.
la Natu-
uté sorte
est uni,
presque
n y voit
du Mar-
se de sa

ainsi en-
étoit bâti à la moderne. Car il suffit que
l'harmonie des proportions se rencontre dans.



toutes de onze à trois lieues. On y voit
trois belles Places ; entr'autres celle du Mar-
ché du Roi , ainsi nommée à cause de sa

Statuë équestre qu'on a eû le soin d'y élever. Cette Place est environée de quelques belles Maisons , dans l'une desquelles Mr. de *Bonrepaus* est logé. Cet Ambassadeur avoit besoin d'une aussi grande Maison que celle qu'il occupe , aiant un aussi grand train. La magnificence de sa Table répond merveilleusement bien à celle de ses Equipages. Tout le monde l'estime & l'honore avec raison. Je n'en dirai pas davantage voulant rattraper l'article de la Ville , qui paroît très-avantageusement située , comme on le peut voir dans la Carte de l'Isle de *Zélande*. Elle est fort commode pour les Vaisseaux marchands qui peuvent entrer , sans peine , dans les Canaux qui la traversent. On y voit des Edifices-curieux , les Eglises de *notre-Dame* & de *St. Nicolas* sont grandes & belles. La *Tour Ronde* , dont l'escalier à girons rempans permétroit aux Carosses de monter jusqu'au haut , passe pour une curieuse Masse d'Architecture. La *Bibliothéque* , qui se trouve renfermée dans le corps de ce Bâtiment est pleine de Livres & de Manuscrits fort précieux. La *Bourse* est encore un Edifice admirable par raport à sa longueur , outre qu'elle est située dans le plus bel endroit de la Ville. Le *Palais du Roi* , me paroît aussi estimable par son antiquité que s'il étoit bâti à la moderne. Car il suffit que l'harmonie des proportions se rencontre dans

COPENHAG



COPENHAGEN



284 VOYAGES DE PORTUGAL,

la Masse de ce Château, dont les meubles & les peintures sont d'une beauté achevée. Le cabinet de Curiosité du Prince Roial, est rempli d'une infinité de pièces tout-à-fait rares. Les Ecuries du Roi ne contiennent à présent que 100. Chevaux de Carosse, c'est-à-dire 13. ou 14. attelages de différentes espèces, & cent cinquante chevaux de Selle; mais les uns & les autres sont également beaux. *Christians-stave* est une seconde Ville séparée de *Copenhague* par un grand Canal d'eau vive. La Maison Royale de *Roxembourg*, située aux extrémités de la Ville, est ornée d'un Jardin délicieux. Venons maintenant au caractère des Princes & des Princesses de la Cour. Il est inutile de parler de la valeur & de la vigilance du Roi: Car ces deux qualités de ce Monarque sont assez bien connues de tout le monde. Je me contenterai de vous dire simplement qu'il a beaucoup de jugement & de capacité, & qu'il est fort attaché aux intérêts de ses Sujets, qui le regardent comme leur Père, & leur Libérateur; étant grand Capitaine, il sait tout ce qu'un habile homme de guerre doit savoir. Il est affable & généreux, au suprême degré. Il parle également bien le Danois, le Suédois, le Latin, l'Allemand, & même l'Anglois, & le François. La Reine est la Princesse la plus accomplie qui soit au monde, c'est tout dire. Le Prince Roial est le

digne Fils de ce grand Roi, & de cette bonne & vertueuse Reine. Comme vous l'avez entendu publier par autant de bouches qu'il y a de gens en France. Il est sçavant, il a l'esprit subtil, mêlé de douceur, & ses manières sont aussi Royales que sa Personne, ce qui fait qu'on lui souhaite, en le voiant, le bonheur & la prospérité que sa physionomie lui promet. Le Prince *Christian* est un aimable Prince, aussi-bien que le Prince *Charles* son Cadet. Il paroît je ne sçai quel air d'affabilité sur leur visage, qui charme tout le monde. Le Prince *Guillaume* leur Frère est un jeune Enfant tout-à-fait joli. La Princesse *Sophie*, qu'on nomme ordinairement la Princesse Royale, a l'air effectivement Royal. Elle est belle, jeune, bien faite, ayant de l'esprit comme un Ange. C'en est assez pour la mettre au-dessus de toutes les Princeses de la Terre; outre qu'elle a mille autres bonnes qualitez, dont le détail seroit un peu trop long, pour être inseré dans une Lettre. Parlons d'autre chose. On vit ici presque pour rien, quoique le bon poisson soit un peu cher; de sorte que les repas ne coûtent dans les meilleures Auberges que 15. ou 16. sols. La viande de boucherie n'est pas si succulente, ni si nourrissante qu'en France: mais la volaille, les oiseaux de rivière, les lièvres, & les perdrix, sont merveilleux. La bouteille du meilleur vin de Grave,

186 VOIAGES DE PORTUGAL,
ne coûte que 15. sols. Les Carosses de
louage s'y trouvent à un écu par jour, & à
60. livres par mois. Les eaux sont bourbeuses
& pesantes, ce qui fait qu'on a recours à la
bière qui est bonne, claire, saine & d'un prix
fort raisonnable. Les Réfugiez François ont
ici l'exercice libre de leur Religion sous la
direction de Mr. de la *Placette* Ministre
Bernois, à qui la Reine donne une très-bon-
ne pension, pour le soin d'une Eglise publi-
que dont cette Princesse est la Proteéctrice.
Le Roi passe ordinairement l'Eté dans ses
Maisons de Campagne, tantôt à *Yagesbourg*,
à *Eréderisbourg*, & à *Cronembourg*. Il n'y a
guère de Prince au monde qui puisse pren-
dre le plaisir de la chasse des Bêtes fauves
plus agréablement que lui. Tous ses Parcs
sont pleins de chemins assez larges pour cou-
rir en Chaise. D'ailleurs, les Chevaux Danois
ont un galop étendu très-commode pour les
Chasseurs, & les Chiens de ce pais-là ne tom-
bent presque jamais en défaut. Sa Table est
aussi bien servie qu'il se puisse. Ce qui fait
qu'au retour de la chasse, il trouve un nou-
veau plaisir à faire une chère angélique. Ce
Prince s'occupe aussi très-souvent à faire la
revûë de ses Troupes, à visiter ses Places,
ses Magasins, ses Arséniaux, & son Armée
Navale. Il tire quelquefois à l'oïseau avec
les Seigneurs de sa Cour. Il prit ce diver-
tissement il y a deux mois à un quart de

lieuë d'ici. Cet oiseau de bois, gros comme un coq, étoit planté sur le faite d'un Mât; Le Roi tira le premier de cent pas, mais sa bale n'enleva qu'une petite pièce du cou. Ses Courtisans tirèrent ensuite si adroitement qu'il ne restoit plus qu'un morceau de cet Oiseau, que ce Prince fit sauter à la fin, après avoir été disputé par un assez grand nombre de tireurs. On trouve peu de gens ici qui n'entendent assez bien le François. Messieurs de l'Academie Roiale ne connoissent peut-être pas mieux la délicatesse & la pureté de cette Langue que Madame la Comtesse de *Frize*, qui par son esprit, par sa naissance, & par sa beauté, passe à bon droit pour la perle & l'ornement de cette Cour. Les *Danois* sont bien faits, civils, honnêtes, braves & entreprenans; & leurs façons de faire ont quelque chose d'aimable, en ce qu'ils sont tout-à-fait affables & complaisans. Je les croi gens de réflexion & de bons sens, éloignez de cette affectation & de cette vanité insupportable; au moins je voi qu'ils procèdent avec un dégagement Cavalier en toutes choses. Les Dames sont fort belles & fort enjouées, aiant toutes généralement beaucoup d'esprit. Quelques-unes ne manquent pas de vivacité, quoique le climat semble un peu oposé à ce brillant, qui leur sied parfaitement bien. Les *Danois* se plaignent qu'elles sont un peu plus fières, ou plus

188 VOIAGES DE PORTUGAL,
scrupuleuses qu'elles ne dévoient ; ils ont
raison sur le scrupule ; pour la fierté je n'en
sçai rien ; quoiqu'il en soit on prétend que
le *qu'en dira-t'on* est la cause qu'elles ne re-
çoivent presque point de visite ; si c'est pour
éviter l'occasion , qui fait le larron , à la
bonne heure : mais si c'est pour éviter les
traits de la médisance , qui régné autant ici
qu'ailleurs , elles ne font rien qui vaille ; car
enfin elles ont plus de sagesse & de vertu
qu'il n'en faut pour essuier des escarmou-
ches de soupirs sans s'émouvoir. Au reste ,
on les voit assez souvent chez Monsieur de
Gueldenew , Vice-Roi de Norwegue , &
frere naturel du Roi. Ce Seigneur , qui est
un des plus magnifiques de l'Europe , se fait
un plaisir de faire donner tous les jours une
grosse table de 18. couverts où ces Dames
sont aussi bien reçûes que les Cavaliers de
distinction , lesquels après le repas ont ac-
coûtumé de faire des parties de jeux , ou de
promenade avec elles. On trouve la même
chere & la même compagnie chez Mr. le
Comte de *Revenclau* , qu'on tien ici pour
un des plus zéléz & des plus habiles Mi-
nistres du Roi. Ces repas sont un peu trop
longs pour moi , qui suis accoûtumé de dî-
ner en poste , c'est-à-dire en cinq ou six mi-
nutes , car ils durent ordinairement deux
heures. Les mets excellens qu'on y sert
en profusion ont dequoi satisfaire le goût,

la vûë, & l'odorat. Ces tables ne diférent en autre chose des meilleures de nôtre Cour, si ce n'est qu'on y sert de grandes piéces de bœuf salé. Dont il me semble que les *Danois* auroient tort de manger avec tant de plaisir, s'ils n'avoient pas le soin de chasser du gosier la salive de cette viande avec l'agréable liqueur du bon homme Noé. Parmi les différentes sortes de vin qu'on y boit, ceux de *Cahors* & de *Pontac* sont les seuls dont un François se puisse accommoder. Il semble que ce soit une coûtume inviolablement établi dans les Païs du Nord d'avaler une ou deux coupes de biere, avant que de passer au vin, dont on fait trop d'estime pour le gâter avec l'eau. On dit que ces repas duroient autrefois quatre ou cinq heures, & qu'on bûvoit assez cavalierement pendant ce tems-là, malgré les risques de la goutte. Mais cet usage est maintenant aboli; d'ailleurs, les verres sont si petits, & la modération est si grande, qu'on sort de table avec toute sorte de tranquillité. Ce n'est pas qu'en certaines fêtes extraordinaires on fait encore des festins, où les conviez sont indispensablement obligez de boire quelques rasades effroiables dans certains *Welcoms*, autrefois en usage parmi les Grecs, sous le nom de *Αγάθα Δαιμνος*. Le souvenir de ces vases me fait trembler, depuis l'accident imprévu qui m'arriva malheureu-

190 VOIAGES DE PORTUGAL,
sément, il y a deux mois chez Mr. de *Gueldenew*. Ce Viceroy régatoit dix-huit ou vingt Personnes de l'un & de l'autre Sexe, à l'honneur de la naissance d'un de ses Enfants. Le hasard voulut que j'eusse l'honneur de me trouver au nombre des Conviez, qui furent tous obligez, à la réserve de Mr. de *Bonrepais*, de boire pendant le repas deux douzaines de rasades, à la santé des presens & des absens. Je vous avouë que j'étois fort embarrassé de ma contenance, & que j'aurois presque autant aimé boire le fleuve de St. Laurent que ces Fontaines de vin : Car il n'y avoit aucune aparence de tricher, ni de s'en défendre. Il ne s'agissoit plus de faire des réflexions sur l'étrange situation où je me trouvois; il falloit, suivant le proverbe, boire le vin, puisqu'il étoit déjà tiré; c'est-à-dire, faire comme les autres. Cependant on apporta sur la fin du repas un grand *Welcom* d'or contenant deux bouteilles, que tous les Cavaliers furent obligez d'avalier plein à la santé de la Famille Roiale. Dieu sçait si jamais le triste Nautonnier trembla de meilleure grace à l'aspect du naufrage, que je fis à l'abord de ce Vase monstrueux. Je veux bien vous dire que je le bûs, mais je n'acheverai pas, s'il vous plaît le reste de l'histoire; car je ne prétens pas faire trophée de l'action héroïque que je fis, à l'imitation de trois ou quatre autres, qui déchargèrent leur

conscience d'aussi bonne grace que moi, au pied de la Table. Après ce coup fatal j'étois si mortifié que je n'osois paroître, & même très-disposé à quitter incessamment le País, si mes Compagnons de bouteille & de disgrâce ne m'en avoient dissuadé par une infinité de proverbes Allemans, qui sembloient louer ce généreux exploit, sur tout celui-ci. *S'il est honteux de trop prendre, il est glorieux de rendre.* Au reste, les Gentilshommes *Danois* vivent assez commodément du revenu de leurs Terres, & même leurs Païsans ne manquent de rien, comme les nôtres, si ce n'est d'argent. Ils ont des grains & des Bestiaux, pour vivre graslement, & pour paier le fief à leurs Seigneurs. N'est-ce pas assez d'être bien vêtu, & bien nourri? Je voudrois bien sçavoir à quoi servent les écus des Païsans de Hollande, pendant qu'ils ne mangent que du beurre & du fromage étendu sur du * *Pompernik*? si c'est pour paier le tribut à leur République, il faut aimer avec bien de l'aveuglement une ombre de liberté qu'on achete aux dépens de la substance qui maintient sa vie & sa santé. Le meilleur coup que les *Danois* aient jamais fait, c'est lorsqu'ils ont mis leurs Rois sur le pied qu'ils sont aujourd'hui. Ce

* *Pompernik*, est une espece de pain noir comme la cheminée, pesant comme du plomb & dur comme des cornes.

lui qui régné à présent exerce le pouvoir arbitraire avec autant d'équité que son Prédécesseur. Avant ce tems-là ce n'étoit que Factions , Cabales , & Guerres Civiles dans le Roiaume. On ne voioit que des désordres dans l'Etat & dans la Société. Les Grands oprimoient les Petits , & les Rois eux-mêmes étoient , pour ainsi dire, assujettis aux Loix de leurs Sujets. En un mot , ce phantôme de liberté, dont ces Peuples se laissoient ébloüir , comme plusieurs autres , par de fausses lueurs , ne servoit qu'à les rendre esclaves d'une infinité de Roitelets , qui agissoient en Souverains , sans craindre le pouvoir borné des Rois. Les revenus du Roi de Danemarc se montent , à présent , à 5. millions d'écus. C'est un fait incontestable que je sçai de très-bonne part. Il entretient près de trente mille Hommes de bonnes Troupes réglées, bien disciplinées , & régulièrement païées , sans compter les Milices qui sont toujours prêtes à marcher. Outre qu'il peut encore lever quarante mille Hommes dans le besoin , sans dépeupler ses Etats. Ses Officiers ont des apointemens raisonnables ; sur tout ceux de Marine , qui n'ont pas , comme les nôtres , plus de paie qu'il leur en faut , à proportion de nos miserables Capitaines d'Infanterie & de Cavalerie , lesquels sont obligez de faire assez maigre chere , pour subvenir aux dépenses dont

dont les Capitaines de Vaisseaux sont exemptés. On dit qu'il est avantageux à ce Prince de prêter ses troupes à ses alliez, non par rapport aux sommes qu'il en peut retirer, mais seulement pour les tenir en haleine, les aguerir & les perfectionner dans l'art Militaire, afin d'en tirer de l'utilité dans l'occasion. Vous remarquerez, Monsieur, que le Roi de Danemarck est au-dessus de ce scrupule ridicule qu'ont la plupart des autres Princes, de n'employer à leur service les étrangers qui ne sont pas de leur Religion. Messieurs de *Cormailon*, *Dumeni*, *Libat*, & plusieurs autres, ont des emplois considérables dans ses troupes, quoiqu'ils soient François & Catholiques. Cela fait voir que ce Monarque est persuadé que les gens d'honneur manqueroient plutôt à la Religion qu'à la fidélité qu'ils doivent à leur Maître. Entre nous, je croi qu'il a raison; car enfin le premier point de toute Religion consistant dans la fidélité qu'on doit à Dieu, à l'Ami, & au bienfaiteur, rien ne peut ébranler un honnête homme, ni le porter à agir contre son devoir. Je ne veux pas juger des autres par moi-même, mais pour moi, je vous assure que si j'avois embrassé le service des *Turcs*, avec ma liberté d'être Catholique fiéffé, & qu'il fût ensuite question d'embraser la Ville de Rome, j'y mettrois le feu le premier par l'obéissance que je devois au *grand Seigneur*. Changeons de propos. Les

194 VOYAGE DE PORTUGAL,
Loix de Danemarck contenûes dans le Livre
Latin que je vous envoie, vous paroîtront
si claires, si sages, si distinctes, qu'elles sem-
blent avoir été dictées par la bouche de *S.
Paul*; d'où vous conclurez ensuite que ce
Païs n'est guère favorable aux Procureurs,
Avocats, & autres gens de chicane. J'a-
vouë que l'article des rencontres vous sem-
blera déraisonnable, comme il l'est effecti-
vement, car au bout du compte, il est
presque aussi desavantageux de tuër son en-
nemi, que de se laisser tuër soi-même. La
Cour de Danemarck est aussi belle qu'aucu-
ne autre de l'Europe, à proportion de sa
grandeur. Les équipages des Seigneurs qui
la composent sont des plus magnifiques. Ce
qui est singulier, c'est qu'il n'est permis qu'aux
personnes de la famille Roïale de donner
des Livrées rouges à leurs Laquais. L'heu-
re de la Cour est depuis midi jusqu'à une
heure & demie, ou environ. Le Roi se
fait voir pendant ce tems-là dans un Salon
rempli de gens d'une propreté achevée, on
n'y voit que des Habits brodez & galonez à
la mode & de bon goût. Les Ministres étran-
gers s'y trouvent régulièrement: car le Roi
leur fait l'honneur de les écouter avec plaisir.
On y trouve peu de Chevaliers de *l'Eléphant*,
cet Ordre n'étant conféré qu'aux premiers
du Roïaume. On peut dire qu'il est au-
jourd'hui le plus noble de tous ceux de

l'Europe, & qu'il a moins dégénéré que les autres. Cela est si vrai que de trente-quatre Chevaliers, dont il est composé, les trois quarts sont Princes Souverains. L'Ordre de * *Danebrouc* est plus commun, & par conséquent moins considérable, quoique les Chevaliers qui sont revêtus de ce colier jouissent de plusieurs prééminences & prérogatives tout à fait belles. Les Fils naturels des Rois de Danemarc ont les titres de † *Gueldenlew* & de *Haute Excellence*, leurs femmes sont pareillement distinguées par celui de *haute Grace*. Le Roi régnant en a deux, qui ont plus de mérite qu'on ne sçauroit dire; l'aînée sert en France avec tout l'aplaudissement imaginable. Le second qui n'a que quinze ans, & qui est ici, promet beaucoup, a de l'esprit infiniment, il est beau, bien-fait, & de bonne mine; en un mot, c'est un des Chevaliers des plus accomplis que j'aie vû de ma vie. Il est pourvû de la charge de Grand-Admiral; & ce qui vous surprendra, c'est qu'il entend mieux la construction des Vaisseaux, & les Mathématiques, que les plus habiles Maîtres. Il y a deux Eglises Catholiques libres, permises, & publiques dans les Etats du Roi de Danemarc; l'une à *Glucstat* & l'autre à *Altena*. L'air de ce País est fort sain pour les gens sobres, & très-contraire à

* *Danebrouc*, signifie l'ordre blanc.

† *Gueldenlew*, signifie Lion d'or.

196 VOIAGES DE PORTUGAL,
ceux qui n'ont pas l'esprit content. On ne
connoît ici d'autre maladie que celle du
Scorbut. Les Médecins en attribuent la cau-
se à l'air salé, & chargé d'une infinité de
vapeurs épaisses & condensées, lesquelles
s'unissant sur la surface de la terre, s'infi-
nuent avec l'air dans les poumons, & par
leur mélange avec le sang retardent si fort
son mouvement, qu'il se coagule & de-là
provient le scorbut; mais avec la permis-
sion de ces Docteurs, je prendrai la liber-
té d'embrasser le parti de l'air de cette a-
gréable Ville, en les priant de considérer
que les impressions de l'air sur la masse du
sang, sont moins fortes que celles des ali-
mens. Si le scorbut provenoit des mau-
vaises qualitez de l'air, il s'ensuivroit
que tout le monde en seroit attaqué,
ce qui n'est point; car les trois quarts des
Danois en sont exempts. Je fonde mon
raisonnement sur tous les soldats qui mou-
rurent de ce mal en 1687. au Fort de *Fron-*
zenac & de *Magara*, comme je vous l'é-
crivis l'année * suivante, où l'air est le plus
pur & le plus sain qui soit au monde. Il
est donc plus raisonnable d'en attribuer la cau-
se aux alimens, c'est-à-dire aux viandes sa-
lées, au beurre, au fromage, & même au
défaut d'exercice, & au sommeil excessif.
C'est un fait dont tous les gens de Mer,

* 1688, Voyez mes lettres de cette année-là.

qui auront fait des voiageurs de long cours, ne disconviendront pas, dès qu'ils auront vû les terribles ravages que le scorbut sçait faire sur les équipages des Vaisseaux. Il faut donc s'en prendre aux mauvais alimens dont j'ai parlé, selon le sentiment d'un habile homme, en qui j'ai beaucoup de foi. Il me disoit un jour que ces alimens acides augmentent l'acidité du sang, ce qui fait que celui de ces sortes de maladies est destitué d'esprits, ou du moins ils s'y trouvent en si petite quantité, qu'ils sont facilement absorbés & envelopés par les acides qui y dominent, si bien qu'il est impossible qu'ils puissent exciter de grands fermentations. Pour ce qui est du long repos, & du trop long sommeil, tout le monde sçait qu'ils disposent beaucoup à l'obstruction des intestins & qu'ils servent à engendrer des suc crus, empêchant toutes les évacuations sensibles accoutumées, tant par le mouvement ralenti des esprits, que par l'insensible transpiration des parties les plus subtiles. Sur cela je conclus que les viandes fraîches, les bons potages, le sommeil réglé, & l'exercice modéré *ad ruborem, non ad sudorem*, sont les antidotes du scorbut & les meilleurs correctifs de la masse du sang sur la mer, comme sur la terre. Si cette digression est un peu longue, vous devez, Monsieur, l'attribuer au desir que j'ai de vous donner quel-

298 VOIAGES DE PORTUGAL,
ques avis pour vous préserver de cette ma-
ladie , en cas qu'il vous prenne envie de faire
quelque voiage de long cours ; & ne croiez
pas , s'il vous plaît , que je me sois écarté du
fil de ma narration , pour prouver que l'air
de cette Isle est meilleur que celui de Portu-
gal , c'est ce que je ne sçai pas. Car quel-
que air que je respire , je me porte égale-
ment bien. Il est vrai que l'inconstance du
temps qu'on remarque ici pourroit me
chagriner un peu , si j'étois obligé d'y passer
le reste de ma vie. Car le tems change as-
sez souvent trois ou quatre fois le jour , pas-
sant du froid au chaud , du sec à l'humide ,
& du clair à l'obscur. J'ai eû l'honneur de
faire la révérence au Roi dans son Château de
Frederisbourg , où il conféra l'ordre de l'*Ele-
phant* à quelques Princes d'Allemagne , par
procuration. Cette cérémonie , qui me pa-
rut tout-à-fait belle , y attira quantité de per-
sonnes de distinction , entr'autres tous les Mi-
nistres étrangers , qui se firent un très-grand
honneur d'y assister. Quelques jours après ,
ce Prince alla prendre l'air à *Cronembourg* ,
situé directement sur les rives du Dé-
troit du *Sund*. La fortification de ce Châ-
teau est régulière, il est revêtu de brique , &
garni d'un grand nombre de coulevrines de
gros calibre , & de bonne longueur , qui dé-
fendent l'entrée de ce Détroit , auquel je puis
donner 3500. pas géométriques de largeur.

e'est-à-dire, une grande lieue de France. C'est un plaisir de voir entrer & sortir chaque jour une infinité de Vaisseaux, qui vont, & qui viennent de l'Océan à la Mer Baltique. Et comme les canons de *Cronembourg* sont les clefs de cette porte, il faut que tous les bâtimens étrangers viennent indispensablement mouïller au Bourg d'*Elseneur*, pour y raisonner, avant que de passer outre. Vous me direz, peut-être, qu'une grosse Flotte de Vaisseaux de guerre n'auroit pas trop de peine à franchir ce passage, aux dépens de quelques canonades, je l'avouë; mais si l'Armée navale du Roi de Danemarc étoit mouïllée dans ce détroit, je suis persuadé qu'elle en défendrait l'entrée. Sur ce pied-là je conclus donc qu'on ne doit pas trouver étrange que Sa Majesté Danoise exige un médiocre tribut des Vaisseaux Marchands de toutes les Nations, à la réserve des Suédois. Au moins, il me semble qu'il est plus en droit de le faire que le Grand-Seigneur au détroit des *Dardanelles*. Car la plupart des Vaisseaux qui entrent dans la Mer Baltique vont faire leur commerce à *Lubec*, en *Brandebourg*, à *Danzie*, en *Prusse*, en *Courlande*, en *Livonie* & en *Suede*; au lieu que ceux qui entrent dans les *Dardanelles* abordent aux Ports du Grand-Seigneur, pour trafiquer avec ses sujets, & non pas avec d'autres. Je voudrois bien sçavoir si le Roi d'Espagne ne prétendroit pas

200 VOIAGES DE PORTUGAL,
qu'on lui païât aussi le droit d'entrée au dé-
troit de *Gibraltar*, si l'Europe & l'Afrique
avoient l'honnêteté des'aprocher tant soit peu
l'une de l'autre ; même sans cela , qui sçait
si ce Prince aiant un jour une puissante Ar-
mée navale , ne s'aviserait pas de l'exiger ?
Cette question n'est pas si problématique que
vous le croiez. Quoiqu'il en soit , il y a
bien des gens qui s'imaginent à la bonne foi ,
qu'on pourroit se dispenser de paier le tribut
du passage du *Sund* , si l'on s'obstinoit à passer
par un des deux *Belts*. Mais ils se trompent.
Cela seroit bon si les sables qui sont dans la
Mer , étoient aussi fixes que ceux qu'on im-
prime sur les Cartes Marines ; ce qui n'est
pas ; car les uns se meuvent à chaque tem-
pête , & changent de place , au lieu que les
autres demeurent éternellement sur le pa-
pier. D'ailleurs , il y a une infinité de ro-
chers couverts & de courants irréguliers in-
connus aux Pilotes les plus experts , malgré
leurs cartes & leurs * flambeaux de mer , cù
ces écucüils ne sçauroient être marquez. Char-
geons de propos , & disons que le Danemarc
produit quantité de choses qu'on y débite a-
vantageusement aux Anglois & aux Hollan-
dois. En voici quelques-unes ; le ségle , le
froment , le Cidre , l'hydromel , les pom-
mes , les bœufs , les vaches , les cochons gras ,
les chevaux , le fer , le cuivre , le bré , &
* Livres de cartes Hidrographiques , &c.

toutes sortes de bon bois de charpente, sur tous les mâts de Norwègue, où il s'en trouve d'assez grands d'un seul brin pour mâter l'Arche de Noé; il y a des mines d'argent dans cette partie Septentrionale, dont on prétend que le Roi pourroit tirer quelque avantage, s'il vouloit faire de la dépense pour les ouvriers.

Les Norwègiens trafiquent aussi quantité de peaux d'Ours, de Renard, de Martres, de Loutres & d'Elan, qui ne sont pas si belles que celles de *Canada*. Venons aux forces maritimes du Roi de Danemarc. Sa Flotte, qui est toujours bien entretenue, aussi-bien que ses Magasins, & ses Arsenaux de Marine, est composée de 28. Vaisseaux de Ligne, de 16. Frégates, & de 4. ou 5. Brûlots, sçavoir,

- 8. Vaisseaux depuis 80. canons jusqu'à 100.
- 10. Vaisseaux depuis 60. canons jusqu'à 80.
- 10. Vaisseaux depuis 50. canons jusqu'à 60.
- 16. Frégates de 10. canons jusqu'à 26.
- 3. Galiotes à Bombes.
- 1800. Charpentiers entretenus.
- 400. Canoniers entretenus.

La paie des Capitaines de Vaisseaux est différente; les uns ont 300. écus par an, & les autres 400. Les Capitaines Commandeurs en ont 500. & les Commandeurs 600. Outre cela il y a douze gardes marines,

202 VOYAGES DE PORTUGAL,
qu'on appelle apprentifs, à 100. écus de paie
par année. Or il faut que vous remarquiez,
s'il vous plaît, que ces appointemens ne sont
pas si médiocres que vous pourriez vous
l'imaginer; car on vit plus commodément
en Danemarck avec trente écus, qu'en France
avec cent.

Outre les forces maritimes, dont je viens
de parler, le Roi peut trouver au besoin
24. Vaisseaux depuis 40. canons jusqu'à
près de 60. que ses sujets sont obligez de lui
fournir à sa volonté; & dont ils se servent
pour le commerce d'Espagne, de Portu-
gal, & de la Méditerranée. Il faut remar-
quer en passant que les Vaisseaux Danois
de 50. pièces peuvent hardiment préter
le côté aux Vaisseaux Anglois ou François
de 60. à cause de la grosseur de leur Ar-
tillerie, & de la force de leur bois. Tous
ces bâtimens, dont je parle, sont construits
à varangue demi plate, ce qui fait qu'ils
sont assez pesans de voile, leur mâture est
grosse & courte. Courte, pour ne pas som-
brer sous les voiles, lorsqu'il s'agit de passer
des Caps, des Isles, des Rochers & des Bancs,
dans un gros tems, & grosse, afin de pou-
voir porter les voiles à tard, en doublant ces
Caps, ces Isles, &c. quand les vents foux
& pesans de la Mer Baltique soufflent avec
impétuosité, les matelots qui sont employez
au service du Roi de Danemarck sont bien

AL,
écus de paie-
remarquez,
ens ne sont
urriez vous
modément
u'en France

ont je viens
au besoin
ons jusqu'à
ligez de lui
se servent
de Portu-
aut remar-
ux Danois.
ent. préter
u François
e leur Ar-
ois. Tous
construits,
fait qu'ils
mature est
e pas som-
it de paren-
des Bancs,
n de pou-
ublant ces
ents foux
flent avec
emploiez
sont bien

nourris & bien paies; & ce qu'il y a d'avan-
tageux pour ces gens-là, c'est qu'on leur
donne dix ou douze écus de conduite, *grat-*
is, outre leurs gages, dès que la Flotte est
rentrée dans le Port de *Copenhague*, pour
desarmer. Cependant, il y a toujours 3000.
matelots entretenus ici, & logez dans des
casernes uniformes, situées aux extrémités
de la Ville. Finissons par les monnoies de ce
Roiaume.

Un Risdal Banque vaut 50. sous de Lubec..

Un Risdal Danois vaut 48. sous de Lubec..

Un Seletdal vaut 32. sous de Lubec..

Un Marc Dänsch vaut 16. sous de Lubec..

Un Marc Dansch vaut 8. sous de Lubec..

Un demi-Marc Dansch vaut 4. sous de Lubec..

Un sol de Lubec vaut deux sous Danois; &
deux sous Danois valent 14. deniers de
France. Faites vos réductions sur ce pied-
là. Un Ducat d'or vaut ordinairement deux
Risdals Danois, & quatorze sous, quelque-
fois deux sous plus ou moins. Le *Röfen-*
bel vaut le double. C'est-à-dire deux Du-
cats. Le Louïs d'argent ou l'Ecu de France
passe en Dannemarc pour un *Risdal* Danois.
Les demi & les quarts à proportion, aussi
bien que les Louïs d'or. Les lieuës de l'Isle
de Zélande, sont composées de 4200. pas
géométriques; celles de Norwægne sont
plus grandes, & celles de *Holstein* plus petites.

204 VOIAGES DE PORTUGAL,
L'aune de *Copenhague* est d'un pouce & demi
plus grande que nôtre demi-aune.

M O N S I E U R ,

JE partis de *Copenhague* trois jours après
la date de ma dernière Lettre, par la com-
modité des carosses de Mr. de *Bonrepais*,
qui voulant éviter l'embarras du passage des
deux *Belts*, prit les devans pour aller atten-
dre à *Coldink* le Roi de Danemarck. Il faut
que vous sçachiez que ce Prince fait tous les
ans ce voiage en poste, quoique sa suite soit
de mille ou douze cens personnes. Les Pai-
sans des Villages situez sur la route, ou aux
environs, sont obligez d'amener leurs che-
vaux à jour & lieu nommé, pour être aussi-
tôt attelez aux carosses & aux chariots,
qui contiennent ce nombre de gens avec leur
bagage. Ces chevaux, quoique petits, sont
nerveux, forts, vigoureux, ramassez, insen-
sibles au froid, & même assez legers pour
aller au grand tort, presque aussi vîte qu'au
galop; la course ordinaire de ces animaux
est de deux ou trois lieuës, aussi-bien que cel-
le des soldats de Caval'erie, qui se trouvent à
toutes les postes pour escorter le Roi des unes
aux autres. C'est le 15. de Septembre que
nous partîmes de *Copenhague* & nous arrivâ-
mes dans trois heures à *Raskild*, aiant fait six
lieuës de 20. au degré. Nous n'eûmes que
le tems de voir les Tombeaux des Rois de

Danemarc, pendant que les Païsans atéloient leurs chevaux aux carosses, & aux chariots. Ces Mausolées de marbre, qui sont des chefs-d'œuvre d'Architecture, sont ornez des bas-reliefs, & d'inscriptions latines. Ces beaux Marbres bien polis sont de *Poros*, de l'*Africain*, du *Brocatelle*, du *Serpantin* & du *Cipollino*. Ces Tombeaux sont renfermez dans les Chapelles d'une Eglise antique qui appartenoit aux *Benedictins*, avant que *Luther* se fit chef de parti. Nous allâmes coucher ce jour-là à un Village près du grand *Belt*, après avoir eû le plaisir de voir quelques beaux Païsages sur la route. Le lendemain à huit heures du matin nous arrivâmes au Bourg de *Corsoy* situé sur les rives de ce Détroit, & fortifié de gazon à queue. Dès que nous fûmes embarquez dans le Yacht destiné pour Mr. de *Bonrepaus*, nous évantâmes nos voiles, mais le vent étoit si foible, & la Mer si tranquille, durant ce trajet de quatre lieues, qu'on eût bû sur le pont des rasades sans verser. Dès que nous eûmes mis pied à terre à *Nibourg*, qui est une petite Bicoque régulièrement fortifiée, nous montâmes en carosse, & le même jour nous allâmes coucher à *Odenzée* Ville Capitale de l'Isle de *Fionie*. Elle est située au milieu de cette Isle, qui est une des plus fertiles du Roiaume. L'Eglise de l'Evêché est, pour le moins, aussi belle que grande, les Rois de

106 VOIAGES DE PORTUGAL,
Danemarck résidoient autrefois dans cette
Ville-là, dont les habitans eurent la cruauté
de massacrer un de ces Princes. La Noblesse
de cette Isle dispute l'ancienneté à celle de
Venise, sur tout la famille de *Trooll*, qui
signifie foreier, & dont les armes parlantes
sont un diable de sable en champ de gueule;
d'où se conjecture que ce *Leo-rugiens* étoit
plus traitable & plus illustre du tems des
premiers siècles, qu'en celui de * l'Auteur
de sept Trompètes, puisque les Nobles se
faisoient honneur de le placer dans l'écu de
leurs armes. Le 18. nous nous mêmes en
marche pour aller à *Midelford*: où nous trou-
vâmes une barque qui nous traversa de l'au-
tre côté du petit *Belt*, après avoir inutilement
attendu plus de deux heures, les chariots qui
portoient les domestiques & les provisions
de Mr. de *Bonrepais*. Dès que le trajet fut
fait, on nous aprit qu'ils s'étoient égarez,
cependant la faim nous pressoit tellement
que nous fûmes obligez d'entrer dans la
maison d'un Métaier, où nous aprêtâmes
nous-mêmes des grillades & des ameletes,
qu'il fallut manger sans boire. Car la biere
de nôtre hôte étoit aussi détestable que son
eau. Quelque tems après, les équipages
arrivèrent; comme il étoit déjà tard, nous
fûmes contraints de passer la nuit dans cette

* Vieux radoteur qui soutient cent rêveries ca-
pables de renverser l'esprit des femmes.

GAL,
dans cette
nt la cruauté
La Noblesse
é à celle de
Trooll, qui
es parlantes
de gueule;
yugiens étoit
u tems des
* l'Auteur
s Nobles se
ns l'écu de
mîmes en
nous trou-
rsa de l'au-
nutilement
hariots qui
provisions
e trajet fut
nt égarez,
tellement
er dans la
aprêtâmes
ameletes,
r la bierre
e que son
équipages
rd; nous
ans cette
évériés cas

ET DE DANEMARC. 107
Mairie. Le jour suivant nous arrivâmes
à *Coldink*, où le Magistrat eut le soin de
loger Mr. de *Bonspaus* dans la plus belle
maison de la Ville, où le Roi arriva trois ou
quatre jours après. Cette petite Ville est
située dans le Pais de *Jutlandt*, sur les rives
d'un Golfe si peu profond, qu'il ne porte
que des barques. Cependant elle est confi-
dérable par la Douane des bestiaux, qui ra-
porte au Tresor-Royal près de deux cens
mille *Risdals*. Le Château est une antique
masse de pierre, qui contient beaucoup de
logement; mais sa situation est tout-à-fait
avantageuse; car il est bâti sur une éminen-
ce d'où l'on découvre tous les Passages d'a-
alentour. Les Danois veulent qu'on croie sur
leur parole qu'un Ange fut envoyé du Ciel
dans la salle de ce Château, pour avertir
Christian troisième, Roi de Danemarck, que
le bon Dieu se préparoit à le recevoir trois
jours après cette notification. Ils ajoutent que
pour conserver la mémoire de cette vision
miraculeuse, on mit dans l'endroit même
où cet Ambassadeur celeste eut l'audience de
ce Prince, un grand poteau, que j'ai vu tou-
tes les fois que j'ai été à la Cour: car c'est
dans cette Salle-là que le Roi se faisoit voir
dans le tems que j'étois à *Coldink*. Nous
en partâmes le 24. pour aller à *Rensbourg*
où nous arrivâmes le 25. après avoir passé
par plusieurs petites Villes & Maisons Roia-

les, dont la description nous meneroit un peu trop loin. Je me contenterai de vous dire, en passant, qu'on a beaucoup plus de plaisir que de peine à courir la poste dans ce Pais-là, soit en chariot, soit en carrosse, à cause de l'égalité du terrain, où l'on trouve aussi peu de cailloux que de montagnes. Le Roi ne fut pas plutôt arrivé à *Rensbourg* qu'il visita les fortifications de cette place, qu'on pourra bien-tôt mettre au rang des meilleures de l'Europe. Ensuite, il fit la revûe d'un corps d'Infanterie & de Cavalerie, dont il eut sujet d'être content. Au bout de quelques jours, il prit la route de *Glucstat*, qui est une petite Ville située sur l'*Elbe*, & presque aussi régulièrement fortifiée que celle dont nous venons de parler. Cependant, Mr. de *Bonrepais*, qui ne pouvoit suivre ce Monarque, à cause des affaires qu'il devoit terminer à *Rensbourg*, avec Mr. l'Abbé *Bidal*, me donna des Lettres pour des Personnes par lesquelles il s'imaginoit que Mr. de *Pontchartrain* se laisseroit fléchir, mais il se trompa, comme vous l'apprendrez bientôt. Je n'eus pas plutôt pris congé de cet Ambassadeur, que je m'en allai à *Hambourg*, où quelques personnes m'avertirent que Mr. le Comte de *Cuniffec*, Envoié Extraordinaire de l'Empereur à la Cour de Danemarck, sollicitoit les Bourguemaîtres de me faire arrêter. La chose me parut assez

NI,
neroit un
vous dire,
plaisir que
is-là, soit
de l'éga-
aussi peu
e Roi ne
u'il visita
on pour-
leures de
vûe d'un
, dont il
bout de
Glucstar,
Elbe, &
que celle
endant,
t suivre
u'il de-
r. l'Ab-
our des
oit que
échir,
rendrez
ngé de
à Ham-
ertirent
ié Ex-
de Da-
res de
t. assez

vrai-semblable, sçachant qu'il avoit pris feu contre moi à *Frederisbourg*, quelque tems auparavant, au sujet de certaines illuminations qu'on fit en ce lieu-là; ce qui m'obligea de me sauver au plus vîte à *Altena*, où j'attendis un passeport de Monsieur le Duc de *Bazière*, sans quoi l'on m'eût arrêté dans la Flandre Espagnole. Dès-que je le reçus, il se présenta l'occasion d'un Carrosse de retour, qui partoit pour *Amsterdam*, dans lequel je fus assez heureux de trouver une bonne place, à très-bon marche, sans être incommodé par le nombre de gens; car nous n'étions que quatre, sçavoir, un vieux Marchand Anglois, une Dame Allemande, sa femme de Chambre, & moi. Ce voiage, qui dura huit jours, m'eût duré huit éternitez, sans l'agréable conversation de cette aimable Dame, qui parloit assez bon François pour s'énoncer avec beaucoup de délicatesse. Imaginez-vous, Monsieur, que les routes de *l'Arabie deserte* ne sont peut-être pas si mauvaises que celles de la *Westphalie*, au moins il est sûr qu'il n'y a pas tant de bouë, mais c'est des gîtes dont je prétens vous parler, car il faut que vous sçachiez que ces Cabarets sont des Archipitiaux, dont les hôtes mourroient de faim, si les étrangers n'avoient pas la charité de leur donner des vivres, dont ils sont obligez de se pourvoir chez de riches Maitaiers, qui se trou-

210 VOIAGES DE PORTUGAL,
vent de distance à autre. On doit se contenter de coucher sur la paille dans ces pitoyables Re-traits, où les voyageurs ont la seule consolation de commander & de faire marcher l'hôte, l'hôtesse, & les enfans, comme bon leur semble. On est trop heureux d'y trouver une poële, & un chauderon pour faire la cuisine. Il est vrai que le bois n'y manque pas; & comme les cheminées sont isolées, & construites en quarré, vingt personnes s'y peuvent chauffer à leur aise. Cependant, j'admirois la patience de cette Dame, qui, bien loin de se plaindre des incommodités du voyage, se faisoit un plaisir de voir pester le Marchand Anglois, la femme de Chambre, & moi. Je conjecturai par son air & par ses manières qu'elle étoit femme de qualité, en quoi je ne me trompai pas, car j'appris après que nous nous fûmes séparés qu'elle étoit Comtesse de l'Empire. Elle connoissoit si bien le génie des François que je ne doutai pas qu'elle n'eût été à Paris; ce qui m'en persuada le plus, c'est qu'elle me parla comme fort sçavante des premières personnes de la Cour. D'ailleurs, elle avoit un vieux domestique François & Catholique, qui n'entendoit presque point l'Alleman. Elle étoit grande, bien-faite, avec assez d'embonpoint, & même si belle, qu'elle fit en vain tout ce qu'elle pût pour me persuader qu'elle avoit cinquante-cinq ans. Elle ne

AE,
contenter
diabiles Re-
seule con-
e marcher
omme bon
d'y trou-
pour fai-
bois n'y
inées sont
vingt per-
aise. Ce-
cette Da-
es incom-
plaisir de
sa femme
i par son
it femme
npai pas,
nes sépa-
pire. El-
çois que
à Paris ;
u'elle me-
remières
elle avoit
Catholi-
Alleman.
ez d'em-
te fit en
rsuader
Elle ne

pouvoit souffrir qu'on lui dit que la fraîcheur de son tein sembloit lui donner un démenti. Elle prenoit cet aveu pour une injure, prétendant que les charmes d'une femme de cinquante ans sont trop ridés pour causer de l'admiration. Chose singulière & bien extraordinaire ! Car les personnes de son sexe ne sont guère accoutumées à tenir ce langage, puisqu'elles aimeroient mieux qu'on attaquât leur vertu que leur beauté. Quoiqu'il en soit, elle me parut fort prévenue contre les gens de notre Nation, qu'elle traitoit d'indiscrets & d'évaporez, se récriant toujours sur la mauvaise opinion qu'ils ont des Allemans. Comment, disoit-elle, est-ce que les François ont l'audace de leur disputer le bon esprit, en les prenant pour des gens grossiers & matériels, au lieu de les prendre pour des gens de bons sens & de réflexion, qui pénètrent le fond des choses avec beaucoup de jugement ? Quoi donc, continuoit-elle, faut-il être François pour avoir de l'esprit ; faut-il avoir cette vivacité & ce faux brillant qui ébloût avec un vain éclat ? Faut-il avoir le feu d'une imagination prompte & subtile pour débiter des sonnettes avec des paroles dorées ? Non, non, cette délicatesse d'expressions est de la crème fouëtée ; il s'agit, pour rendre justice aux uns & aux autres de céder aux François la science de bien parler, & aux Allemans celle de

bien penser. Cette Dame n'en demeura pas-
 là ; car aiant attaqué vigoureusement la
 fierté de la Nation , elle la traita de vaine &
 d'orgueilleuse , dont la présomption & la
 vanité sont les moindres défauts. Vous
 voyez par-là , Monsieur , qu'il falloit qu'elle
 eût été en France , & d'autant plus qu'elle
 le scût fort bien me dire que les François
 insultoient les Allemans par ces proverbes
 ridicules. *Cet homme entend aussi peu rai-
 son qu'un Alleman , il m'a fait une querelle
 d'Alleman. Il me prend pour un Alleman.
 Cette Femme est une bonne Allemande*, pour
 dire qu'elle est sottte & naïve. Cependant ,
 je tâchois de la dissuader , en lui remontrant
 qu'elle devoit faire une grosse différence en-
 tre les François raisonnables & ceux qui sont
 assez foux de s'imaginer , qu'ils sont les mo-
 déles sur lesquels tous les autres Nations
 doivent se former. Je la priai de se défaire
 de ses préjugez, & de croire que les gens d'es-
 prit font beaucoup d'estime des Allemans,
 dont on peut louer le mérite , la probité , le
 bon sens , & la bonne foi. Effectivement ,
 Monsieur , on ne peut refuser ces bonnes
 qualitez aux gens de quelque distinction par-
 mi eux ; aussi l'étimologie du mot *all* qui
 signifie *tout* , & *man* qui veut dire *homme*, fait
 voir qu'ils sont propres à tout faire , comme
 les Jésuites , à qui l'on a donné ce titre de
Jesuita omnis homo ; ce qui fait , par une plai-

fanterie sophistique, que tous les Jésuites sont Allemans. Je n'en demeurai pas-là, car je l'assûrai que nous les considérons par mille beaux endroits, leur étant redevables d'avoir trouvé les propriétés de l'aiman, sans quoi il eût été impossible de faire la découverte du Nouveau Monde; d'avoir inventé l'Imprimerie, sans quoi l'on auroit pris des Manuscrits fabuleux pour des Ecrits divins; & d'avoir enfin trouvé l'invention des Horloges, de la fonte des Canons, & des Cloches. Ce qui prouve clairement qu'ils ont beaucoup d'industrie & de capacité. J'ajoutai à cela que l'Allemagne a produit des Soldats dont la valeur & l'intrépidité ont fait trembler le Capitole, après avoir défait les Consuls Romains, & soutenu vigoureusement les efforts du courage & de la puissance des Légions Romaines. Que l'Allemagne n'a pas été moins fertile en Savans, à la tête desquels on peut mettre *Juste, Lipse, Furstemberg, Mr. Spanheim & Melanchton*. A ce mot de *Melanchton*, la Dame m'interrompit, en me disant qu'elle étoit surprise de ce que les François reprochoient aux Allemans le vice de trop boire, pendant qu'on pourroit leur reprocher celui de Platon avec le jeune *Dion*, & *Agathon*. J'étois prêt à lui répondre, que si les François étoient du goût de ce Philosophe, c'étoit seulement pour aimer aussi constamment des Femmes

GAL,
 emeura pas-
 usement la
 de vaine &
 nption & la
 aûts. Vous
 lloit qu'el-
 plus qu'el-
 es François
 proverbes
 si peu rai-
 une querelle
 n. Alleman.
 unde, pour
 ependant,
 emontrant
 érence en-
 x qui sont
 ont les mo-
 s Nations
 se défaire
 gens d'es-
 Allemans,
 robité, le
 tivement,
 es bonnes
 ction par-
 ot all qui
 omme, fait
 , comme
 ce titre de
 une plai-

214 VOIAGES DE PORTUGAL,
surannées qu'il aimait sa vieille *Archeanaïse* ;
mais je me contentai de lui dire que les
Allemands se sentant offensés du titre de
Beuveurs, supposoient aux François l'amour
Platonique, pour les rendre odieux aux per-
sonnes de son Sexe. Il n'en falut pas d'a-
vantage pour les justifier, car elle se paia
de cette raison. Au reste, elle avoit de l'es-
prit infiniment, & même elle étoit si aimable
à un âge si avancé que si *Balzac* l'eût
vûë, il ne se seroit pas avisé de dire qu'il n'a
jamais pû trouver de belle Vieille en sa vie.
Il falloit, sans doute, que cet Oracle de la
Gascogne entendît par ce mot de Vieille une
femme de 70. ans : Car j'en ai vû trois ou
quatre à l'âge de 60. d'une beauté achevée
sans rides & sans cheveux blancs ; dont les
yeux servoient encore de retraite à *Cupidon*.
Je ne fus pas plutôt arrivé à *Amsterdam*,
que je louai le *Rouf* du Bateau de nuit de
Rotterdam, qui part tous les jours à trois
heures après-midi de l'une de ces Villes, pour
aller à l'autre. J'en fus quitte pour un écu
que je ne regretai pas. Car j'eus la com-
modité de dormir avec beaucoup de tran-
quillité durant la nuit, sur des matelats
que le Patron est obligé de fournir aux Pas-
sagers qui logent cette petite chambre. Le
lendemain de mon arrivée à *Rotterdam*, je
m'embarquai pour la Ville d'*Anvers*, dans
une *Semée* qui est un Bâtiment à Varangues

plattes , & à semées , où l'on ne paie que demi pistole pour Maître & Valet. Cette navigation sûre & commode se fait jusques-là par le secours des Marées & des vents favorables ou contraires , entre la Terre ferme & les Isles Hollandoises. Je me servis d'Anvers à Bruxelles du Bateau ordinaire , qui est une espece de Coche d'eau tiré par un Cheval. Dès que j'arrivai à Bruxelles , on me conseilla de prendre la poste pour Lille , parce que les Voleurs ne laissoient guère passer des Carosses & des Chariots sans dépouiller les gens qu'ils y trouvoient. Je profitai de cet avis , & par ce moien j'évitai ce qui n'eût pas manqué de m'arriver , si je l'eusse rejezté. Enfin , deux jours après non arrivée à Lille , je pris le Carrosse qui part deux fois la semaine pour cette bonne Ville de Paris , où j'arrivai la semaine passée après avoir été bien écorché par les impitoiables Hôtes de la route. Ils ne font non plus de quartier aux Voiageurs qui ne marchandent pas ce qu'ils mangent , que les Douïaniers de Peronne à ceux qui ne déclarent pas ce qu'ils portent. La visite qu'ils font est si exacte , que non contents de vuider les Cofres & les malles , ils fouillent les gens depuis la tête jusqu'aux pieds ; les femmes grosses leur sont si suspectes , qu'ils glissent quelquefois la main où l'on glisse autre chose. Et si quelqu'un porte du tabac en pou-

216 VOIAGES DE PORTUGAL,
dre, du Thé, des Etoffes des Indes,
ou des Livres de Hollande, tout son ba-
gage est confisqué. Je ne fus pas plû-
tôt arrivé ici, que j'allai à *Versailles*,
pour donner les lettres dont Monsieur de
Bonrepas m'avoit chargé. Les Personnes à
qui elles s'adressoient firent en vain tout ce
qu'elles pûrent pour obtenir de Mr. de
Pontchartrain, que je justifiassé la conduite que
j'avois tenu à Plaisance. Il leur répondit
froidement que l'esprit roide & inflexible
du Roi ne recevoit jamais de justifications
d'un Inférieur envers son Supérieur. Or cer-
te réponse, qui ternit en quelque façon l'é-
clat du mérite & la judicieuse conduite d'un
si sage Prince, me fit bien connoître que ce
Ministre étoit moins sévère par principe d'é-
quité, que pour suivre la dureté de son na-
turel *Irquois*. Cependant, je pensai mou-
rir de chagrin, quoique tous mes Amis tâchaf-
sent de me consoler, en me conseillant de
m'élever au-dessus de ma mauvaise fortune,
jusqu'au changement de Gouvernement.
Ils ne balancèrent point à me persuader de
chercher quelque asile où je pusse être à cou-
vert de la fureur de Mr. de * * *, pen-
dant qu'il plaira à Dieu de le laisser vivre pour
lui donner le tems de se convertir. *Je ne
veux pas que le pécheur meure, mais je
veux qu'il se convertisse, &c.* Cette exhor-
tation est d'une belle spéculation, mais peu
éficace

efficace lorsqu'il s'agit d'attendre si long-temps, sans autre ressource que le trésor du fond de la boîte de *Pandore*. Adieu, Monsieur, je partirai incessamment pour ma Province, où je ne ferai que passer comme un éclair; je ne vous écris pas le reste, me contentant de vous dire simplement que je suis,

Monsieur, Vôtre, &c.

A Paris. ce 29. Decembre 1694.

MONSIEUR,

Vous serez bien surpris d'apprendre que je fais à la vûë d'une terre dont il ne me reste que le nom. Mais ce qui suit vous surprendra d'avantage, c'est que toutes les recommandations des premières personnes de la Cour n'ont pû toucher le cœur de Mr. de Pontchartrain, tant il est prévenu contre moi. Il est question de vous dire qu'étant parti de Paris avec bien du mécontentement, j'allai m'en consoler, quelques mois, dans une certaine Province du Roiaume qu'il vous sera très-facile de deviner. De-là je fis un saut droit à la Rochelle, où je m'embarquai sur un bateau qui porte ordinairement des Passagers à la *Tremblade*. Je me trouvai dans cette voiture dans la compagnie d'un Moine blanc, dont l'histoire est trop singuliere pour n'en pas dire quelque chose.

218. VOYAGES DE PORTUGAL,

Il s'appelloit *Don Carlos Baltazar de Mendoza* : il est fils d'un bon riche Gentil homme de Bruxelles ; il est âgé d'environ trente-trois ou trente-quatre ans , & pour le moins aussi haut & aussi maigre que moi. Il servit trois ou quatre ans le Roi d'Espagne en qualité de Capitaine de Cavalerie , & comme il s'attachoit plus à l'étude des sciences qu'à celle de plaire au Gouverneur général des Pays-Bas , Sa Majesté Catholique lui refusa un Régiment que son Pere offroit de lever à ses dépens. Ce refus l'obligea de quitter le service ; ensuite ses parens le voulant marier , il alla se faire Moine en Allemagne , & quelque tems après il jetta le froc aux orties. Les gens qui m'ont compté son histoire , m'ont assuré qu'il avoit repris & laissé plusieurs fois son froc. Quoiqu'il en soit , on peut dire que ce Moine est un des habiles hommes de son siècle. Il possède aussi parfaitement les meilleures sciences , que les principales Langues de l'Europe. C'est un aveu qui est sorti de la bouche des plus fines gens de Bourdeaux , qui lui rendirent plusieurs visites dont je fus le témoin , car nous logeâmes ensemble dans cette Ville-là. Le meilleur de l'affaire , c'est que le lendemain de nôtre arrivée , deux Marchands de son País lui contèrent de beaux Louïs d'or , d'une partie desquels il se défit en faveur des Soldats du Château Trompète , qui n'autoient jamais

crû qu'un homme d'Eglise pût être si li-
 beral envers des gens de guerre. Tous les
 Théologiens, Mathématiciens, & Philoso-
 phes qui le visitèrent, étoient si charmez de
 son sçavoir, qu'ils avoüoient que l'homme du
 monde le plus subtil & le plus pénétrant ne
 pourroit jamais aquerir après une étude de
 60. ans, les connoissances de celui-ci. Nous
 demeurâmes quinze jours à Bourdeaux, sans
 qu'il eût la curiosité de voir autre chose
 qu'une petite Eglise du Voisinage, & le Châ-
 teau Trompette. Il lisoit & écrivoit incessam-
 ment: mais pour de Bréviere, *nescio vos*. Je
 croi même qu'il n'en portoit pas; car il n'étoit
 ni Diacre, ni Prêtre. Pour ce qui est de
 son Ordre, il ne m'a pas été possible de le
 sçavoir; car quand je le lui ai demandé, il
 m'a répondu, *Je suis Moine blanc, & rien
 plus*. Nous primes tous deux place dans le
 carrosse de Baïone, car il s'en va en Espa-
 gne, & lorsque nous arrivâmes à l'Esperon,
 nous nous séparâmes, & je pris la route de
 Dax, & lui celle de Baïonne. Je ne fus pas
 plutôt arrivé dans la maison Champêtre où
 je suis, que je reçûs une infinité de visites
 dont j'aurois bien pu me passer; car j'ai
 la tête si pleine des contes de vigne, de jar-
 dinage, de chasse, & de pêche, dont on me par-
 le depuis quatre jours, qu'à peine ai-je l'esprit
 assez libre pour vous dépêcher cet exprès,
 & pour vous faire un détail des affaires qui

m'obligent à vous demander une entrevûe; mais ce qui me trouble d'avantage, est l'impertinente folie de nos plus sages compatriotes. Car ces bonnes gens tant Prêtres, Gentilshommes, que Païsans, ne font que me parler de Sorciers, depuis le matin jusqu'au soir, & même ils vous citent en particulier comme l'homme du monde à qui les Sorciers ont fait le plus de niches. Enfin, pour peu qu'ils continuënt à me débiter leurs chimères, je croi que je deviendrai Magicien. Ces Visionnaires m'assûrent d'un grand sérieux que tel & telle sont Sorciers, quelques-uns jurent de bonne-foi qu'ils le sont eux-mêmes, d'autres me disent en conscience, qu'ils l'ont été, & qu'ensuite ils ont quitté le Sabath. Je demande aux uns & aux autres les charmes de ce sabath; ils me répondent que c'est un Palais où l'on trouve les meilleurs Vins, les plus beaux repas, les plus belles Femmes, & la plus agréable symphonie qui soit sous le Ciel; qu'on y boit, qu'on y mange, qu'on y danse, & qu'on y fait avec les Dames ce qu'on peut bien faire ailleurs sans être forcier. Enfin, je ne croi pas qu'il soit permis aux bêtes d'être si bêtes que ces foux-là. Ceci surpasse l'imagination, car enfin, on s'apelle ici Sorcier, comme ailleurs on s'apelleroit Camarade. Tout le monde en croit le nombre si grand qu'il est honteux à un homme de ne point

passer pour tel ; ainsi chacun se fait gloire de porter ce vénérable titre de Sorcier. On me prend pour un Athée, depuis que je suis ici, parceque je me tuë de dire à nos Prêtres & à nos Gentilhommes qu'il n'appartient qu'aux cerveaux creux de donner dans le panneau de ces rêveries. Mais ce qui me desespere, c'est qu'ayant autant d'esprit que vous en avez, vous puissiez-vous même gober ces folies si monstrueuses, malgré cent raisons contraires à cette ridicule opinion. Sçachez, Monsieur, qu'il faut absolument nier la toute-puissance de Dieu, si l'on établit dans le monde les Sorciers, les Magiciens, les Devins, les Enchanteurs, les Spectres, les Fantômes, les Farfadets, les Lutins, & le Diable visible que nous mettons à la queue de toutes ces chimères. C'est avoir peu de religion, d'esprit, & de sagesse de croire que Dieu se serve de Sorciers & de Magiciens pour faire du mal aux hommes, & aux biens de la terre. Il n'y a que les Européens capables de croire ces sottises. Chacun se fait un plaisir de conter ces visions. Il ne se trouve personne qui n'ait vû, ou entendu quelque esprit en sa vie. Peu de gens vont à la source de ces erreurs populaires. On se feroit un scrupule de croire que ce sont des inventions des Prêtres Idolâtres, & Chrétiens; on a trop bonne opinion des gens d'Eglise pour leur imputer ce-

222. VOIAGES DE PORTUGAL,
la ; & si par hazard il se trouve un homme
persuadé de la fourberie des Prêtres qui fai-
soient parler les oracles , pour escroquer la
bourse des hommes , & les cuisses des fem-
mes , il se trouvera cent ignorans qui ne le
croiront pas. Croiez-moi , Monsieur , j'en
demeure à ces anciens Prêtres , pour ne pas
vous scandaliser par les industries des Mo-
dernes , j'ai la marmite du Pape trop en tête
pour l'empêcher de bouillir ; car elle pour-
roit bien être un jour ma dernière ressour-
ce , ainsi je dois me taire. Ceci mériteroit
une dissertation claire & distincte ; peut-être
l'aurez vous de moi quelque jour. Cependant
aprenez , s'il vous plaît , qu'un * Esprit fort
ne scauroit jamais se laisser persuader qu'il
y ait des Sorciers &c. sur tout en considerant
qu'ils sont tous gueux comme de rats d'E-
glise ; & comment est-ce que ces coquins
auroient le courage de se fier à un Maître
qui les laisse pendre & brûler , bien loin de
leur enseigner des trésors cachez , & mille
autres secrets dans le commerce du monde ,
qui pourroient les enrichir ? Comment peut-
on croire , je vous prie , que Dieu donne le
pouvoir à ces gens-là d'exciter des tempê-
tes , de bouleverser les éléments ? On prétend
* J'appelle Esprit fort un homme qui approfondit la na-
ture des choses , qui ne croit rien que ce que la raison
a meurement examiné , & qui sans avoir égard aux
préjugés , décide sagement les affaires dont il s'est
éclairci à fond.

que le diable les engage par des promesses, & qu'il fait des pactes avec eux sous feing privé; si cela étoit il s'en suivroit que Dieu donne le pouvoir au diable de séduire les misérables mortels; ce qu'il ne scauroit faire sans autoriser le mensonge. Ainsi, c'est insulter en forme la sagesse de Dieu, de prétendre qu'il arme l'ennemi du Genre-humain contre les hommes. Il n'appartient qu'aux cerveaux creux & propres à recevoir toutes sortes de rêveries, de croire comme des articles de foi, la méchanceté des sorciérs, l'industrie des magiciens, le pouvoir des enchanteurs, l'apparition des esprits & la souveraineté du diable, puis que tout cela ne se trouve que dans l'imagination des foux & des cagots. Il est bon que la populace se repaisse de ces chiméres; les gens qui les prêchent y trouvent leur compte par tout-Pais, faites un peu d'attention à ceci, & vous trouverez que j'ai raison. Il ne falloit autrefois qu'être Philosophe ou Mathématicien pour être Sorcier. Les Sauvages croient qu'une montre, une bouffole, & mille autres machines sont mûës par des esprits. Car les peuples ignorans & grossiers se forment des idées extravagantes de tout ce qui surpasse leur imagination. Les Lapons & les Tartares Kalmoukes ont adoré des Etrangers, pour leur avoir vû faire des tours de gibeciére. Le mangeur de feu de Paris a passé très-long tems pour un Magicien. Les Portugais brûlèrent

224 VOYAGES DE PORTUGAL

un cheval qui faisoit des choses merveilleses; & son Maître l'échapa belle, parce qu'on le croioit un peu Sorcier. En Asie les Chimistes sont réputez empoisonneurs; en Afrique les Mathématiciens passent pour des enchanteurs; en Amérique les Médecins sont regardez comme des Magiciens, & en quelques endroits de l'Europe ceux qui possèdent la langue Hébraïque sont accusez d'être Juifs. Revenons aux Sorciers; quelle aparence y a-t'il que ces gens-là voulussent donner leur ame au diable, pour les plaisirs imaginaires du sabbat, pour empoisonner des bestiaux, pour faire tomber des orages de grêle sur les bleds, pour élever des vents furieux qui renversent les arbres & les fruits? Ne lui demanderoient-ils pas plutôt des richesses? Car enfin, si le diable a le pouvoir de bouleverser les éléments, & d'interrompre le cours de la nature, pourquoi n'auroit-il pas celui de tirer de l'or des mines du Perou, ou des Trésors de l'Europe, pour faire des pensions à tous ces Sorciers, qui sont gueux comme des rats d'Eglise. Vous me répondez que les pièces d'argent se convertissent dans les mains du diable en feuilles de chêne, or cette raison détruit le pouvoir qu'il a de faire tant de merveilles, & même celui qu'il communique aux Sorciers. Mais supposons qu'il ne lui soit pas permis de manier de l'argent, ne pourroit-il pas, étant aussi sçavant qu'on la

fait leur enseigner les moïens d'en acqué-
 rit dans le commerce & dans les Jeux ; leur
 indiquer les trésors cachez ou perdus par le
 naufrage des Vaisseaux ; ou du moins leur
 donner le même secret qu'au Magicien *Pa-*
setes , qui faisoit revenir dans sa bourse
 l'argent qu'il avoit dépensé ? Vous trouve-
 rez des gens qui vous soutiendront que le
 diable s'est servi de la goetic très-long-tems
 avant le Déluge , pour précipiter les peup-
 les dans une idolâtrie magique ; mais si
 vous menez ces docteurs de conséquence
 en conséquence , il s'ensuivra que Dieu se-
 roit d'une malice atroce ; ce qui ne scauroit
 être. Ne vous étonnez pas , Monsieur , de
 ce que je nie à cette heure les Magiciens ,
 aussi-bien que les Sorciers ; je le fais parce
 que , à mon avis , si l'on convenoit des uns , il
 faudroit convenir des autres. Il n'y a point
 d'homme au monde qui ne prenne *Agrippa*
 pour le Prince des Magiciens ; cependant il
 ne l'étoit non plus que vous. Voici en quoi
 consistoit sa Magie. Ce Philosophe des plus
 habiles de son siècle aiant donné des préu-
 ves de son sçavoir , en présence de la ca-
 naille de Lion , les femmes en furent si
 charmées , qu'elles se servirent presque tou-
 tes de lui pour coëffer leurs maris , il eut
 quelques Religieux Démonographes pour
 rivaux , qui le mirent aussi-tôt à la tête des
 cinq Papes que le Cardinal schismatique

226 VOIAGES DE PORTUGAL,

Benno a eu l'insolence de traiter de Magiciens. Cependant, le Livre d'Agrippa fait autant d'impression sur l'esprit des fots, que le Grimoire, les Clavicules, & que le Haptameron de Pierre d'Apono. Toutes ces chimères viennent des impertinens Demographe, qui ont rempli toute la terre d'illusions, par malice, ou par ignorance. Je ne scaurois lire les Livres de Jean Nider, de Uvier, de Niger, de Sprenger, de Platine, de Tostat, & des Jésuites del Rio, & Maldonat, sans les maudire éternellement, car ils soutiennent des absurditez si contraires à la raison & à la sagesse de Dieu, que les Princes Chrétiens devoient faire une recherche de tous ces exemplaires, pour les faire brûler par la main du bourreau, sans épargner la Démonomanie de Jean Bodin, le Maillet des Sorciers, & les sept Trompètes. Quelle aparence y a-t'il qu'Eric Roi des Gots fût surnommé *Chapeau venteur*, à cause qu'il apelloit tous les vents avec son chapeau, les faisant tourner vers la partie du monde que bon lui sembloit? Que Paracelse eût une armée de diables sous son commandement; Que Santabaronus fit voir à l'Empereur Basile son fils en vie, quoiqu'il fût mort, que Michel l'Ecossois prédit à l'Empereur Frédéric II. le jour qu'il mourroit à *Fiorenzola* dans la Poëuille, que Pythagore fit mourir un serpent en Italie, par la vertu de certai-

nes paroles magiques ? Cependant ces Auteurs soutiennent cent mille fables de cette nature , comme des vérités incontestables. Mais ce que *Gervais* soutient de la mouche d'airain de Virgile , couronne l'œuvre. Je m'étonne qu'un Chancelier de l'Empereur Othon ait pu montrer son extravagance par cette fausseté , suivie de mille autres ; cela vous fait voir que la dignité de Chancelier n'a pas toujours la vertu de rendre sages tous ceux qui en sont revêtus. N'avons-nous pas ouï dire cent fois que le diable avoit emporté le Président *Pichon* ? Personne ignore-t'il le pacte de Mr. le Maréchal de Luxembourg ; & ne croit-on pas aveuglement que le pauvre * *Grandier* fit sortir cent diabolins de l'enfer , pour entrer dans le corps des Religieuses de Loudun ? Quelles impertinentes sottises allégué Jean *Schefer* dans son Histoire de Laponie ? Cela n'est il pas étonnant qu'on permet la lecture de ces livres ? N'y a-t'il pas des gens assez foux pour croire ces chimères , comme des articles de Foi ? Les desabuserez-vous , & vous sera-t'il possible de les persuader qu'il n'y a point de Noüeurs d'éguillette , d'Empsalmistes qui guérissent les plaies par des paroles , des vendeurs de caractères , qui par la vertu de cer-

* Curé de Loudun que la tyrannie du Cardinal de Richelieu fit périr par le feu , sans avoir commis d'autre crime que celui de lui avoir déplu.

218 VOIAGES DE PORTUGAL,

nes fioles, jarretières, &c. font des miracles de toutes especes? Non, Monsieur, vous n'en viendriez jamais à bout. On vous prendroit pour un Hérétique, ou tout au moins pour un Magicien, qui butteroit par cette finesse à mettre à labri des poursuites de votre Parlement toute la Confrairie Magique. Croiez-moi, Monsieur, tout ce que je vous écris est positif, le diable n'a pas le pouvoir de se manifester à nos yeux; par conséquent il ne scauroit nous attirer dans son parti, par des conventions de Magie, ou de sortilege; cela repugneroit trop à la bonté de Dieu, qui ne tend point de pièges aux hommes déjà si jects à tant d'égaremens, par leur propre misere. Mon intention, comme vous voyez, n'est pas de nier le diable, car je croi qu'il est aux enfers; mais je nie qu'il ait jamais sorti de ce País-là, pour venir faire du ravage en celui-ci. Vous aurez beau m'alléguer les passages de l'Ecriture; je vous répondrai que si vous les preniez tous à la lettre, vous donneriez des pieds & des mains à Dieu, & même il faudroit que vous fîsiez parler le S. Esprit comme un Iroquois. Il faut que vous sçachiez qu'avant l'arrivée du Messie, les démons étoient des Dieux benignes & tutelaires, & ce mot de *demonia* ne signifioit autre chose que les bons genies. Mais les Evangelistes les ont rendus infernaux, en leur donnant l'épithete de *demones*,

qui veut dire méchans. Ce qui fait que depuis ce tems-là les bons diables sont devenus malins, selon le sens littéral. Vous voyez donc, Monsieur, que je ne m'obstine qu'à nier les Sorciers, les Magiciens, les Enchanteurs, &c. Cela m'est d'autant plus facile que les Interprètes de l'Écriture Sainte les appellent indifféremment Astronomes, Chiromanciens, & Astrologues. De sorte que par l'explication de ces mots synonymes, ils n'ont jamais prétendu dire que ces gens-là fussent les écoliers du diable; ceci mériteroit une dissertation fort étendue. Car la matière est un peu délicate. Je me contente de l'effleurer en passant, sans m'arrêter plus long-tems à justifier des criminels d'un crime imaginaire, qu'il est impossible de commettre effectivement. Croiez-moi, Monsieur, les Magiciens sont ces filoux qui coupent adroitement la bourse, & qui décrochèrent les portes avec la même subtilité; les Spectres, les Fantômes, les Lutins, les Farfadets & les Esprits, sont ces marauts de valets qui volent de nuit les fruits du jardin, le bled du grenier, l'avoine de l'écurie, qui caressent les servantes, & peut-être, la femme de leur maître. Les Enchanteurs sont ces coureurs de ruelles, ces soupirans en titre d'office, qui sous promesse de mariage, attrapent les sottés filles, qui donnent dans le panneau de leurs enchantemens. Les

230 VOIAGES DE PORTUGAL,
devins sont ces fins Ecclesiastiques qui con-
noissant la foiblesse d'esprit de certains Ri-
chards, leur extorquent des legs pieux, avec
leur dextérité ordinaire; & les Sorciers sont
ces faux Monoieurs dont nôtre País est assez
fertile, aussi bien que de ces Rogneurs qui font
la barbe si adroitement aux piastras & aux pisto-
les d'Espagne; car c'est justement durant la nuit,
& dans les lieux les plus cachez qu'ils font ces
operations sabathiques. Je vous dis tout ceci
pour en être bien informé. Après cela vous en-
croirez tout ce qu'il vous plaira. Je sçai que les
Bernois ont un peu de penchant à la supersti-
tion; ils en sont redevables aux anciens mem-
bres de leur *Parlement, qui poussez d'une
cruauté pire que celle de Néron, ont fait brû-
ler tant de pauvres malheureux innocens. Si
ces enragez. Conseillers sont en Paradis, il est
fûr que vous ni moi n'irons jamais en enfer.
Croiez-moi, tout homme qui sera capable
de croire les chimeres dont il est question,
ne hésitera pas à gobeer cent mille autres fa-
bles, dont les gens d'esprit se mocquent fort
sagement. Mon intention n'est pas de désabu-
ser le vulgaire ignorant, car ce seroit vouloir
prendre la Lune avec les dents. Ce n'est
qu'à vous à qui j'en veux; car vous jurez, à
ce qu'on dit, que tous les Chats de la Pro-
vince ont l'honneur d'être animez par les ames
de ces anciens Sorciers, dont les cendres ont

* Pau Capitale du Bearn Province de France.

serv
fair
de
cle
d'a
étr
l'es
un
qu
de
var
qu
ces
un
gl
me
var
res
en
qu
&
co
les
co
ris
So
Le
de
les
fir
do

servi long-tems aux blanchisseuses de *Pau* pour faire la lessive. V^{ost}re salut ne dépend pas de cette créance. Car ce n'est pas un article de foi. On se fait grand tort à soi-même, d'ajouter foi à ces sornêtes d'aparitions. C'est être ingénieux à se faire peur en se metant dans l'esprit qu'un Diable se transforme en Dogue, un Sorcier en Chat, un Magicien en Loup, & qu'une Ame du Purgatoire préne toutes sortes de figures pour mandier des prières à des Vivans, qui sont assez embarrassés à prier Dieu qu'il les exauce eux-mêmes. Dès qu'on croit ces visions, on ne scauroit coucher seul dans une Maison, le bruit d'un Rat suffiroit pour faire glacer tout le sang dans les veines d'un homme comme vous. Car une imagination épouvantée tremble à la vûe de ses propres chimères. Outre le mal qu'on se fait à soi-même, on en cause beaucoup aux autres, par le récit qu'on fait de mille aventures impertinentes & ridicules. Les esprits foibles les avalent comme de l'hipocras: on intimide tellement les femmes qu'elles sont obligées de faire coucher avec elles, en l'absence de leurs maris, des gens assez résolus pour faire tête aux Sorciers, aux Magiciens, aux Spectres, &c. Les jeunes filles ne scauroient aller verser de l'eau, si quelque Laquais bien armé ne les accompagne le flambeau à la main. Enfin, il arrive de ceci mille choses fâcheuses, dont les Voleurs, les Scelerats, & les paï-

lards profitent avantageusement. Pour moi je jurerai de bonne foi que je n'ai jamais de ma vie rien vû, ni entendu de surnaturel, pendant la nuit, en quelque País que je me sois trouvé. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour voir ou entendre quelque nouvelle de l'autre Monde. J'ai traversé plus de cent fois à minuit le Cimetière de Quebec, en me retirant seul à la basse Ville, & je n'ai jamais rien aperçû; mais suposons que j'eusse vû quelque fantôme, excusez la supposition, sçavez-vous ce que j'aurois fait? Lè voici. J'aurois passé mon chemin l'épée nuë sous le bras, fort tranquillement. Si le Spectre eût été à côté, & s'il se fût posté dans le milieu du chemin, je l'aurois prié fort honnêtement de me laisser passer. Vous répondrez à cela, que les épées & les Pistolets sont fort inutiles en ce cas-là; je l'avouë, mais il seroit arrivé de deux choses l'une, qui est que si ç'eût été un Spectre, ma supposition continuant, j'aurois aussi peu blessé de mon épée une Ombre, une vapeur; que cette ombre & cette vapeur auroit pû me blesser; & si ç'eût été quelque vivant sous une figure hideuse, mes armes auroient produit l'effet de châtier un insolent. Remarquez, s'il vous plaît; que dans tous les contes d'apparitions d'Esprits, de Fantômes, de Lutins, &c. Vous n'avez jamais été tué ni blessé, au moins n'en avons-nous

Jama
deu
les c
affre
Car
relle
lui
pen
que
pui
bra
tren
& a
pré
con
est
cela
visi
qu'
don
y a
qu
fan
cra
tio
le
cel
ne
ch
d'
&

jamais vû, si donc ces prétendus Ambassa-
 deurs d'enfer, ont les bras si mous, pourquoi
 les craignons-nous davantage que les éclairs
 affreux qui précèdent les éclats du Tonnerre?
 Car enfin, un homme sage ne doit natu-
 rellement craindre autre chose que ce qui peut
 lui nuire directement ou indirectement. Ce-
 pendant, me direz-vous, il faut qu'il y ait
 quelque chose à cela que je ne conçois pas,
 puisqu'un homme de guerre reconnu pour
 brave & pour intrépide en cent occasions, a
 tremblé, pâli, & sué de fraieur, à la vûë
 & au bruit d'un jeu de Fantômes vivans, qui
 prétendoient se divertir à ses dépens. Je
 conviens que cela peut arriver, puisque cela
 est déjà arrivé à des gens de courage. Mais
 cela provient de ce qu'ils ont donné dans les
 visions dès leurs plus tendres années, &
 qu'ils s'y sont toujours entretenus, sans se
 donner la peine de bien examiner s'il pouvoit
 y avoir des Spectres, ou non. Ils ont crû ce
 que les autres gens bornés croient de la puis-
 sance du Diable, en un mot, ces gens-là ne
 craignent uniquement que leur imagina-
 tion. C'en est fait, je m'arrête-là, car
 le temps presse. Je dois travailler sans
 cesse à mes affaires. Dieu veuille que je
 ne trouve point de Chicaneurs en mon
 chemin, car on ne se tire pas si bien
 d'affaire avec eux, qu'avec les Sorciers
 & les Fantômes. Je vous demande une

234. VOIAGES DE PORTUGAL,
entrevuë à *Orthez*. Les papiers qui ac-
compagnent cette lettre vous diront le
fait dont il est question. Je voi que ce
Païs est bon, mais, entre nous, la mon-
noie ni galoppe guère, c'est ce qui ne
m'aecommode pas; car on ne vit pas
sans argent parmi les Européans, com-
me on fait parmi les Hurons de Cana-
da. Je regréte ce Païs-là toutes les fois
que la marée descend de ma Bourse, pour
faire Place aux inquiétudes & aux sou-
cis que j'ai pour la remplir de ce précieux mé-
tail, qui donne de la joie & de l'esprit, &
toutes sortes de beaux talens aux hommes les
moins hommes. Sur cela je suis,

Monfieur, Vôtre, &c.

A. ERLEICH.

Le 4. Juillet, 1695.

MONSIEUR,

POUR le coup je suis sauvé, après l'avoir
échapé belle, comme vous l'aurez sans
doute appris, lorsqu'on vous aura donné des
nouvelles de ma fuite, dont voici le détail
en fort peu de mots. J'étois prêt à me trou-
ver au Rendez-vous que je vous avois don-
né à *Orthez*, & pour cet effet j'avois été à
Dax, où je devois recevoir des papiers,
qui me paroïssent fort utiles; quand,

par un
certai
duë.
le che
ter le
être
mon
cerve
re à
ce pie
ge à
chem
que
que j
deux
avec
ment
me le
cond
menc
vous
je pr
sortes
des l
Vign
tits s
tées.
& la
gens
quel
cour

par un bonheur sans égal, une lettre d'une certaine personne de Versailles me fut rendue. Je ne l'eus pas plutôt lûë, que je pris le chemin de mon Auberge, afin de méditer les moiens de sortir du Roiaume, sans être poursuivi. Vous pouvez croire que mon Conseil fut bien tôt assésé, car une cervelle comme la mienne n'est pas de nature à perdre le tems en délibérations. Sur ce pied, je me déterminai à donner le change à mon hôte, lui demandant par écrit le chemin d'Agén, où je suposai avoir quelque affaire. Le meilleur de l'affaire c'est que j'avois déjà tiré de mes Fermiers près de deux cens Loüis, comme vous l'avez appris, avec un très-beau cheval qui m'a si généreusement retiré du boubjier. Il fut question de me lever au point du jour, & de me faire conduire par une porte de la Ville, qui me menoit à toute autre route que celle dont je vous parlerai. Car, dès que je fus sorti, je pris le chemin d'Ortze, évitant toutes sortes de Bourgs & de Villages, passant par des Landes, dans des Champs, dans des Vignes, & dans des Bois, en suivant de petits sentiers, couchant en des maisons écartées. Je n'avois d'autre guide que le Soleil, & la vûë des Pirénées. Je demandois aux gens que je rencontrois dans mon chemin, quel étoit celui de Pau, enfin, pour couper court, sans m'arrêter au recit de quelques

236 VOIAGES DE PORTUGAL,
rencontres , je vous dirai que j'arrivai à
Laruns , le dernier Village de Bearn , situé ,
comme vous sçavez , dans la Vallée d'*Ozaou*.
Je ne fus pas plutôt entré dans cet impertinent
Village , qu'un tas de Païsans m'investit de tous côtez. Jugez ; s'il vous plaît , si
je n'avois pas raison de croire que le grand
Prevôt n'étoit pas loin. Cependant je me
trompai , car ces coquins ne m'arrêterent que
parce que ma mine leur parut Huguenote.
Ils me laissèrent pourtant mettre pied à terre,
dans un Cabaret , que vous auriez pris pour
l'Antichambre de l'enfer , tant il étoit obscur
& plein de fumée. Ce fut-là que le Curé
prit la peine d'acourir pour m'interroger sur
des matieres de Religion. Ce fut aussi là où
je connus que la plupart des Curez de Vil-
lage , sçavent aussi peu ce qu'ils croient que
leurs Paroissiens , car après lui avoir répon-
du sur tous les Points dont il m'avoit in-
terrogé il jura sur son Dieu que j'étois
Huguenot. C'est ici , Monsieur , où la
patience pensa m'échaper , mais à la fin
considérant que j'avois affaire à des Bê-
tes , je crûs qu'il falloit aussi les traiter en
Bêtes : il falut donc me résoudre à leur ré-
citer des Litanies & les Vêpres du Diman-
che. Cependant cela ne produisit pas l'effet
que j'en attendois ; car ils s'obstinoient tou-
jours à me vouloir conduire à Pau ; après
cela jugez de l'embaras où je me trouvois.

Car ce
mes &
res qu
tir du
tois E
j'allois
C'éto
menac
dant
front
ment
fin, a
où je
tous
ignor
ce qu
cteur
beniss
pend
tre he
pren
j'ouv
des p
s'avi
qui
Dam
pos t
l'eût
aux
nois
mot

Car cette infâme Canaille disoit que les Pseaumes & les Litanies étoient les premières prières que les Huguenots aprenoient pour sortir du Roiaume. J'avois beau dire que j'étois Ecuier de Mr. Sablé d'Etrées, & que j'allois joindre cet Ambassadeur en Portugal. C'étoit *clamare in Deserto*. J'avois beau les menacer d'envoyer un Exprés à l'Intendant de Pau, pour demander justice de l'affront qu'ils me faisoient, & de mon retardement. Tout cela ne les touchoit point. Enfin, après avoir bien réfléchi sur l'embarras où je me trouvois, je me résolus d'essayer tous les moïens qui peuvent ébloïir les ignorans, quoique la chose fût difficile, parce qu'ils se donnoient tous des airs de Docteurs. C'est ici où je dois prier Dieu qu'il benisse l'Inventeur du Tabac en poudre, car pendant que j'agitois mon esprit trois ou quatre heures avec ces Marauts, je ne faisois qu'en prendre sans m'en apercevoir. Or comme j'ouvrais ma Tabatiere à tout moment, un des plus traitables Païsans de la Compagnie s'avisa de me demander à voir la peinture qui étoit dedans; laquelle représentoit une Dame de la Cour étendue sur un lit de repos toute nuë, les cheveux épars. Celui-ci ne l'eût pas plutôt vüe, que l'ayant fait voir aux autres, ils se dirent entr'eux en *Beanois*, que c'étoit une Madelaine. A ce beau mot je pris courage, ne faisant pas sem-

238 VOIAGES DE PORTUGAL,
blant de l'entendre ; quand tout-à coup le
Curé me demanda ce que ce portrait-là si-
gnifioit. Je lui répondis que c'étoit une Sain-
te qui vengeroit l'insulte qu'on faisoit au
meilleur de tous ses Dévots , & prenant la
bale au bond ; je regardai fixement cette nudi-
té , & je forgeai sur le champ une priere à cet-
te Sainte , suivi d'un éloge , où je lui attri-
buois plus de miracles qu'à tous les autres
Saints de Paradis. Cette oraison jointe aux
exclamations que je faisois , aveugla tellement
la Troupe , que chacun baisa , tête nuë , la
Dame dont il est question , avec un zèle
merveilleux. Alors je cessai d'être Hugue-
not , d'autant plus que je continuai à invo-
quer cette Sainte qu'on connoît en Bearn avec
la même ferveur & la même disposition à faire
des miracles. Ce fût à qui pourroit obtenir ces
prieres par écrit , pendant que chacun s'em-
pressoit à l'envi de me guider dans les Mon-
tagnes , & de me fournir des Mules. Voi-
là , Monsieur , un détail assez plaisant des
effets du Tabac en poudre. S'il sert à bien
des gens pour trouver une réponse , pendant
cet espace de tems qu'il lui faut pour aller
depuis les doigts jusqu'au fond du nez ; il m'a
servi d'une autre maniere à me tirer d'affai-
res , sans y penser. Quel malheur pour un
honnête homme d'être obligé de profaner les
Saints pour sauver sa vie ? Il est vrai que j'ai
dirigé mon intention en cela. Néanmoins ,

j'en ai
vous fa
fait da
impress
roit fai
che pas
le des
faire de
en est d
guerre
que pa
science
de plai
c'est pr
Je n'en
touche
Avant
Mules,
moi.
qu'il a
ver, q
traitass
manité
ses bo
me pa
proch
plus c
der p
m'éto
pour
je me

j'en ai demandé pardon à Dieu. Or ceci vous fait voir qu'un mensonge bien habile fait dans l'esprit du Vulgaire ignorant, des impressions que la vérité toute nuë ne scauroit faire. Quelle pitié qu'un Curé ne sache pas son Catéchisme ! pendant qu'il avale des fables pour des miracles. C'est l'affaire des Evêques, & non pas la mienne : il en est de ces Prélats comme des Officiers de guerre, plusieurs le sont par faveur, plutôt que par mérite. La plûpart s'attachent à la science de plaire à leurs Souverains, au lieu de plaire à Dieu. Vouloir réformer ces abus, c'est prétendre avaler toute l'eau de la Mer. Je n'en dis pas d'avantage ; car ceci ne me touche pas. Ainsi, je reprends le fil de mon Avanture, en vous disant que je louai deux Mules, l'une pour mon Guide, & l'autre pour moi. Mon cheval étoit si fatigué des efforts qu'il avoit été obligé de faire pour me sauver, que la reconnoissance vouloit que je le traitasse, avec toute sorte de douceur & d'humanité, puisqu'il l'avoit si bien mérité par ses bons services. Cependant, la nuit qui me paroïssoit un siècle, tant je craignois l'approche de l'Engeance Prévôtale, me donna plus de tems qu'il n'en faloit pour demander pardon à Dieu de l'invention dont je m'étois servi, sous les auspices de ses Saints, pour me tirer d'affaire. Dans cette situation je mettois incessamment la tête à la fenêtre,

240 VOIAGES DE PORTUGAL,
pour appeler l'aube du jour; mais ce Village est si fort enclavé dans les Pirénées, qu'à peine y voit-on le Soleil au plus haut degré de son ascension, & la dixième partie de la route des Cieux. Enfin, las de cette manœuvre & fatigué des travaux du corps & de l'esprit, j'allois donner à la nature une heure de sommeil, pour trois jours de veille, quand j'entendis un grand bruit d'hommes & de chevaux à la porte du Cabaret. Les coups qu'ils y donnoient, & les cris qu'ils jettoient, firent glacer tout mon sang dans les veines, car je crus que tous les Archers du Roiaume étoient à mes trouffes. Cependant, j'en fus quitte pour la peur; car c'étoit des Muletiers qui alloient trafiquer en Espagne. Pendant ce temps-là mon Guide & le jour étant arrivés ensemble, nous profitâmes de la compagnie de ces Voituriers. Ce jour-là nous passâmes jusqu'à *Sallent* premier Village d'Espagne, éloigné de sept lieux de *Sarans*, après avoir passé devant une maison qu'on appelle * *Aigues-Caudes*, où l'on prend les bains qui guérissent une infinité de maladies. Dès que j'arrivai à *Sallent*, on me conduisit dans un Cabaret sombre & ténébreux, plus propre à loger des Morts que des Vivans. J'étois si fort accablé de sommeil que je dormois debout. Mais comme les lits me parurent des greniers à poux, je fis étendre de la

* C'est-à-dire, eaux chaudes,

la
pre
bor
ne
pu
à n
plo
fai
not
gn
té
nor
fin
est
des
dir
tra
qu
si é
châ
cip
rou
plu
pla
la
lieu
pla
je
par
des
Ca

la paille sur le planché, où je me jettai, & après avoir permis à mon guide de faire aussi bonne chère qu'il voudroit, pourvu qu'il ne m'éveillât pas. En cet état, je dormis depuis neuf heures du soir jusqu'au lendemain à midi, sans m'éveiller, ensuite nous employâmes le reste du jour à chercher de quoi faire un très-mauvais repas. Le jour suivant nous piquâmes de fort bonne grace pour gagner un cabaret, où nous trouvâmes quantité de Poulets & de Pigeons, sur lesquels nous nous dédomageâmes du précédent gîte. Enfin, nous arrivâmes hier en cette Ville, qui est située dans le plat País, à deux lieues des Montagnes. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis *Sarans* jusqu'ici, la traverse est de 22. lieues; & l'on ne fait que monter & descendre par des chemins si étroits, que pour peu qu'une mule bronchât, on tomberoit avec elle dans des précipices affreux. Mon guide m'a dit que la route de la *Valée d'Aspe* est plus belle, plus courte & plus cominode. Mais que la plaine de *Saint Jean de pied de porc* surpasse la *valée d'Aspe*, & qu'il n'y a que huit lieues de distance entre *Roncevaux* & le plat país de la *Navarre*. Quoiqu'il en soit, je suis surpris que *Hercule* n'ait pas séparé ces Montagnes, pour la commodité des Voiateurs; comme il a fait celles de *Calpe* & *Abila* pour l'avantage des Naviga-

242 VOIAGES DE PORTUGAL ,
teurs. Je pars demain à la pointe du jour,
pour *Saragoça* , afin d'y arriver le même jour.

Je suis , Monsieur , &c.

AHUESCA , le 11. Juillet 1695.

MONSIEUR ,

DEpuis trois mois que je suis dans cette
bonne Ville de *Saragoça* , vous m'avez
écrit sept ou huit fois , en vous plaignant in-
cessamment du peu de soin que j'ai eu de
satisfaire vôtre curiosité , mais il faut vous
en prendre à vous-même , & non pas à
moi. Car , si vous n'aviez pas été si négli-
gent à m'envoyer ce que je reçois aujour-
d'hui , ma plume n'auroit pas tracé dans
mes Lettres l'inquiétude de mon esprit , au
lieu de vous raconter ce qui suit.

Je ne sçai si je dois apeller cette Capitale
du Roiaume d'Arragon simplement belle , ou
si je dois y ajouter le mot de *très* ; quoiqu'il
en soit , elle est fort grande. Les ruës sont
larges , & bien pavées , les maisons ordi-
naires ont trois étages , les autres en ont
cinq ou six ; mais elles sont toutes bâties à
l'antique. Les Places ne méritent pas qu'on
en parle. Les Couvens , qui sont ici en
quantité , sont généralement beaux , & leurs
jardins & leurs Eglises ne le sont pas moins.
L'Eglise Cathédrale , qui s'apelle *la Cen* ,

est u
L' Eg
rien q
l' Arc
le où
peu c
Les E
matier
cela ,
Chap
& vi
Lamp
d'arge
de qua
de têt
ont at
qu'elle
l' imag
lide ,
d'un p
ronne
Ville
l' Elbr
& bâ
revéu

* Né
† On
Gors , o
marque
que ces
écotom

est un très-beau , & très-vaste édifice. L'Eglise de * *Nuestra Senora del Pilar* n'a rien que de fort ordinaire en ce qui regarde l'Architecture. Il est vrai , que la Chapelle où est cette *Senora* , semble tant soit peu curieuse , parce qu'elle est souterraine. Les Espagnols prétendent qu'elle est d'une matiere inconnue à tous les hommes. Sans cela , je la croirois de bois de noier. Cette Chapelle a trente-six pieds de longueur & vingt-six de largeur ; elle est remplie de Lampes , de balustres , & de Chandeliers d'argent , aussi-bien que le grand Autel , & de quantité de pieds , de mains , de cœurs , & de têtes , que les miracles de cette Vierge ont attiré dans ce lieu-là. Car vous sçavez qu'elle en fait tous les jours qui surpassent l'imagination ; mais ce qu'il y a de plus solide , c'est une infinité de Pierres précieuses , d'un prix inestimable , dont sa robe , sa Couronne & sa Niche sont remplies. † Cette Ville est située sur les bords de la riviere de *l'Elbre* , qui est large comme la Seine à Paris , & bâtie sur un terrain égal & uni , étant revêtuë d'une simple muraille , dégradée &

* *Notre Dame du Pillier.*

† On voit encore deux Eglises construites par les *Gots* , où il ne manque ni beauté ni solidité. On y remarque de très-belles voûtes d'ogive , qui sont vois que ces Peuples en ont fait parfaitement bien la Section.

244 VOIAGES DE PORTUGAL,
déchaussée en quelques endroits. Les Arra-
gonois estiment infiniment le Pont de Pierre
qui traverse la riviere, parcequ'ils n'en ont
pas vû cent autres qui sont plus beaux. Ils au-
roient plus de raison de regarder le pont de
bois situé un peu au-dessous, comme le
plus beau qui soit en Europe. On trouve
dans cette Ville des Academies pour les exer-
cices du corps & de l'esprit; sur tout une
bell' Université qui ne cède qu'à celles de
Salamanca, & de *Alcala de Henares*. Les é-
coliers sont généralement tous habillez com-
me les Prêtres, e'est-à-dire en manteau long.
Mr. le Duc de *Jouvenazo* est Viceroy de ce
Roiaume; cette Dignité Triennale me pa-
roît plus honorable que lucrative; car elle ne
rend que six mille écus par an. L'Archevêque,
en tire vingt mille de son Archevêché, mais
comme il est véritablement homme de bien,
il distribuë le tiers de ce revenu aux pauvres.
Sa naissance est des plus obscures, cependant
il a été Président d'un des Conseils de la Cour
d'Espagne, peut-être est-ce à cause de l'an-
tipatie naturelle qu'il a toujours eüe pour les
François. Les Chanoines de sa Cathédrale, &
ceux de nôtre Dame du Piller retirent cent é-
cus par mois de leurs Canonicats. * *El justitia*
est le chef de tous les tribunaux de l'Arragon.
C'est entre ses mains que les Rois d'Espa-

* Cette Charge est à peu près celle de Chancelier.

gne trouvent une épée nuë, quand ils prêtent
 le serment de conserver les Privilèges de ce
 Rojaume, à leur avènement à la Couronne.
 Cette cérémonie se fait à la maison de la
 députation, qui est un édifice merveilleux.
 Le *Salmedina* est une espee de Lieutenant
 Général Civil & Criminel. Cette charge de
 robe & d'épée est triennale, aussi-bien que
 celle de son Lieutenant. * *L'Audiancia Real* est
 composée de plusieurs Conseillers qui sont
 aussi friands d'épices que les nôtres; outre
 cela il y a cinq Jurats, qui ne conservent leur
 pénible emploi que deux ans. Ce sont des
 Juges de Police, qui se chargent du soin de
 la Ville. Enfin, je n'aurois jamais fait, si j'en-
 treprenois de vous faire un détail des autres
 charges de ce Rojaume. Le pain, le vin, la
 volaille, les perdrix, & les lièvres y sont à
 très-bon marché. Mais la viande de boucherie
 est extrêmement chère, & le bon poisson
 tout-à-fait rare. Les étrangers qui passent
 dans cette Ville, sont réduits à se loger en
 certaines hôtelleries que les Espagnols apel-
 lent *Meson*; où les hôtes ne fournissent aux
 passans que la chambre & le lit, l'écurie, la t
 paille & l'orge. Il est vrai que les valets ont
 soin d'acheter ce qu'on veut manger, & d'ac-
 commodier les viandes de la maniere qu'on
 leur ordonne, pourvû que ce soit simplement

* Parlement.

† Il n'y a ni foin, ni avoine en Espagne.

246 VOYAGES DE PORTUGAL,
à bouillir ou à rôtir. Les vins d'Arragon sont
doux & forts, sur tout le vin rouge; car le
blanc a moins de force & de douceur. Il n'y
a d'autre divertissement ici pendant l'Été que
la promenade. Les Cavaliers & les Dames
sortent séparément de la Ville, vers le soir.
Mais c'est moins pour prendre le frais que
pour prendre le chaud. L'Hiver on a le plai-
sir de la Comédie, où l'on dit que les Prêtres
& les Moines vont sans scrupule. Mr. le Duc
de Jouvenazo tient tous les soirs assemblée
chez lui; on y raisonne, & on y boit des
liqueurs ou du Chocolat. Les gens de la
premiere qualité s'y trouvent presque tou-
jours. Ils sont honnêtes & affables au dernier
point. Ils m'ont donné des marques sensibles
d'amitié, & la plus grande est de m'avoir
régalé dans leur maison; c'est ce qui me fait
voir qu'ils ne sont pas si farouches qu'on
me les avoit dépeints. J'avouë qu'en public
les souris ne dérident jamais leur front, &
que la familiarité de la joie ne leur fait rien
rabattre de leur gravité affectée; mais dans
le particulier ce sont les plus jolis gens du
monde, c'est-à-dire les plus enjoués & les
plus vifs. Les Arragonois sont presque tous
aussi maigres que moi. De-là, Monsieur,
vous pouvez juger de leur bonne mine. Ils
disent que cela provient de ce qu'ils transpi-
rent beaucoup, qu'ils mangent & dorment
peu, qu'ils ont les passions de l'ame vives.

& f
mif
fon
auss
exe
le c
apr
Leu
est
que
ent
gro
pas
ne
aim
go
gro
br
qu
El
Pi
so
l'a
C
br
q
el
q
P
n
e

& fortes; & qu'enfin ils dissipent les esprits
 influens par des exercices que les François ne
 font pas si souvent qu'eux. Leurs visages sont
 aussi pâles que le mien. Peut-être ces mêmes
 exercices en sont-ils la cause, au moins Ovide
 le croit ainsi, *palleat omnis amor, color est hic
 apus amandi*. Leur taille passe la médiocre.
 Leurs cheveux son châtein obscur, & leur tein
 est aussi clair que celui des Bearnois. Tout ce
 que je viens de vous dire à leur égard, se peut
 entendre aussi de leurs femmes, dont la mai-
 greur ne va pourtant pas si loin. On ne peut
 pas convenir qu'elles soient belles, mais on
 ne sçauroit s'empêcher d'avouër qu'elles sont
 aimables, si la nature leur a été chiche en
 gorge & en front; elle leur a prodigué de
 gros yeux étincelans, si pleins de feu qu'ils
 brûlent sans quartier, depuis les pieds jus-
 qu'à la tête, les gens qui s'en s'aprochent.
 Elles sont très-obligées à *Theuno* femme de
Pithagore, de leur avoir appris que les per-
 sonnes de leur sexe ne sont nées que pour
 l'agréable métier d'aimer, & d'être aimées.
 Cette douce morale s'accorde parfaitement
 bien avec leur complexion. Aussi la prati-
 quent-elles à merveilles. Car dès le matin
 elles courent aux Eglises, plutôt pour con-
 quérir des cœurs, que le Paradis. Elles n'ont
 pas plutôt dîné qu'elles vont chez leurs a-
 mics, qui se rendent service réciproquement
 dans leurs galanteries, en favorisant l'entrée

248 VOYAGES DE PORTUGAL,

de leurs amans chez les unes & chez les autres, avec bien de la ruse & de l'artifice. Il s'agit ici de finesse, car la vertu des femmes consiste ici plus qu'ailleurs à bien cacher son jeu. Leurs maris sont clairvoians, & pour peu que l'intrigue soit découverte, elles courent grand risque de faire le voiage de l'autre monde, à moins qu'elles ne se sauvent dans un Convent. Il n'y a qu'un mois & demi que je vis poignarder une fille par son propre frere, dans une Eglise, au pied de l'Autel, pour avoir entretenu quelque tems un commerce amoureux. Il partit exprès de Madrid pour faire ce bel exploit, dont il fut châtié par deux mois de prison. On n'a fait ici que dix-huit ou vingt assassinats de guet à pend depuis que j'y suis; parce que les nuits sont un peu trop courtes. Mais on m'a dit qu'il ne se passe guère de nuit en Hiver, qu'il ne s'en fasse deux ou trois. Il est vrai que ce sont des gueux & des misérables de deux Paroisses de la Ville, qui s'infulent de cette maniere-là. Ce sont de vieilles inimitiez qui les portent à cette extrémité. Ce désordre provient de ce qu'il faut de grandes preuves pour condamner un homme à mort. Et de ce que les criminels condamnez se prévalent des privilèges du Roiaume pour prolonger l'exécution d'un terme à l'autre. Ce qui fait qu'à la fin ils en sont quittes pour les Salées, d'où ils sortent

ensu
que
ges
ne
ruè
ect
de
nuil
j'ai
les
che
ces
Qu
po
qu
int
qu
mi
ne
O
m
bo
af
le
ri
te
m
e
la

ensuite par mille sortes de voies. De sorte que si quelque forte partie ne presse les Juges, ils se sauvent toujours de la corde. On ne sçait ce que c'est que de voler dans les rues, & ces meurtriers ne se font jamais dans cette vûë-là. Je me suis souvent retiré seul de chez le Vice-Roi à onze heures, ou à minuit, sans qu'on m'ait insulté; il est vrai que j'ai cessé de m'y exposer, sur le conseil que les gens de qualité me donnèrent de marcher toujours accompagné, de peur que ces assassins ne me prissent pour un autre. Quoiqu'il en soit, il n'y a rien à craindre pour les gens de quelque distinction, à moins qu'ils ne se trouvent enveloppez dans quelque intrigue amoureuse; car alors on court risque d'être poignardé dans les rues en plein midi. Il faut donc être sage ou s'abandonner aux courtisanes, pour éviter ce malheur. Or de ces deux moïens le premier est le meilleur, puisqu'il conserve également la bourse & la santé. La noblesse d'Arragon est assez riche; mais elle le seroit davantage si les Phisians de ce Roïaume étoient aussi laborieux que les nôtres. Ces paresseux se contentent de faire labourer leurs Terres, semer, & recueillir leurs grains, par des *Gachos* dont l'Espagne est infectée. La populace conjecture que la France est le plus mau-

* Epitete qu'ils donnent aux François, & qui dans le fond ne signifie rien du tout.

vais Païs du monde, puisque les François le quittent pour venir dans le leur. Il est vrai que les Laboureurs, les Coupeurs de bled, les Bucherons, & les gens de tous Mériers, sans compter les Cochers, les Laquais & les Porteurs d'eau sont presque tous Bearnois, où Languedochiens, ou Auvergnats. On trouve ici quelques Marchands Bearnois, qui se sont enrichis par le commerce de France, qui, malgré la guerre, se fait encore assez ouvertement. Si les Arragonois avoient du sang aux ongles, & qu'ils voulussent enrichir leur païs, il leur seroit facile d'en venir à bout. La Rivière d'Ebre est navigable pour des Grands bateaux plats comme ceux de la Seine, depuis *Tortaza* jusqu'à près de *Mirandebro*. Cinquante personnes qui sont descenduës m'ont assuré qu'il y restoit en Eté trois pieds d'eau dans les endroits les moins profonds, & que d'ailleurs son courant est très-paisible; tellement que la seule difficulté ne consiste qu'à faire des chemins le long du rivage, pour hâler ces bateaux en la remontant. Les François emmenent ici quantité de Mules & de Bidets, sur quoi ils gagnent cent pour cent, tous frais faits. Ces Mules servent pour tirer les Carosses & les **Galeras*, car celles d'Estremadure sont chères, & ne réussissent pas ici,

* Grandes Châretes, qui portent 80. quintaux, & qui sont tirées par huit Mules.

comme dans les Pais Méridionaux de l'Espagne. A l'égard des Bidets, on les débite ordinairement mieux dans le Royaume de Valence, où les Paisans s'en servent à des usages differens. Les Carosses de ce pais ont, à peu près, la figure des Coches de France, & ils vont d'une si grande lenteur, qu'ils ne feroient pas le tour de la Ville dans le plus grand jour de l'Été. La Mode d'aller en visite à Cheval est ici comme en Portugal, & les Gentilshommes & les Officiers de guerre sont habillez à la Françoisé; ils trouvent que l'habit à l'Espagnole est insupportable, à cause de la *Golilla*, qui est une espece de Carcan, où le cou se trouve tellement enchassé, qu'il est impossible de baisser ou de tourner la tête. L'habit des Femmes paroît un peu ridicule aux Etrangers, quoiqu'ils ne le sont pas dans le fond. Je trouve à l'heure qu'il est, celui des nôtres cent fois au dessous; les Espagnoles ne scauroient cacher aucun défaut de nature. Leur taille, leur grandeur, & leurs cheveux, paroissent tels qu'ils sont; car elles ne portent ni coëffes, ni talons, ni corselets de baleine. Si les Françoises étoient obligées de prendre cette mode-là, elles ne tromperoit pas tant de gens, par leurs tours de cheveux, leurs talons, & leurs fausses hanches. Il est vrai qu'on pourroit un peu reprocher aux Espagnoles de montrer à découvert la

moitié de leurs bras, & de leurs épaules ; mais en même temps il ne faudroit pas épargner les Françoises, qui affectent d'étaler deux piéces plus tentatives & plus animées. Car dès qu'on alléguera que les unes scandalisent par derrière, on aura le même droit de répondre que les autres scandalisent par devant. Au reste, si les Femmes sont gênées, elle ont l'agrément d'être fort considérées. Car dès qu'elles passent dans les rues à visage découvert, en Carosse, ou à pied, on s'arrête pour leur faire une révérence ; à quoi elles répondent par une inclination de tête, sans plier le genou. Leurs Ecuiers, qui sont des Vicillards hors de soupçon, leur donnent la main nuë, car c'est la mode Espagnole. Ce sont les seuls qui aient l'avantage de toucher leurs mains, car quand un Cavalier se trouve par hazard dans une Eglise auprès du Benitier, & qu'une s'y presente, il trempe son Chapelet dans l'eau benite, pour lui en offrir. Il en est de même à la danse, ce qui n'arrive guere souvent. Car le Cavalier & la Dame ne se tiennent que par les deux bouts d'un mouchoir. Vous pouvez juger de-là combien le salut du baiser y paroît choquant. Il faut que je vous fasse connoître que les Espagnols ne sont pas si farouches qu'on le publie, en vous donnant en même temps un petit détail de leurs repas. Un Gentilhomme que je

voit
dans
ne v
mêm
l'esc
où n
lui
pou
voit
par
tilh
la C
nuë
s'aff
noit
fort
ré l
qu'
con
l'at
bon
noi
dér
gne
pag
je
qu
no
ch

vnois très-souvent chez le Viceroy, & dans les Académies, m'ayant honoré d'une visite, je répondis à son honnêteté de la même manière. Il me reçût au haut de l'escalier, & m'ayant conduit dans une Salle où nous nous entretenmes une demi-heure, je lui demandai comment se portoit son Epouse, mais il me répondit qu'il la croyoit en assez bonne santé pour nous recevoir dans sa Chambre. Après cela voyant paroître le Chocolat & les biscuits, ce Gentilhomme se leva pour m'introduire dans la Chambre de sa Femme, qui s'étant tenue debout pour recevoir nos révérences, s'assit sur son *Sofa*, pendant qu'on nous donnoit des chaises. Je lui dis que j'étois fort obligé à son Mari de m'avoir procuré l'honneur de la saluer; elle me répondit qu'il me regardoit comme Espagnol, & comme Ami; ensuite aiant pris le Chocolat, elle me demanda si je le trouvois bon, & si les Dames de France n'en prenoient pas. La conversation ne dura qu'un demi quart d'heure, car comme je craignois de pécher contre les formalitez Espagnoles, je me levai, je la saluai, & je sortis de la Chambre avec son Mari, qui me pria de dîner avec lui. Nous nous promenâmes pendant ce tems-là dans son Jardin, & après avoir fait mener ses chevaux devant moi, nous remontâmes

254: VOIAGES DE PORTUGAL,
dans une Sale où le couvert étoit mis. Un
moment après la Dame parut, entra, & après
avoir salué à sa maniere, elle prit sa place
d'un côté de la * Table, & nous de l'autre.
On servit d'abord des Melons, des Raisins,
des Pavies, & des Figues; ensuite on nous
donna chacun nos *pisame* à la maniere des
Moines, consistant en ce qui suit; des cote-
lettes rôties dans le premier plat; une per-
drix & un pigeon aussi rôtis dans le second,
un lapreau en pâte dans le troisiéme, une
fricassée de poulets dans le quatriéme, des
† Oronges environnées de petites Truites
longues comme le doigt, dans le cinquiéme;
& une Tourte d'abricots dans le sixiéme.
Après-quoi l'on porta des bouillons jaunes
comme le safran, dont ils étoient remplis.
Voilà, Monsieur, en quoi consistoit la por-
tion de chacun de nous. Cependant nôtre
conversation ne roula que sur les Françoises.
La Dame prétendoit que la grande liberté
que les hommes ont en France, d'entrer
chez les Femmes, de jouer, & de se pro-
mener avec elles, exposoit les plus sages &
vertueuses à être deshonorées par des indis-
crets, & des médifans; qui pour se faire va-
loir gens à bonne fortune, diffament celles

* Table séparée par dessous avec des planches, afin
que les pieds des Conviez ne se touchent pas.

† L'espece des champignons rouges dessus & jau-
nes dessous.

qui
décl
blen
nou
ord
Cep
tilh
qu'à
afin
Il a
pou
nou
Je
fair
gno
Ger
roit
dit
re.
la r
les
sea
en
qu
elle
tou
mé
gn
me

qui leur résistent. Enfin , après avoir bien déclamé contre les Maris , qui digèrent paisiblement ces affronts , au lieu de se venger , nous sortîmes de Table. Elle fit son salut ordinaire , en se retirant dans sa chambre. Cependant je fis aussi ma retraite. Le Gentilhomme marcha toujours devant moi , jusqu'à l'escalier , où il s'arrêta du côté gauche , afin de me laisser la main , en lui disant adieu. Il attendit que je fusse au pied de l'escalier pour recevoir un coup de chapeau ; ensuite nous nous perdîmes de vûë l'un & l'autre. Je vous raconte cette aventure pour vous faire connoître la maniere dont les Espagnols en usent envers leurs Amis. Si cent Gentilshommes m'avoient régélé , il n'y auroit aucune différence de ce que je vous ai dit , si ce n'est , peut-être , en la bonne chere. Car pour la cérémonie , c'est toujours la même chose chez les uns , comme chez les autres. Ainsi , par cette Description vous sçavez tout ce qui se pratique en Espagne , en pareille occasion. Je croi vous avoir dit que les Espagnoles nous traitent d'indiscrêts ; elles n'ont , peut être , pas tout le tort. Car toutes les Femmes de l'Europe tiennent le même langage. Voici quelques vers Espagnols qu'un fou de Poëte a faits sur cette matiere , il y a cinquante ans.

Los discretos Españoles.

Los maridos Zelosos,

Haz en en Collados Gozos

Orejas de Caracoles.

No son tales los Franceses,

Tanto no pueden cubrir,

Antes más quieren mil vezes ;

No hazer , que no dezir.

Cela veut dire en bonne prose ; que les discrets Espagnols aident aux Femmes à coëser leurs Mairs , par des embrasemens secrets. Que les François au contraire ne peuvent rien cacher , car ils aiment mille fois mieux ne pas faire le coup , que de ne pas le dire. Voilà , Monsieur , à peu près , le raisonnement de ce Huron , qui prétend que nous faisons gloire de paier les faveurs des Dames avec une ingratitude qui ternit leur réputation de fond en comble. Cet avis peut leur apprendre à ne se pas fier à des évapores. Une Femme d'esprit ne sera jamais embarrassée à connoître le Caractère d'un homme , lorsqu'elle voudra s'en donner la peine. Les jeunes gens sont foux , cependant les Dames les préfèrent aux gens sages , parce que la Sagesse ne leur vient qu'à l'âge où la nature commence à fler doux. La Langue indiscrette des jeunes Cavaliers fait un tort considérable à leurs Maîtresses ; mais les Femmes de chambre & les

Conf
Fem
pour
vers
sage
C'est
les.
grace
fait
les
lettre
où j
côté
mari
notre
parle
ra p
Belle
voir

I

Confidentes n'en font pas moins. Les Femmes se perdent souvent elles-mêmes pour ne pas prendre assez de précaution envers leurs Domestiques. J'appelle une femme sage celle qui sçait bien cacher ses folies. C'est un des premiers talens des Espagnoles. Lesquelles font en cela beaucoup de grace à leurs Maris, car enfin le coup ne fait que le cocu, au lieu que le bruit fait les Cornes. Sur ce beau mot, je finis ma lettre, en vous priant de m'écrire à *Bilbao*, où je dois aller au premier jour. De là je côtoierai par terre ou par mer, les côtes maritimes jusqu'en Portugal, afin de connoître les Ports & les Havres dont on m'a parlé tant de fois. Cette découverte me fera plus de plaisir que si je vois les plus Belles Villes du monde. Cela vous fait voir qu'il ne faut pas disputer des goûts,

Je suis, Monsieur, vôtre, &c.

SARAGOZA, le 3. Octobre 1693.

F I N.

